

MICHEL L. LANDA: SI SOUFFRANCES, MISÈRE ET SOLITUDE POSSÉDAIENT QUELQUE VALEUR VÉNALE, IL Y A LONGTEMPS QU'ELLES AURAIENT PAYÉ POUR QUE LE DROIT DE MOURIR S'INSCRIVE DANS LA CONSTITUTION... NORBERT WIE-
 NER: NOUS SOMMES DES NAUFRAGÉS SUR UNE PLANÈTE VOUÉE À LA MORT... LE FERRÉ: NE CHANTEZ PAS LA MORT, C'EST UN SUJET MORBIDE... VINCENT HUMBERT: JE SUIS MORT LE 24 FÉVRIER 2000... BENEVIÈVE NOVELLINO: LA VIE EST UNE MALADIE... CHACUN D'US ATTEINTS...
 VICTOR HUGO: CHACUN D'US ATTEINTS... PLATON: MAIS ALORS, CHACUN D'US ATTEINTS... L'APPORTE LE POISON... MAUPASSANT: LE SUICIDE! MAIS C'EST LA FORCE DE CEUX QUI N'EN ONT PLUS... GOSSET: J'AI ÉCHOUÉ (UNE TENTATIVE DE SUICIDE) ET JE SUIS FAIBLEMENT INTELLECTUELLEMENT ET PHYSIQUEMENT TRÈS AFFAIBLI... SÈNÈQUE: CETTE VIE, IL NE FAUT PAS TOUJOURS LA HAÏR... D.H. LAURENCE: IL Y A UN SUJET QU'IL FAUT HAÏR... NIETZSCHE: ARRIVÉ À UN CERTAIN ÂGE, IL EST INCONVENANT DE VIVRE PLUS LONGTEMPS... MAIS L'ÉLOGE DE MA MORT, DE LA MORT QUI ME VIENT PARCE QUE JE SUIS VIEUX... MOURAI SANS M'EN FAIRE, DU VERNIS À ONGLE AUX DOIGTS DE PIED...
 CIORAN: ATTENDRE LA MORT, C'EST LA SUBIR... EPICURE: PRENDS L'HABITUDE DE PENSER QUE LA MORT N'EST RIEN POUR NOUS... BENOÎTE GROULT: JE NE SERAI JAMAIS VIEILLE. DEPUIS QUE JE LE SAIS, JE ME SENS RASSURÉE... MONTAIGNE: NOUS NE SENTONS AUCUNE SECOUSSE QUAND LA JEUNESSE MEURT EN NOUS, CE QUI EST, EN ESSENCE ET EN VÉRITÉ, UNE MORT PLUS DURE QUE N'EST LA MORT DE LA VIEILLESSE... CAMUS: MOURIR VOLONTAIREMENT SUPPOSE QU'ON A RECONNU LE CARACTÈRE INSENSÉ DE CETTE AGITATION QUOTIDIENNE ET L'INUTILITÉ DE LA SOUFFRANCE... MICHEL L. LANDA: SI SOUFFRANCES, MISÈRE ET SOLITUDE POSSÉDAIENT QUELQUE VALEUR VÉNALE, IL Y A LONGTEMPS

À
 CHACUN
 SA
 PROPRE
 MORT

**à chacun
sa propre mort**

Titre extrait de Rilke, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*.

Couverture: Cédric Rossi.

Correction, maquette et mise en page: L'Ange.

**à chacun
sa PROPRE mort**

E
L

Les Éditions libertaires

2012

*À l'ami et l'inspirateur
Jean Guilhot*

... Et il s'est mis à pleuvoir de la mort!
Prends-moi la main, ami :
Marchons ensemble!
... Qui marche le premier
Sauve son compagnon...
Et qui connaît le circuit
Protège son ami!
Qui veille sur quelqu'un
Doit être à toute épreuve!
... C'est un terrain glissant :
Un seul n'y peut marcher,
Mais bien deux!

...
Si l'on pouvait
Fermer la porte à l'angoisse!...
Si l'on pouvait l'obturer
Au bitume, à l'asphalte!
Mais le destin
... Il m'a déchiré,
Malheureux que je suis!

...
Portant le drame de mon ami posé sur moi
... J'ai longuement cheminé
... Moi dont le cœur est malade
De penser à mon ami.
... Comment me taire?
Comment rester coi?

Préface avant propos

Et nous parlons et nous écoutons parler, nous parler, des écrivains d'autrefois et d'aujourd'hui, qui disent, nous disent la mort qui nous habite, horizon de notre existence. Ils savent la peur et le désir de cette mort inévitable que nous voudrions douce pour chacun. Ils connaissent la souffrance et l'angoisse, mais ignorent, sauf nos contemporains, que des techniques médicales ont rendu inadmissible la prolongation d'une vie dépourvue de sens.

Nous faisons appel à eux, vivants en nous, pour dire et redire notre désir d'une mort sereine et accompagnée pour ceux qui souffrent qui sont nous-mêmes.

Écoutons-les et pensons avec eux comment rendre la mort acceptable dans l'amour de l'autre qui est compassion pour soi.

**Lisez et entendez ces voix qui nous parlent
en parlant de nous.**

Un droit

Michel L. Landa

Mourir

Si souffrances, misère et solitude possédaient quelque valeur vénale, il y a longtemps qu'elles auraient payé pour que le droit de mourir s'inscrive dans la Constitution, aux côtés des autres libertés reconnues, sinon toujours vécues.

Le droit de mourir dignement dans la lucidité, la tendresse, sans autres affres que celles inhérentes à la séparation et au glissement hors de cette forme de vie, ce droit devient un impératif évident, dès lors que la vie peut être prolongée jusqu'au dernier délabrement – et même au-delà.

Qui s'aviserait de dénier ce droit à quiconque ? Personne, sauf toute l'organisation sociale et notre vision de la mort. Car, qu'est-ce qui nous attend ? L'agonie et probablement la mort à l'hôpital, lieu inconnu, froid, impersonnel ; sans grandes souffrances, peut-être, mais dans l'abrutissement des drogues afin que le mourant ne dérange pas et que les survivants n'aient pas à vivre la tragédie d'une conscience qui disparaît. Une dimension essentielle de la condition humaine est ainsi

occultée, nous le sentons obscurément. Et nous nous disons que la mort doit être bien terrifiante pour être ainsi escamotée.

Or, il n'en est rien. L'observation directe et de nombreuses études de « morts thérapeutiques » ressuscités montrent, autant que faire se peut, que le passage de vie à trépas n'est en rien une catastrophe.

L'acharnement thérapeutique

Le sénateur Henri Caillavet, avec le docteur Mazart, a déposé en avril 1978 un projet de loi pour protéger de l'acharnement thérapeutique ceux qui le souhaiteraient. Amendant l'article 63 du code pénal, cette loi donnerait à l'individu le droit de ne pas finir telle une viande de laboratoire, irriguée, pompée, désintoxiquée par des machines.

Ce droit a pris des effets en Californie le 1^{er} janvier 1977. Sept autres États des États-Unis ont, depuis, donné force de loi au droit de ne pas mourir en pelote d'aiguilles. On ne signale aucun traumatisme psychologique ou social consécutif à la mise en vigueur de ce droit.

Une telle loi, en France, serait un premier pas. Elle mettrait la dignité humaine en partie à jour de la technologie. Mais elle ne briserait qu'un des maillons des obligations sociales rigoureuses qui emprisonnent la vie du vieillard. D'autres, tel le droit à une vie sexuelle normale, commencent à se faire entendre dans l'opinion publique grâce à des études et des associations (« Panthères grises » aux États-Unis). L'euthanasie, soigneusement codifiée et exercée avec précaution, est un autre droit qui reste à conquérir.

Mais le droit fondamental, duquel tous les autres découlent, le droit de mourir, n'est jamais abordé.

Or, comment peut-on se dire libre et maître de son destin si l'on ne peut éviter la déchéance, sinon par un suicide solitaire, préparé en secret et dont l'issue n'est jamais certaine ? Bien sûr, je ne me permettrai jamais de devenir geignard, pusillanime et capricieux comme l'oncle Machin qui réclame sa nourriture avec des cris perçants et bave en mangeant. Pas pour moi le destin de grand-mère sourde et aveugle, qui se parle avec des petits bruits effrayés et qui ne quittera son lit que pour sa tombe. Pas moi le radoteur, le gâteux, le grabataire, qui ne contrôle même plus ses sphincters, dégage une puanteur atroce et dont les fesses ne sont qu'une plaie vive. Une visite à un « mouroir » est fortement recommandée à tous ceux qui ne veulent pas entrer dans la vieillesse à reculons. Je leur garantis une vision saisissante de notre civilisation, une

insulte à leur dignité, une remise en question fondamentale comme l'est la présence de certaines maladies mentales.

Un destin de grabataire

Assumer sa vieillesse. Pari difficile à gagner dans une société et un environnement axés sur la jeunesse, le rendement, l'efficacité, les plaisirs violents et les sensations fortes. Sur la vieillesse, notre esprit ne se nourrit que de quelques idées fermentées du XVIII^e siècle, nageant dans un bouillon de malaise, de peur et de honte louche. Avec quel étonnement le XXI^e siècle n'étudiera-t-il pas notre indigence intellectuelle et notre infantilisme affectif en ce domaine ?

Aujourd'hui, la personne âgée seule, diminuée ou souffrante, n'a pour seule perspective qu'une aggravation de son état, surtout si elle ne dispose que de petits revenus, ce qui est le cas pour la très grande majorité. Beaucoup souhaitent la mort. « Ils disent cela mais n'en pensent pas un mot, répliquent les esprits obtus, la preuve est qu'ils ne se suicident pas et même se soignent avec acharnement aussi longtemps qu'ils le peuvent. » Faut-il souligner que le poison n'est pas facilement accessible et que se jeter sous un train ou par la fenêtre exige une force physique et mentale que le vieillard ne possède plus ? Cela dit, les suicides de vieillards sont plus nombreux que ne l'indiquent les statistiques, qui enregistrent très souvent les suicides comme des accidents ou comme le résultat de causes naturelles. Il faut bien ménager les familles et les institutions.

Faudrait-il assassiner quelqu'un pour bénéficier d'une mort paisible ? En effet, l'État du Texas l'accorde aux condamnés à mort. Grâce à une loi récemment promulguée, le condamné passera de vie à trépas en quelques minutes et sans douleur au moyen d'une piqûre. L'injection de thiopental de sodium, de chlorure de succinylch, de cyanure de sodium, seuls ou mélangés, fera perdre conscience en quelques secondes (*International Herald Tribune*, 31 août 1977). Combien de vieillards innocents voudraient pouvoir mourir aussi paisiblement !

Imaginons un instant une culture où la mort serait appréhendée comme la métamorphose qu'elle est réellement. Celle-ci serait ritualisée à l'instar de la naissance ou du mariage comme un changement d'état. Le droit de choisir l'instant de sa métamorphose serait accepté comme l'est devenu aujourd'hui, au moins légalement en quelque vingt ans, le droit pour la femme d'être maîtresse de sa fécondité.

Chacun pourra donner à sa mort le cadre et le style qui lui conviennent et exprimeront le mieux son destin propre. L'un convoquera toute sa famille, l'autre quelques intimes. On choisira de mourir un soir d'été à la campagne, au coin du feu, l'hiver, en regardant la télévision ou en écoutant Bach.

Je vois cela d'ici! me dit un ami. C'est toute une industrie que tu appelles à naître. La mort à forfait: plusieurs formules, tout compris, à des prix très étudiés. Ah! mourir à Tahiti dans les bras d'une jeune indigène, un seau à champagne à son coude...

Hélas, oui. Pour affligeante qu'elle soit, cette vision est pourtant moins affreuse que celle que présentent aujourd'hui des centaines de milliers d'êtres croupissant dans la misère, la solitude et la souffrance. Par simple superstition, pour le malheur de tous; des intéressés, évidemment, mais aussi des infirmières et gardes harassées et souvent déprimées par le contact quotidien avec des êtres déchus; pour le malheur des proches, également, angoissés par le spectacle d'un être cher qui souffre ou se dégrade, culpabilisés par leur impatience bien naturelle devant une agonie qui se prolonge sans justification.

Les objections couramment formulées à l'encontre de la liberté de mourir relèvent le plus souvent du refus de penser. Il est bien évident que, par exemple, ceux et celles qui veulent prolonger leur existence jusqu'au bout, gâtisme compris, en conserveraient le droit. Il n'est pas très difficile de concevoir des mesures préservant cette liberté-là, et d'autres qui feraient pièce aux pressions d'héritiers trop pressés.

Qui décidera? Et les coups de cafard? Le poison serait-il en vente libre? Des études approfondies sont évidemment nécessaires. À titre d'indication, on peut prévoir que tout candidat au suicide soit soumis à une période de réflexion de quelques semaines durant lesquelles aide et secours seraient proposés. Si l'intéressé persistait dans son désir de mourir, il obtiendrait alors l'autorisation d'organiser son décès et de faire appel à un membre d'un corps à créer pour l'administration de la substance métamorphosante. Enfin, que l'être humain ait une étincelle divine comme le veulent les chrétiens ou non ne change rien. Le suicide, comme péché, n'a pas de fondement théologique: œuvre de l'Église, il traduit un souci de préservation de l'institution.

Des cas de mort volontaire, ouvertement préparée, endurée avec ses proches dans la sérénité, se sont toujours produits. Les témoins en soulignent le caractère paisible et naturel. Le sentiment de perte, de deuil, ressenti par les proches est tout aussi vivace et poignant, mais il est

innocent de toute culpabilité et terreur puisqu'il s'agit d'un passage accepté et voulu.

À qui veut bien réfléchir, la liberté – et donc le droit – de mourir dignement, à son heure, selon son style, apparaîtra évident et en parfait accord avec notre sensibilité moderne. Un jour, une telle liberté sera reconnue comme une exigence morale imprescriptible et aussi impérieuse que la liberté de parler et de s'informer. Faudra-t-il attendre que les charges sociales afférentes à l'accroissement continu de la longévité et à l'acharnement thérapeutique deviennent insupportables ? Cela chargerait ce droit précieux d'une résonance sordide.

Le droit de mourir s'accompagnera d'une modification profonde et bénéfique des mœurs et des valeurs. La perspective scandaleuse d'une fin de vie solitaire, affligée, probablement nécessaire qui ne débouche que sur l'humiliation, l'avalissement et l'attente passive de la mort, disparaîtra. Et le plaisir de vivre, la liberté d'oser, se trouveront allégés d'une angoisse honteuse qui tenaille la plupart d'entre nous, même si nous n'en avons pas clairement conscience.

**C'est de cet article qu'est née l'ADMD
(Association pour le droit de mourir dans la dignité).**

Article paru dans *Le Monde* du samedi 19 novembre 1979.

*Nous sommes des naufragés sur une planète
vouée à la mort.*

Norbert Wiener,
Cybernétique et société

Ne chantez pas la mort

Léo Ferré

Ne chantez pas la Mort, c'est un sujet morbide
Le mot seul jette un froid, aussitôt qu'il est dit
Les gens du « show-business » vous prédiront le « bide »
C'est un sujet tabou... Pour poète maudit.
La Mort... La Mort

Je la chante et, dès lors, miracle des voyelles
Il semble que la Mort est la sœur de l'amour
La Mort qui nous attend, l'amour que l'on appelle
Et si lui ne vient pas, elle viendra toujours

La mienne n'aura pas, comme dans le *Larousse*
Un squelette, un linceul, dans la main une faux
Mais, fille de vingt ans à chevelure rousse
En voile de mariée, elle aura ce qu'il faut

De grands yeux d'océan, la voix d'une ingénue
Un sourire d'enfant sur des lèvres carmin
Douce, elle apaisera sur sa poitrine nue
Mes paupières brûlées, ma gueule en parchemin

« Requiem » de Mozart et non Danse Macabre
Pauvre valse musette au musée de Saint-Saëns !
La Mort c'est la beauté, c'est l'éclair vif du sabre
C'est le doux pentothal de l'esprit et des sens...

Et n'allez pas confondre et l'effet et la cause
La Mort est délivrance, elle sait que le Temps
Quotidiennement nous vole quelque chose
La poignée de cheveux et l'ivoire des dents

Elle est Euthanasie, la suprême infirmière
Elle survient, à temps, pour arrêter ce jeu
Près du soldat blessé dans la boue des rizières
Chez le vieillard glacé dans la chambre sans feu

Le Temps, c'est le tic-tac monstrueux de la montre
La Mort, c'est l'infini dans son éternité
Mais qu'advient-il de ceux qui vont à sa rencontre ?
Comme on gagne sa vie, nous faut-il mériter
La Mort... La Mort...
La Mort...

Texte de Jean-Roger Caussimon, musique de Léo Ferré 1974.
« Léo Ferré chante Caussimon », 33 tours, 1985.

Le serment d'Hippocrate

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygée et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et mes capacités, le serment et l'engagement suivants : je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent. Dans quelques maisons que je rentre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoique je voie ou entende dans la société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas. Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais des hommes. Si je le viole et que je me parjure, puis-je avoir un sort contraire.

Serment d'Hippocrate proposé par l'Ordre national des Médecins

Révision 1996

Au moment d'être admis(e) à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité. J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences. Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences. Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera. Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire. Admis(e) dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés. Reçu(e) à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs. Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément. Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés. J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité. Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonoré(e) et méprisé(e) si j'y manque.

Obligations légales

Le serment que font les médecins en France n'est pas le serment d'Hippocrate d'origine, même s'il en est inspiré. En Belgique les jeunes diplômés médecins sont libres de le prononcer ou pas. En France, même s'il est obligatoirement prêté par les jeunes médecins, il n'a aucune valeur juridique. Cependant le Code de la santé publique, ainsi que le Code de déontologie émis par le Conseil national de l'Ordre des médecins en ont tenu compte, notamment en ce qui concerne des mesures telles que l'obligation de recueillir le consentement de la personne avant toute opération ou le respect du secret médical.

Nota Bene:

1. Comment faire pour ne pas prolonger « abusivement » les agonies en respectant l'autonomie et la volonté des personnes ? Qui décide de là où commence l'abus ?

2. « Je ne provoquerai jamais la mort délibérément » : « délibérément » est pris ici au sens *de propos délibéré*, c'est-à-dire exprès, à dessein, intentionnellement, volontairement. Alors que le sens premier de délibérément est : *après avoir délibéré, réfléchi, examiné* (*Dictionnaire Robert*). Réflexion et délibération menées avec conscience et humanité pourraient conduire à une conclusion inverse de celle qui apparaît dans le texte !

L'office du médecin

Francis Bacon

L'office du médecin n'est pas seulement de rétablir la santé, mais aussi d'adoucir les douleurs et souffrances attachées aux maladies, et cela non pas seulement en tant que cet adoucissement de la douleur, considérée comme un symptôme périlleux, contribue et conduit à la convalescence, mais encore afin de procurer au malade, lorsqu'il n'a plus d'espérance, une mort douce et paisible, car ce n'est pas la moindre partie du bonheur que cette euthanasie. [...]

Mais de notre temps les médecins semblent se faire une loi d'abandonner les malades dès qu'ils sont à l'extrémité; au lieu qu'à mon sentiment, s'ils étaient jaloux de ne point manquer à leur devoir, ni par conséquent à l'humanité, et même d'apprendre leur art plus à fond, ils n'épargneraient aucun soin pour aider les agonisants à sortir de ce monde avec plus de douceur et de facilité. Or cette recherche, nous la qualifions de recherche sur l'euthanasie extérieure, que nous distinguons de cette autre euthanasie qui a pour objet la préparation de l'âme, et nous la classons parmi nos recommandations.

Essais (extrait), éditions Aubier, 1992.

Cygne

Rabindranath Tagore

J'ai chéri ce monde
Et l'ai entouré comme une vrille végétale avec chaque fibre
de mon être!

La lumière et la ténèbre de la lune mêlée au soir
Ont flotté parmi ma conscience, en elle se sont fondues,
Tant qu'à la fin ma vie et l'univers
Sont un!
J'aime la lumière du monde, j'aime la vie en elle-même.

Pourtant ce n'est pas une moindre vérité que je doive mourir.
Mes mots cesseront un jour de fleurir parmi l'espace,
Mes yeux ne pourront plus jamais se livrer à la lumière,
Mes oreilles n'entendront plus les messages mystérieux de la nuit,
Et mon cœur
Ne viendra plus en hâte au fougueux appel du soleil levant!
Il faudra que je prenne fin
Avec mon dernier regard,
Avec ma dernière parole!

Ainsi le désir de vivre est une grande vérité
Et l'adieu absolu une autre grande vérité.
Pourtant doit se produire entre eux une harmonie!
Sinon la création
N'aurait pu supporter si longtemps souriante
L'énormité de la fraude!
Sinon la lumière aurait déjà noirci, comme la fleur dévorée par le ver!

Traduction du bengali par Kâlidâs Nâg et Pierre-Jean Jouve in P.-J. Jouve,
Œuvre, éditions Mercure de France.

Je suis mort depuis

Vincent Humbert

Je suis mort depuis le 24 septembre 2000. Je suis resté neuf mois dans le coma, on m'a ôté plus d'un an et demi de souvenirs et je me suis réveillé un jour, ici, sans savoir où j'étais, sans savoir qui j'étais. J'ai juste su que j'avais eu un accident de la route, que je faisais partie du monde des morts vivants et qu'on faisait tout pour m'en sortir. Quelle connerie ! En fait, ce n'est pas seulement pour l'euthanasie en dernier recours que je veux me battre, que je veux que les choses évoluent. L'euthanasie, c'est la solution extrême, celle que l'on choisit quand les souffrances sont insoutenables et quand vous demandez la mort avec insistance. Je souhaite davantage. Ce que je voudrais, c'est que des directives soient prises dans le milieu hospitalier pour qu'enfin on accepte de laisser mourir les gens quand on s'aperçoit qu'ils ne seront plus jamais comme avant. Qu'on arrête de réanimer les personnes qui, comme moi, ont presque basculé dans la mort et qui se retrouvent, après des heures d'acharnement, des heures et des jours de réanimation, plante verte, légume. Rien qu'un corps inerte qui a perdu toutes ses fonctions, qui n'obéit plus au cerveau, lequel, bien souvent, a subi de graves séquelles irréversibles.

Mon appel au Président a été entendu mais cela n'a pas suffi. Alors j'ai voulu ce livre testament. Je dis bien « testament », car je vais mourir. Je vais mourir, partir à une date que seuls ma mère et moi connaissons et avons choisie. Je vais quitter ce monde, quitter les miens et leur laisser le souvenir d'un grand gamin rigolo, d'un frère joyeux et joueur, d'un fils aimé de ses parents, le temps que l'image du malade, du jeune

handicapé tétraplégique normand s'estompe. En revanche, mon expérience de mort vivant, je veux qu'elle serve aux autres.

Pour ma part, j'en ai assez de ces mois passés à ne pas bouger, à ne pas sortir, à ne plus voir le monde dehors. J'ai déjà trop fait souffrir ceux qui ont dû m'accompagner jusqu'ici. Alors stop. J'espère que dans la mort on oublie tout. On ne pense plus à rien. C'était comme ça dans ma première mort, il n'y a pas de raison pour qu'il en soit autrement dans la prochaine.

Certains seront sûrement tristes d'apprendre que je ne suis plus là. Ils parleront de drame du désespoir. Qu'ils se détrompent, je suis tellement heureux de partir ! C'est beau la mort, quand elle est souhaitée et qu'elle arrive après des mois d'attente. C'est un peu comme une fleur qu'on vous offre. Elle est en bouton. Vous savez qu'un matin elle va s'ouvrir et vous vous précipitez chaque jour dès les premières heures pour voir si elle se déplie. Et quand enfin elle s'ouvre devant vous, un bonheur immense vous envahit. Eh bien moi, ma mort, c'est comme cela que je l'attends. Chaque jour j'attends qu'elle ouvre ses pétales soyeux. Quand ce jour viendra, je me plongerai dans sa douceur et je pourrai reposer en paix. Alors elle se refermera, m'emportera dans son cœur, dans son écrin de bonheur et je pourrai enfin souffler.

Les pétales fanés tomberont à terre. Prenez-les, jetez-les à la mer pour que les flots les emportent. Maman en gardera un sur son cœur. Celui-ci ne fanera jamais. Il est plein d'amour pour elle. Ne la jugez pas, ce qu'elle aura fait pour moi est certainement la plus belle preuve d'amour au monde. Ce qu'elle a fait depuis mon accident, je voudrais que toutes les mères, dans la même situation qu'elle, le fassent avec autant d'insistance, autant de persévérance, autant d'amour. Demain, si par malheur, frappée comme elle par le destin, vous deviez apprendre notre alphabet spécial pour communiquer avec votre enfant, ne pensez pas à moi, pensez à elle. Pensez à tout ce qu'elle a accompli pour moi. Pensez à tout l'amour qu'une mère doit avoir en elle pour aimer autant. Et laissez-la vivre en paix le semblant de vie qui lui reste à vivre.

Du droit de mourir

Geneviève Novellino

Étrange expression que le titre du livre de Hans Jonas, *Le Droit de mourir*, quand la mort est l'inévitable nécessité de toute vie, la loi à laquelle aucun être vivant n'échappe. Comment se fait-il que cet inexorable ait eu besoin de revendiquer un droit si ce n'est pour défendre ce qui va contre cet état de fait, à savoir que nous sommes mortels, contre ce qui empêche de mourir.

C'est l'avancée des moyens techniques de conserver en vie ce qui serait mort de mort naturelle et leur utilisation qui échappe au contrôle de ceux qui les subissent, qui ont suscité la revendication d'un droit de mourir qui aurait le pouvoir de s'opposer à l'imposition d'une vie suspendue à des techniques de survie. Car ce qui est en question c'est le vivre d'un être humain et non la survie d'un organisme vivant.

Le droit repose toujours sur la force, il est donc ici question du rapport de force entre le je d'un individu et un nous médical qui lui impose sa volonté. Comment donner un pouvoir sur sa vie à l'individu aux mains du pouvoir médical, si ce n'est par un droit, une loi promulguée au nom de l'humain. Mais sur quoi peut être fondée une telle loi pour devenir un référent face au pouvoir médical dont la vocation est de « sauver la vie » coûte que coûte ? Pour Hans Jonas la réponse est

dans le sous-titre de son livre, *Sur la pratique du principe Responsabilité*. Responsabilité de qui ? Qui est responsable de ma mort si elle est bien mienne ? Celui qui soigne ou celui qui décide d'être – ou de ne pas être – soigné ?

Certes chacun est libre de se suicider, à la condition de ne pas nuire à autrui (en faisant sauter un immeuble où l'on a ouvert le gaz), et de toute façon il n'y a pas de poursuites judiciaires contre un mort. On reconnaît au suicidé le droit de mourir quand il le décide mais on tente de l'en détourner, le suicidaire est considéré comme un malade mental. S'il résiste aux pressions il peut encore être libre de se supprimer. Derrière ce rejet ou cette peur du suicide il y a le jugement de valeur que la vie est un bien et la mort un mal, jugement parfaitement subjectif que nul n'est obligé de partager : la mort peut être une délivrance de maux insupportables psychiques autant que physiques.

Un droit est une exigence, or le droit de mourir n'exige rien du monde, la vie est une maladie mortelle dont nous sommes tous atteints. Comment se fait-il qu'il ne soit pas respecté ?

C'est la maladie qui pose problème où la médecine tente de conserver le malade en vie le plus longtemps possible en prolongeant *l'état de souffrance ou l'état minimal existants*. Au nom de quoi ? La loi (actuelle) interdit de faire mourir et affirme le devoir de soigner, au nom de la vie, qui serait la valeur par excellence.

La loi suffit-elle à régler le problème et la question de la mort, de MA mort, n'est-elle pas d'abord une question éthique ? Et qui dit éthique dit liberté : seule l'affirmation de ma liberté fonde une décision respectable pour tous ceux qui me considèrent comme une personne, un je conscient de soi. Si je loue les services de la médecine c'est par un libre contrat, je peux donc l'interrompre, le résilier quand je le décide. C'est le droit maintenant reconnu de refuser un traitement, à la condition de pouvoir être pris en charge par quelqu'un, hors de l'hôpital.

La question morale est plus subtile quand le malade est inconscient. Mais on peut se demander qui a permis, qui s'est donné le droit de mettre en place les conditions techniques d'un coma prolongé, la plupart du temps irréversible. Une fois la situation installée qui décidera de la faire cesser ? puisque celui qui la subit est inconscient de son propre état.

On doit permettre de mourir, affirme Jonas en arrêtant les moyens exceptionnels mis en œuvre. L'arrêt du maintien en vie artificiel relève de l'obligation.

Au nom de quoi ?

– de la volonté antérieure du patient s'il a rédigé une déclaration de volonté,

– du principe de justice sociale, ajoute Jonas, car qui peut profiter de ces moyens exceptionnels de prolonger la vie si ce n'est ceux qui peuvent les payer car ça coûte cher. D'autre part cet état de survie n'étant d'aucun profit pour le malade qui ne peut opiner, on est en droit de penser qu'il est plus juste pour la collectivité de *laisser la place à d'autres* qui peuvent encore être soignés. C'est dans ces cas-là seulement que l'euthanasie peut être considérée *comme un acte médical*, car un médecin n'est pas *pourvoyeur de mort* même à la demande du sujet.

Cela soulève la question de la définition de la mort : jusqu'à présent la mort cérébrale était le critère (encéphalogramme plat) mais il existe maintenant une mort végétative (si l'expression a un sens!) ou plutôt une survie végétative où l'organisme est considéré comme vivant et l'être humain comme un organisme. La définition de la mort cérébrale *d'après laquelle un coma d'un certain niveau signifie précisément la mort, écarte le problème de la décision et le réduit à un pur constat. L'arrêt des aides fonctionnelles de nature artificielle sera non seulement permis mais obligatoire, puisque le gaspillage de précieuses ressources médicales au profit d'un cadavre ne saurait se justifier.* Sauf à le conserver pour en utiliser le matériel frais comme ressource médicale (banque d'organes) : usage étranger au sujet. Il faut donc que quelqu'un d'autre que lui prenne la décision pour lui permettre de mourir quand il est déjà mort : la loi n'en donne pas le droit.

C'est l'institutionnalisation de la souffrance qui a multiplié les cas de survie aux dépens du choix du malade (choix actuel ou antérieur) : *l'hôpital... place le malade dans le domaine public, sous les normes et les contrôles de ce dernier, la réanimation y est automatique.*

Alors tuer ou permettre de mourir ? et quelle est la différence ?

Deux problèmes apparaissent ici :

1. La question de la vérité, à dire ou ne pas dire, à un patient incurable. Il n'y a pas de règle générale qui serait applicable, mais il faut entendre ce que désire le malade, savoir ou ne pas savoir, et le respecter, *ce qui ne s'apprend pas au cours de la formation médicale.* Cela implique que la mort peut et doit être parlée. Chacun doit pouvoir s'approprier sa propre mort à sa manière (Rilke).

2. La question de la *mission dernière de l'acte médical : garder brûlante la flamme de la vie et non seulement rougeoyante sa cendre*, telle est la

tâche de la médecine et non *infliger douleurs et abaissement* pour une prolongation non souhaitée.

Le cœur du problème se révèle clairement quand un patient conscient demande la mort qu'il ne peut se donner : Vincent Humbert. Qui entendra cette demande d'aide condamnée par la loi ? Est-ce tuer ou permettre de mourir ? Si nous avons *une médecine au service de l'humain*, ce dilemme disparaîtrait sans doute au profit du choix d'une aide respectueuse du désir et de la dignité de celui qui seul peut les connaître et les faire connaître.

Le droit de mourir ne contredit pas le droit de vivre, *le droit de vivre inclut le droit de mourir*. Cela semble un truisme mais comme le droit de vivre humainement n'est pas reconnu à tous, le droit de mourir humainement suit la même voie.

Cette mortalité représente... une qualité de la vie, au sens de ce qui la définit, et qui, de ne pas être pensée, enlève toute possibilité de chercher à donner sens au temps qui nous est octroyé et dont le dernier fait partie. *La mort est dans la vie* (Rilke) et donc *vivre plutôt que durer* (Angelloz).

À propos de Hans Jonas, *Du droit de mourir*, traduction de Philippe Ivernel, éditions Rivages poche, 2004. (Contribution d'une amie de Jean Guilhot)

*La société prolonge le plus longtemps possible les malades,
mais elle ne les aide pas à mourir.
À partir du moment où elle ne peut plus les maintenir,
elle y renonce... ils ne sont plus que les témoins honteux
de sa défaite.*

Philippe Ariès,
*Essais sur l'histoire de la mort en Occident
du Moyen Âge à nos jours.*

*Nous soussignés... croyons que la société n'a ni intérêt,
ni besoins véritables de faire survivre contre sa volonté un
malade condamné et que le droit à l'euthanasie
peut être protégé contre les abus par une procédure
de sauvegarde appropriée.*

Manifeste des prix Nobel 1974,
Jacques Monod (biologiste français),
Georges Thomson (physicien anglais)
et Linus Pauling (chimiste américain).

Paroles

Thomas More

Jai déjà dit quels soins affectueux les Utopiens ont pour les malades ; rien n'est épargné de ce qui peut contribuer à leur guérison, soit en remèdes, soit en aliments.

[...] Les malheureux affligés de maux incurables reçoivent toutes les consolations, toutes les assiduités, tous les soulagements moraux et physiques capables de leur rendre la vie supportable. Mais, lorsqu'à ces maux incurables se joignent d'atroces souffrances, que rien ne peut suspendre ou adoucir, les prêtres et les magistrats se présentent au patient, et lui apportent l'exhortation suprême.

[...] Ils lui présentent qu'il est dépouillé des biens et des fonctions de la vie ; qu'il ne fait que survivre à sa propre mort, en demeurant ainsi à charge à soi-même et aux autres. Ils l'engagent à ne pas nourrir plus longtemps le mal qui le dévore, et à mourir avec résolution, puisque l'existence n'est pour lui qu'une affreuse torture.

[...] « Ayez bon espoir », lui disent-ils, « brisez les chaînes qui vous étreignent et sortez vous-même du cachot de la vie ; ou du moins consentez à ce que d'autres vous en délivrent. Votre mort n'est pas un refus impie des bienfaits de l'existence, c'est le terme d'un cruel

supplice ». Obéir, dans ce cas, à la voix des prêtres interprètes de la divinité, c'est faire une œuvre religieuse et sainte.

[...] Ceux qui se laissent persuader mettent fin à leurs jours par l'abstinence volontaire, ou bien on les endort au moyen d'un narcotique mortel, et ils meurent sans s'en apercevoir. Ceux qui ne veulent pas de la mort n'en sont pas moins l'objet des attentions et des soins les plus délicats; quand ils cessent de vivre, l'opinion publique honore leur mémoire...

[...] Je confesse aisément qu'il y a chez les Utopiens une foule de choses que je souhaite voir établies dans nos cités. Je le souhaite plus que je ne l'espère.

Ce que c'est que la mort

Victor Hugo

Ne dites pas : mourir ; dites : naître, Croyez.
On voit ce que je vois et ce que vous voyez ;
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes ;
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes ;
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,
La sombre égalité du mal et du cercueil ;
Quoique le plus petit vaille le plus prospère ;
Car tous les hommes sont les fils du même père ;
Ils sont la même larme et sortent du même œil.
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil ;
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,
On monte. Quelle est donc cette aube ? C'est la tombe.
Où suis-je ? Dans la mort. Viens ! Un vent inconnu
Vous jette au seuil des cieux. On tremble ; on se voit nu
Impur, hideux, noué des mille nœuds funèbres
De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres ;
Et soudain on entend quelqu'un dans l'infini
Qui chante, et par quelqu'un on sent qu'on est béni,
Sans voir la main d'où tombe à notre âme méchante
L'amour, et sans savoir quelle est la voix qui chante
On arrive homme, deuil, glaçon, neige ; on se sent
Fondre et vivre ; et, d'extase et d'azur s'emplissant,
Tout notre être frémit de la défaite étrange
Du monstre qui devient dans la lumière un ange.

Les Contemplations, livre VI (extrait), Écrit Au dolmen de la tour Blanche,
jour des Morts, novembre 1854. Éditions Gallimard, La Pléiade, 1967.

Phédon

Platon

LXV – Quand il eut dit cela, il se leva et passa dans une autre pièce pour prendre son bain. Criton le suivit; quant à nous, Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt en nous entretenant de ce qu'il avait dit et le soumettant à un nouvel examen, tantôt en parlant du grand malheur qui nous frappait. Nous nous sentions véritablement privés d'un père et réduits à vivre désormais comme des orphelins. Quand il eut pris son bain, on lui amena ses enfants (il avait deux fils encore petits et un grand) et ses parentes arrivèrent aussi. Il s'entretint avec elles en présence de Criton, leur fit ses recommandations, puis il dit aux femmes et à ses enfants de se retirer et lui-même revint nous trouver. Le soleil était près de son coucher; car Socrate était resté longtemps à l'intérieur.

Après cela l'entretien se borna à quelques paroles; car le serviteur des Onze se présenta et s'approchant de lui: « Socrate, dit-il, je ne me plaindrai pas de toi comme des autres, qui se fâchent contre moi et me maudissent, quand, sur l'injonction des magistrats, je viens leur dire de boire le poison. Pour toi, j'ai eu mainte occasion, depuis que tu es ici, de reconnaître en toi l'homme le plus généreux, le plus doux et le meilleur qui soit jamais entré dans cette maison, et maintenant encore je suis sûr que

tu n'es pas fâché contre moi, mais contre les auteurs de ta condamnation, que tu connais bien. À présent donc, car tu sais ce que je suis venu t'annoncer, adieu ; tâche de supporter le plus aisément possible ce qui est inévitable. » Et en même temps il se retourna, fondant en larmes, pour se retirer.

Alors Socrate levant les yeux vers lui : « Adieu à toi aussi, dit-il ; je ferai ce que tu dis. » Puis s'adressant à nous, il ajouta : « Quelle honnêteté dans cet homme ! Durant tout le temps que j'ai été ici, il est venu me voir et causer de temps à autre avec moi. C'était le meilleur des hommes, et maintenant encore avec quelle générosité il me pleure ! Mais allons, Criton, obéissons-lui ; qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé, sinon qu'on le broie. »

Criton lui répondit : « Mais je crois, Socrate, que le soleil est encore sur les montagnes et qu'il n'est pas encore couché. D'ailleurs je sais que bien d'autres ne boivent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné, après avoir dîné et bu copieusement, que quelques-uns même ont joui des faveurs de ceux qu'ils aimaient. Ne te presse donc pas ; tu as encore du temps. »

« Il est naturel, répartit Socrate, que les gens dont tu parles se conduisent ainsi, car ils croient que c'est autant de gagné. Quant à moi, il est naturel aussi que je n'en fasse rien ; car je n'ai, je crois, rien à gagner à boire un peu plus tard : je ne ferais que me rendre ridicule à mes propres yeux en m'accrochant à la vie et en épargnant une chose que je n'ai déjà plus. Mais allons, dit-il, écoute-moi et ne me contrarie pas. »

LXVI – À ces mots, Criton fit signe à son esclave, qui se tenait près de lui. L'esclave sortit et, après être resté un bon moment, rentra avec celui qui devait donner le poison, qu'il portait tout broyé dans une coupe. En voyant cet homme, Socrate dit : « Eh bien, mon brave, comme tu es au courant de ces choses, dis-moi ce que j'ai à faire. » – « Pas autre chose, répondit-il, que de te promener, quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes s'alourdir, et alors de te coucher ; le poison agira ainsi de lui-même. »

En même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec une sérénité parfaite, sans trembler, sans changer de couleur ni de visage ; mais regardant l'homme en dessous, de ce regard de taureau qui lui était habituel : « Que dirais-tu, demanda-t-il, si je versais un peu de ce breuvage en libation à quelque dieu ? Est-ce permis ou non ? » – « Nous n'en broyons, Socrate, dit l'homme, que juste ce qu'il en faut boire. » – « J'entends, dit-il. Mais on peut du moins et l'on doit même prier les dieux

pour qu'ils favorisent le passage de ce monde à l'autre; c'est ce que je leur demande moi-même et puissent-ils m'exaucer!» Tout en disant cela, il portait la coupe à ses lèvres, et il la vida jusqu'à la dernière goutte avec une aisance et un calme parfaits.

Jusque-là nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes; mais en le voyant boire, et quand il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Moi-même, j'eus beau me contraindre; mes larmes s'échappèrent à flots; alors je me voilai la tête et je pleurai sur moi-même; car ce n'était pas son malheur, mais le mien que je déplorais, en songeant de quel ami j'étais privé. Avant moi déjà, Criton n'avait pu contenir ses larmes et il s'était levé de sa place. Pour Apollodore, qui déjà auparavant n'avait pas un instant cessé de pleurer, il se mit alors à hurler et ses pleurs et ses plaintes fendirent le cœur à tous les assistants, excepté Socrate lui-même. « Que faites-vous là, s'écria-t-il, étranges amis? Si j'ai renvoyé les femmes, c'était surtout pour éviter ces lamentations déplacées; car j'ai toujours entendu dire qu'il fallait mourir sur des paroles de bon augure. Soyez donc calmes et fermes. » En entendant ces reproches nous rougîmes et nous nous refînmes de pleurer.

Quant à lui, après avoir marché, il dit que ses jambes s'alourdissaient et il se coucha sur le dos, comme l'homme le lui avait recommandé. Celui qui lui avait donné le poison, le tâtant de la main, examinait de temps à autre ses pieds et ses jambes; ensuite, lui ayant fortement pincé le pied, il lui demanda s'il sentait quelque chose. Socrate répondit que non. Il lui pinça ensuite le bas des jambes et, portant les mains plus haut, il nous faisait voir ainsi que le corps se glaçait et se raidissait. Et le touchant encore, il déclara que, quand le froid aurait gagné le cœur, Socrate s'en irait. Déjà la région du bas-ventre était à peu près refroidie, lorsque, levant son voile, car il s'était voilé la tête, Socrate dit, et ce fut sa dernière parole: « Criton, nous devons un coq à Asclépios; payez-le, ne l'oubliez pas. » – « Oui, ce sera fait, dit Criton, mais vois si tu as quelque autre chose à nous dire. » À cette question il ne répondit plus; mais quelques instants après il eut un sursaut. L'homme le découvrit: il avait les yeux fixes. En voyant cela, Criton lui ferma la bouche et les yeux.

LXVII – Telle fut la fin de notre ami, d'un homme qui, nous pouvons le dire, fut, parmi les hommes de ce temps que nous avons connus, le meilleur et aussi le plus sage et le plus juste.

L'endormeuse

Guy de Maupassant

La sensation de la vie qui recommence chaque jour, de la vie fraîche, gaie, amoureuse, frémissait dans les feuilles, palpitait dans l'air, miroitait sur l'eau.

On me remit les journaux que le facteur venait d'apporter et je m'en allai sur la rive, à pas tranquilles, pour les lire.

Dans le premier que j'ouvris, j'aperçus ces mots : « Statistiques des suicides » et j'appris que, cette année, plus de huit mille cinq cents êtres humains se sont tués.

Comme je les ai compris, ceux qui, faibles, harcelés par la malchance, ayant perdu les êtres aimés, réveillés du rêve d'une récompense tardive, de l'illusion d'une autre existence où Dieu serait juste enfin, après avoir été féroce, et désabusés des mirages du bonheur, en ont assez et veulent finir ce drame sans trêve ou cette honteuse comédie.

Le suicide ! mais c'est la force de ceux qui n'en ont plus, c'est l'espoir de ceux qui ne croient plus, c'est le sublime courage de vauriens ! Oui, il y a au moins une porte à cette vie...

Je songeais à cette foule de morts volontaires : plus de huit mille cinq cents en une année. Et il me semblait qu'ils s'étaient réunis pour jeter au monde une prière, pour crier un vœu, pour demander quelque chose, réalisable plus tard, quand on comprendra mieux. Il me semblait que tous ces suppliciés, ces égorgés, ces empoisonnés, ces pendus, ces asphyxiés, ces noyés, s'en venaient, horde effroyable, comme des citoyens qui votent, dire à la société : « Accordez-nous au moins une mort douce ! Aidez-nous à mourir, vous qui ne nous avez pas aidés à vivre ! Voyez, nous sommes nombreux, nous avons le droit de parler en ces jours de liberté, d'indépendance philosophique et de suffrage populaire. Faites à ceux qui renoncent à vivre l'aumône d'une mort qui ne soit point répugnante ni effroyable. »

Je me mis à rêvasser, laissant ma pensée vagabonder sur ce sujet en des songeries bizarres et mystérieuses. Je me crus, à un moment, dans une belle ville. C'était Paris ; mais à quelle époque ? J'allais par les rues, regardant les maisons, les théâtres, les établissements publics, et voilà que, sur une place, j'aperçus un grand bâtiment, fort élégant, coquet et joli.

Je fus surpris, car on lisait sur la façade, en lettres d'or :

ŒUVRE DE LA MORT VOLONTAIRE

– Que puis-je pour votre service ?

– Monsieur, lui répondis-je, pardonnez-moi mon indiscrétion. Je n'avais jamais vu cet établissement. Les quelques mots inscrits sur la façade m'ont fortement étonné ; et je désirerais savoir ce qu'on y fait.

Il sourit avant de répondre, puis, à mi-voix, avec un air de satisfaction :

– Mon Dieu, Monsieur, on tue proprement et doucement, je n'ose pas dire agréablement, les gens qui désirent mourir.

Je ne me sentis pas très ému, car cela me parut en somme naturel et juste. J'étais surtout étonné qu'on eût pu, sur cette planète à idées basses, utilitaires, humanitaires, égoïstes et coercitives de toute liberté réelle, oser une pareille entreprise, digne d'une humanité émancipée.

Je repris :

– Comment en êtes-vous arrivé là ?

Il répondit :

– Monsieur, le chiffre des suicides s'est tellement accru pendant les cinq années qui ont suivi l'Exposition universelle de 1889 que des

mesures sont devenues urgentes. On se tuait dans les rues, dans les fêtes, dans les restaurants, au théâtre, dans les wagons, dans les réceptions du président de la République, partout. C'était non seulement un vilain spectacle pour ceux qui aiment bien vivre comme moi, mais aussi un mauvais exemple pour les enfants. Alors il a fallu centraliser les suicides.

– Voulez-vous me dire comment fonctionne votre œuvre ?

– Très volontiers. Vous pouvez d'ailleurs en faire partie quand il vous plaira. C'est un cercle.

– Un cercle!...

– Oui, Monsieur, fondé par les hommes les plus éminents du pays, par les plus grands esprits et les plus claires intelligences.

Il ajouta, en riant de tout son cœur :

– Et je vous jure qu'on s'y plaît beaucoup.

– Mais alors, pourquoi sont-ils membres de ce cercle, s'ils ne se tuent pas ?

– On peut être membre du cercle sans se mettre pour cela dans l'obligation de se tuer.

– Mais alors ?

– Je m'explique. Devant le nombre démesurément croissant des suicides, devant les spectacles hideux qu'ils nous donnaient, s'est formée une société de pure bienfaisance, protectrice des désespérés, qui a mis à leur disposition une mort calme et insensible, sinon imprévue.

Je répétais, le cœur crispé :

– Et... où est-ce ?

– Ici.

Il ouvrit une porte en ajoutant :

– Entrez, c'est la partie spécialement réservée aux membres du cercle, et celle qui fonctionne le moins. Nous n'y avons eu encore que onze anéantisements.

– Ah! vous appelez cela un... anéantisement.

– Oui, Monsieur. Entrez donc.

J'hésitais. Enfin j'entrai. C'était une délicieuse galerie, une sorte de serre, que des vitraux d'un bleu pâle, d'un rose tendre, d'un vert léger, entouraient poétiquement de paysages de tapisseries. Il y avait dans ce joli salon des divans, de superbes palmiers, des fleurs, des roses surtout, embaumantes, des livres sur des tables, la *Revue des Deux Mondes*, des cigares en des boîtes de la régie, et, ce qui me surprit, des pastilles de Vichy dans une bonbonnière.

Le secrétaire ajouta d'une voix plus basse :

– On change à volonté la fleur et le parfum, car notre gaz, tout à fait imperceptible, donne à la mort l'odeur de la fleur qu'on aime. On le volatilise avec des essences. Voulez-vous que je vous le fasse aspirer une seconde ?

– Merci, lui dis-je vivement, pas encore...

Il se mit à rire.

– Oh ! Monsieur, il n'y a aucun danger. Je l'ai moi-même constaté plusieurs fois.

J'eus peur de lui paraître lâche. Je repris :

– Je veux bien.

– Étendez-vous sur « l'Endormeuse ».

Un peu inquiet, je m'assis sur la chaise basse en crêpe de Chine, puis je m'allongeai, et presque aussitôt je fus enveloppé par une odeur délicieuse de réséda. J'ouvris la bouche pour la mieux boire, car mon âme s'était engourdie, oubliait, savourait, dans le premier trouble de l'asphyxie, l'ensorcelante ivresse d'un opium enchanteur et foudroyant.

Je fus secoué par le bras.

– Oh ! Oh ! Monsieur, disait en riant le secrétaire, il me semble que vous vous y laissez prendre.

[...]

Mais une voix, une vraie voix, et non plus celle des songeries, me saluait avec un timbre paysan :

– *Bonjour, M'sieu. Ça va-t-il ?*

Mon rêve s'envola. Je vis la Seine claire sous le soleil, et, arrivant par un sentier, le garde-champêtre du pays, qui touchait de sa main droite son képi noir galonné d'argent. Je répondis :

– *Bonjour, Marinel. Où allez-vous donc ?*

– *Je vais constater un noyé qu'on a repêché près des Morillons. Encore un qui s'est jeté dans le bouillon. Même qu'il avait retiré sa culotte pour s'attacher les jambes avec.*

Dialogue d'un homme fatigué de la vie avec son âme

LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme la guérison d'une maladie,
Comme une promenade après une souffrance.
LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme le parfum de la myrrhe,
Comme un repos, sous une voile, par un jour de grand vent.
LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme le parfum des fleurs de lotus,
Comme une halte aux rives de l'ivresse.
LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme un chemin après la pluie,
Comme un retour à la maison après une guerre lointaine.
LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme une éclaircie dans un ciel de nuages,
Comme le désir d'une chose inconnue.
LA MORT est aujourd'hui devant moi,
Comme l'envie que l'on a de revoir sa maison
Après de longues années passées en captivité.

Dialogue d'un homme fatigué de la vie avec son âme (extrait), Égypte vers 1300
avant J.-C.

Freud, une aventure humaine

Gérard Danou

La cocaïne fut pour Freud une rencontre médicale de jeunesse liée au pré-analytique. Le tabac au contraire, l'accompagnera toute sa vie. Quant à la morphine elle lui permettra, administrée par Max Schur, en 1939 à Londres, le soulagement de la douleur et la délivrance à sa demande explicite et l'accord de sa fille Anna. À ma connaissance, le livre de Max Schur est irremplaçable pour comprendre le rapport de Freud à sa maladie et aux médecins qui sont intervenus sur son corps souffrant depuis 1923, date de la première consultation pour une lésion de sa cavité buccale favorisée par le tabac.

Les circonstances du diagnostic, la première biopsie et l'intervention chirurgicale sont pour le lecteur soignant d'aujourd'hui un modèle de réflexion par la négative. Diagnostic hésitant, peur d'avouer la vérité à Freud (qui d'ailleurs la connaissait très bien), intervention par un mauvais chirurgien, le beau-frère de Schnitzler, dans un environnement médical fruste et sans surveillance postopératoire.

Tout un ensemble de situations qui tendent à montrer la complexité de ce qui rentre en jeu quand il s'agit de soigner à la fois un confrère, doublé d'une autorité reconnue de tous. C'est pourquoi après de multiples opérations suivies de radiothérapie et de la pose d'une prothèse, Freud résolut, quand son cancer récidiva, et sachant que la mort viendrait, de se choisir son médecin.

En 1928 il avait eu l'occasion d'observer un jeune interne qui avait (ce qui était fort rare pour un somaticien) été analysé, avait soigné Marie Bonaparte à Vienne. Freud convoqua Schur chez lui.

Il faut citer intégralement ce que le médecin rapporte de ce premier entretien :

«Je fus admis lors de notre première rencontre dans l'intimité du sanctuaire, le cabinet de Freud. Il n'y eut au cours de cette rencontre

aucune condescendance de la part du maître, du sage, à l'égard du jeune médecin de plus de 40 ans son cadet. La pénétration du regard, les yeux merveilleusement expressifs ne pouvaient m'échapper mais Freud me mit immédiatement à l'aise en me disant qu'il avait apprécié ma façon de soigner Marie Bonaparte. Très vite il me montra qu'il voulait établir une relation médecin-malade fondée sur la confiance et le respect mutuels. Avant de me retracer l'histoire de ses maux actuels il tenait à ce que soient bien comprises les conditions de cette relation. Il me parla de manière assez vague de quelques expériences malheureuses avec (mes) prédécesseurs et me dit qu'il attendait de moi que je lui dise la vérité et rien que la vérité. Ma réponse dut l'assurer qu'il était bien dans mes intentions de tenir cette promesse. Il ajouta alors en me jetant un regard pénétrant : « promettez-moi une chose encore : que lorsque viendra le moment, vous ne me laisserez pas souffrir inutilement ». Tout cela fut dit avec la plus grande simplicité sans trace d'émotion mais très fermement. Nous nous serrâmes la main sur ces mots. Freud mit fin à l'entretien en me déclarant qu'il ne souhaitait pas être soigné à titre gracieux et qu'il voulait payer les honoraires normaux. »

L'homme médecin Max Schur fut donc chargé de rendre service (thérapeutique veut dire service) à l'homme Freud jusqu'à sa mort en 1939. Il organisa les soins, les diverses consultations spécialisées, les interventions, l'ajustement délicat de la prothèse avec l'aide d'un ingénieur dentiste. Curieusement, en dépit des souffrances (sauf en phase post-opératoire) Freud ne voulut jamais utiliser d'opiacés. Il accepta une solution locale dérivée de sa vieille amie la cocaïne, c'est tout. Il ne cessa pas de fumer ce qui, nous rapporte Schur, l'aidait à supporter la souffrance. Quand son état ne lui permit plus ni d'écrire ni de lire et que (nous étions avant l'ère des antibiotiques) la peau de son visage en regard du maxillaire s'infecta, s'ulcéra exhalant une odeur nauséabonde, au point que son fidèle petit chien ne pouvait l'approcher, alors Freud demanda à Schur de tenir sa promesse. Ce qui fut fait à l'aide de la morphine. Sur un organisme fragilisé, dénutri, épuisé, de petites doses sont suffisantes pour lever la garde des dernières résistances vitales à la mort. Freud sombra dans un coma paisible et mourut le 23 septembre 1939 à trois heures du matin. Schur en vrai médecin de famille lui avait tenu la main.

Une aventure humaine. Correspondances (extrait), Hors-série 1, 2006 (médecin à l'hôpital de Gonesse).

La vie devant soi

Romain Gary

Elle ne voulait pas entendre parler de l'hôpital où ils vous font mourir jusqu'au bout au lieu de vous faire une piqûre. Elle disait qu'en France on était contre la mort douce et qu'on vous forçait à vivre tant que vous étiez encore capable d'en baver. Madame Rosa avait une peur bleue de la torture et elle disait toujours que lorsqu'elle en aura vraiment assez, elle se fera avorter [euthanasier].

Si Madame Rosa était une chienne, on l'aurait déjà épargnée mais on est toujours beaucoup plus gentil avec les chiens qu'avec les personnes humaines qu'il n'est pas permis de faire mourir sans souffrance.

C'était... terrible de la voir mourir peu à peu sans connaissance de cause... c'était quelque chose qui exigeait des lois pour mettre fin à ses souffrances. Vous savez, tout le monde parle de défendre les lois de la nature, mais moi je suis plutôt pour les pièces de rechange.

Elle réfléchissait dans son kimono.

– Viens ici, Momo.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Vous allez pas encore foutre le camp ?

– Non, j'espère que non, mais si ça continue ils vont me mettre à l'hôpital. Je ne veux pas y aller. J'ai soixante-sept ans.

– Soixante-neuf.

– Enfin, soixante-huit, je ne suis pas aussi vieille que j'en ai l'air. Alors, écoute-moi, Momo. Je ne veux pas aller à l'hôpital. Ils vont me torturer.

– Madame Rosa, ne dites pas de conneries. La France n'a jamais torturé personne, on est pas en Algérie, ici.

– Ils vont me faire vivre de force, Momo. C'est ce qu'ils font toujours à l'hôpital, ils ont des lois pour ça. Je ne veux pas vivre plus que c'est

nécessaire et ce n'est plus nécessaire. Il y a une limite même pour les Juifs. Ils vont me faire subir des sévices pour m'empêcher de mourir, ils ont un truc qui s'appelle l'Ordre des médecins qui est exprès pour ça. Ils vous en font baver jusqu'au bout et ils ne veulent pas vous donner le droit de mourir, parce que ça fait des privilégiés. J'avais un ami qui n'était même pas juif mais qui n'avait ni bras ni jambes à cause d'un accident, et qu'ils ont fait souffrir encore dix ans à l'hôpital pour étudier sa circulation. Momo, je ne veux pas vivre uniquement parce que c'est la médecine qui l'exige. Je sais que je perds la tête et je veux pas vivre des années dans le coma pour faire honneur à la médecine. Alors, si tu entends des rumeurs d'Orléans pour me mettre à l'hôpital, tu demandes à tes copains de me faire la bonne piqûre et puis de jeter mes restes à la campagne. Dans des buissons, pas n'importe où. J'ai été à la campagne après la guerre pendant dix jours et j'ai jamais autant respiré. C'est meilleur pour mon asthme que la ville. J'ai donné mon cul aux clients pendant trente-cinq ans, je vais pas maintenant le donner aux médecins. Promis ?

– Promis, Madame Rosa.

... Tout le monde savait dans le quartier qu'il n'était pas possible de se faire avorter [euthanasier] à l'hôpital même quand on était à la torture et qu'ils étaient capables de vous faire vivre de force, tant que vous étiez encore de la barbaque et qu'on pouvait planter une aiguille dedans. La médecine doit avoir le dernier mot et lutter jusqu'au bout pour empêcher que la volonté de Dieu soit faite.

« Mais il ne faut pas me laisser emmener à l'hôpital... À aucun prix, il ne faut pas... Ils vont me faire vivre de force, à l'hôpital... Ils ont des lois pour ça. C'est des vraies lois de Nuremberg... »

Mais il y a une chose que je vais vous dire : ça devrait pas exister. Je le dis comme je le pense... moi je trouve que le type en Amérique qui a battu le record du monde comme légume, c'est encore pire que Jésus parce qu'il est resté sur sa croix dix-sept ans et des poussières. Moi je trouve qu'il n'y a rien de plus dégueulasse que d'enfoncer la vie de force dans la gorge des gens qui ne peuvent pas se défendre et qui ne veulent plus servir.

La Vie devant soi (extrait), éditions Mercure de France, folio et Gallimard, folio, 1982.

Sentiment océanique

Arthur Koestler

Jai échoué (une tentative de suicide) et je survis intellectuellement et physiquement très affaibli. Dans mon état je ne peux plus avoir le contrôle de ce que l'on me fait, ni transmettre mes volontés. Mes raisons sont simples et parfaitement compréhensibles : je suis atteint de la maladie de Parkinson. Au terme d'un déclin physique progressif, je suis arrivé au point qui m'autorise à hâter ma délivrance. Je veux que mes amis sachent que je les quitte en toute sérénité avec le timide espoir qu'il existe un au-delà dépersonnalisé, passant les confins de l'espace, du temps et de la matière, échappant d'une manière illimitée à notre intelligence. C'est ce « Sentiment Océanique » qui m'a soutenu dans les moments les plus difficiles.

Article (extrait) écrit quelque temps avant sa mort (en mars 1983) par l'auteur de *Le Zéro et l'infini* (1938-1940), écrivain hongrois d'expression allemande, vice-président d'Exit, la société d'euthanasie volontaire anglaise. In Compan, *Tedium vitæ*.

Cette vie

Sénèque

Cette vie, il ne faut pas toujours chercher à la retenir, tu le sais : ce qui est un bien, ce n'est pas de vivre, mais de vivre bien. Voilà pourquoi le sage vivra autant qu'il le doit, non pas autant qu'il le peut. Il examinera où il lui faut vivre, en quelle société, dans quelles conditions, dans quel rôle. Il se préoccupe sans cesse de ce que sera la vie, non de ce qu'elle durera. S'il voit venir à lui une série de disgrâces qui bouleverseront son repos, il quitte la place. Et il ne s'y détermine pas seulement en cas de nécessité extrême, mais, aussitôt que la Fortune lui est devenue suspecte, il considère d'un regard circonspect et minutieux s'il ne doit pas dès lors cesser d'être. Il tient pour chose indifférente de se donner la mort ou de la recevoir, de mourir plus tard ou plus tôt : c'est qu'il n'appréhende pas un sérieux dommage. Une goutte d'eau tombant du toit n'est jamais grande perte. L'affaire n'est pas de mourir plus tôt ou plus tard ; l'affaire est de bien ou mal mourir. Or, bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal.

Sénèque, *Lettres à Lucilius* (extrait), traduction d'Henri Noblot, éditions les Belles Lettres, 2003.

Clair de femme

Romain Gary

M*agnifique roman qui nous parle de l'importance de la vie en couple. Michel, est face au suicide programmé de son grand amour, Yannick, car celle-ci est atteinte d'une maladie la conduisant vers la mort. Courageuse et confiante, elle préfère sombrer dans le sommeil le plus profond en solitaire. Exhortant ainsi l'homme de sa vie à en aimer une autre. Trouver l'oubli dans l'amour, et affranchir leur histoire au-delà de la mort. «Je suis obligée de te quitter. Je te serai une autre femme. Va vers elle, trouve-la, donne-lui ce que je te laisse, il faut que cela demeure. Sans féminité, tu ne pourras pas vivre ces heures, ces années, cet arrachement, cette bestialité que l'on appelle si flatteusement, si pompeusement: "le destin".»*

Michel quitte l'appartement. Fou de douleur, il téléphone à son ami, Jean-Louis... Le dialogue s'engage sur un malentendu :

- Comment va Yannick?
 - Nous nous sommes quittés.
 - Ce n'est pas vrai, tu te fous de moi? Pas vous deux.
 - Elle m'a quitté cette nuit. C'est d'ailleurs peut-être pour ça que je te téléphone. J'avais besoin de le dire à quelqu'un.
 - Je ne peux pas le croire. Je vous ai vu vivre ensemble, nom de Dieu Quoi? 12, 13 ans?
 - 14 ans et des poussières.
 - Je n'ai jamais vu un couple aussi...
 - Uni?
 - Enfin, ce n'est pas croyable. Bon, vous avez eu une querelle, mais ne me dis pas que c'est définitif.
 - C'est définitif, elle me quitte. Nous n'allons jamais nous revoir.
- [...]

Il sort dans la nuit, et rencontre Lydia, une femme perdue comme lui, qui porte aussi le poids de sa vie, de ses épreuves, elle écoute avec tendresse son discours où se mêlent souffrance et espoir, un rêve éveillé dans l'excès d'alcool pour échapper à la réalité. Ils se retrouvent dans un café, pauvre invitation pour parler de leurs existences. Leurs amours sont finissantes, moribondes.

[...]

« Je m'excuse de t'avoir réveillé mais... il n'y avait pas d'autre solution. Nous en avons discuté longuement, calmement. Ça devenait intolérable. Nous avons décidé de finir d'un seul coup.

Pas d'agonie, pas de souffrances prolongées. Il y avait aussi un peu de vanité féminine chez elle. Non: de fierté tout simplement, de dignité. C'est un point d'honneur de ne pas se laisser faire. On nous a dressés comme ça. Il y a un honneur humain, je te jure que ça existe. On n'a pas le droit de nous faire ça. Elle ne voulait pas être le bon plaisir de quelqu'un, de se laisser piétiner. Bien sûr, on aurait pu tenir encore un peu. Grappiller encore un mois, quelques semaines. En baver jusqu'à l'extrême limite. Mais tu la connais. C'est une femme fière. Alors, il a été convenu que je partirais pour Caracas et qu'elle s'en irait de son côté. Mais il y a un drapeau humain, il y a un honneur. Il est fait de refus du malheur, de refus d'acceptation. C'est de cela que je te parle, de cette lutte, une lutte pour l'honneur. »

[...]

Michel rentre chez lui. C'est le matin.

Il y avait du monde devant la maison. Le concierge était dehors, le coiffeur et sa femme aussi. Ils me regardaient avec respect, comme si mon malheur me faisait monter dans leur estime. Mon beau-frère était effondré dans un fauteuil.

– Tu savais qu'elle allait faire ça, n'est-ce pas? C'était entendu entre vous... Tu n'avais pas le droit de la laisser faire... Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

– Exact. Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre.

Clair de femme (extrait) , éditions Gallimard Folio, 1977.

Souvenir d'enfance

Yvonne Jacquemot

C'était pendant la guerre. J'étais petite fille. Ma grand-mère mourait d'un cancer. Ma tante qui la soignait lui donnait de la morphine, je comprenais « mort fine » et cela me rassurait.

Un jour, on m'a appris que la grand-mère était morte. Le médecin est venu ; il a dit « j'aurais cru qu'elle durerait plus longtemps ».

« Vous trouvez que ce n'est pas assez » a répondu ma tante. Avait-elle forcé la dose ? Je ne sais pas. Maintenant je me demande pourquoi à cette époque on pouvait se procurer de la morphine pour soulager les malades. Des années plus tard, on a laissé des gens hurler de douleur. C'était normal de souffrir. J'ai trouvé cela intolérable.

Depuis, je proteste.

Contribution d'une amie de Jean Guilhot.

Amants et fils

D. H. Lawrence

Il y a plusieurs façons de mourir. Dans la famille de mon père, les gens ont peur ; il faut les tirer dans la mort comme des bœufs qu'on mène à l'abattoir, les tirer par le cou ; mais dans la famille de ma mère, ils sont poussés par-derrière, pas à pas. Ce sont des gens obstinés, et ils ne veulent pas mourir. Savez-vous, jeudi je lui ai dit :

– Mère, s'il fallait que je meure, je mourrais. Je voudrais bien mourir.

Et elle m'a répondu vivement :

– Crois-tu que je ne veux pas ? Crois-tu qu'on peut mourir quand on veut ?

Il se tut. Il ne pleurait pas ; il continua seulement à parler d'une voix monotone. Et je ne voudrais pas qu'elle mange, dit-il, et elle le sait. Quand je lui demande :

– Veux-tu quelque chose ? elle a peur de dire oui.

– Je prendrai une tasse de cacao, dit-elle.

– Ça ne fera que maintenir tes forces, lui ai-je dit.

– Oui.

Et elle s'est mise à pleurer.

– Mais ça me ronge tellement quand je ne prends rien, je ne peux pas le supporter.

Alors je suis allé le lui préparer. C'est le cancer qui la ronge comme ça. Je voudrais qu'elle meure !

Il n'éprouvait aucune fatigue en approchant de chez lui, ou du moins il ne la sentait pas. Il s'arrêta au bord du champ et vit par la fenêtre de la chambre bondir les flammes rouges du feu. Quand elle sera morte, se dit-il, ce feu s'éteindra.

Il enleva ses souliers sans bruit et monta sur la pointe des pieds. Sa mère couchait encore seule, aussi la porte de sa chambre restait-elle grande ouverte. La lumière rouge du feu jetait son éclat sur le palier. Silencieux comme une ombre, il jeta un coup d'œil dans la chambre.

– Quelle heure est-il ?

Sa voix n'était qu'un murmure plaintif et désolé.

– Onze heures viennent de sonner.

Ce n'était pas vrai ; il était près d'une heure.

– Oh, dit-elle, je croyais qu'il était plus tard.

Il comprit l'inexprimable supplice de ces nuits qui ne finissaient pas.

– Tu ne peux pas dormir, ma poulette ? dit-il.

– Non, je ne peux pas, gémit-elle.

– Tant pis, petite, dit-il dans un murmure caressant. Tant pis, mon amour. Je vais rester une demi-heure avec toi, ma poulette ; peut-être après ça ira mieux.

Il s'assit au chevet du lit ; d'un mouvement lent et rythmique, il caressa son front du bout des doigts, caressa ses yeux fermés, l'apaisant, étreignant ses doigts de la main qui restait libre. Ils entendaient la respiration des dormeurs dans les autres chambres.

– Va te coucher, maintenant, murmura-t-elle, apaisée par ses doigts et par son amour.

– Tu dormiras ? demanda-t-il.

– Oui, je le crois.

– Tu te sens mieux, ma petite, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle comme un enfant chagriné, à demi calmé.

Décembre vint ; un peu de neige tomba. Paul ne quittait plus la maison, maintenant. Ils n'avaient pas les moyens de prendre une infirmière. Annie vint soigner sa mère ; l'infirmière de la paroisse, qu'ils aimaient, venait le matin et le soir. Alors, Paul montait sur la pointe des pieds.

– Veux-tu un peu de lait ? demandait-il.

– Un peu, répondait-elle d’une voix plaintive.

Il le coupait d’eau pour que ce fût moins nourrissant. Cependant, il aurait donné sa vie pour elle. Elle prenait de la morphine tous les soirs, et son cœur était devenu capricieux. Annie dormait près d’elle. Paul montait à l’aube quand sa sœur se levait. Sa mère était épuisée le matin, et la morphine faisait son visage gris comme de la cendre ; et la torture assombrissait ses yeux aux pupilles dilatées. Le matin, la lassitude et la douleur étaient au-dessus de ses forces.

Quelquefois, ils se regardaient dans les yeux. Alors ils semblaient presque conclure un marché. C’était comme s’il acceptait de mourir aussi. Mais elle ne consentait pas à mourir, elle ne voulait pas. Son corps épuisé n’était plus qu’un peu de cendre. Ses yeux étaient sombres et pleins de torture.

– Ne pouvez-vous pas lui donner quelque chose pour en finir ? demanda-t-il un jour au docteur.

Mais le docteur secoua la tête.

– Elle ne peut pas durer longtemps, maintenant, Monsieur Morel, dit-il.

Paul rentra.

– Je ne peux plus le supporter, nous deviendrons tous fous, dit Annie.

Un soir, Annie et Paul étaient seuls. L’infirmière était en haut.

– Elle passera Noël, dit Annie.

L’horreur les accablait.

– Non, répondit-il farouche, je lui donnerai de la morphine.

– Laquelle ? dit Annie.

– Toute celle qu’on a apportée de Sheffield.

– Oui... fais-le, dit Annie.

Le lendemain, il peignait dans la chambre. Madame Morel semblait endormie. Il avançait et reculait sans bruit devant sa peinture. Soudain, sa mère gémit d’une voix faible :

– Ne piétine pas, Paul.

Il se retourna. Ses yeux, pareils à des bulles sombres dans son visage, le regardaient.

– Non, chérie, dit-il doucement.

Une autre fibre sembla casser dans son cœur. Ce soir-là, il prit toutes les pilules de morphine qu’il y avait et les descendit. Il les réduisit en poudre avec soin.

– Que fais-tu ? dit Annie.

Je vais les mettre dans son lait.

Ils se mirent à rire comme des enfants qui complotent une niche. Cette dernière lueur de raison flottait au sommet de leur horreur. L'infirmière ne venait pas ce soir-là arranger madame Morel pour la nuit. Paul monta le lait chaud dans un « canard ». Il était neuf heures.

Il la souleva sur son lit et plaça le « canard » entre ses lèvres, qu'il aurait préservées au risque de sa propre vie. Elle but une gorgée, puis écarta le « canard », et leva sur Paul ses sombres yeux surpris. Il la regarda.

– Oh ! C'est amer, Paul ! dit-elle avec une petite grimace.

– C'est une nouvelle potion pour dormir.

– Je l'espère, dit-elle, et elle continua à boire.

Elle lui obéissait comme un enfant. Il se demanda si elle devinait. Son pauvre cou ravagé remuait lorsqu'elle avalait avec difficulté. Puis il descendit en courant chercher un peu de lait. Rien ne restait au fond de la tasse.

– Elle a bu ? chuchota Annie.

– Oui, et elle a dit que c'était amer.

– Oh ! dit Annie en riant, sa lèvre inférieure entre les dents.

– Et je lui ai dit que c'était une nouvelle potion. Où est le lait ?

Ils montèrent tous les deux.

– Je me demande pourquoi l'infirmière ne vient pas m'arranger, se plaignit la mère, soucieuse, comme un enfant.

– Elle a dit qu'elle allait à un concert, chérie, répondit Annie.

– Ah oui ?

Ils restèrent silencieux une minute. Madame Morel but avidement le lait pur.

– Annie, cette drogue était épouvantable, dit-elle d'un ton plaintif.

– Oui, chérie. Tu l'as bue quand même.

La mère poussa un nouveau soupir de lassitude. Son pouls était très irrégulier.

– Nous allons t'arranger, dit Annie. Peut-être que l'infirmière rentrera tard.

– Oui, dit la mère, essayez.

Ils rabattirent les draps. Paul vit sa mère, pareille à une petite fille, pelotonnée dans sa chemise de nuit de flanelle. Rapidement ils firent une moitié du lit, la changèrent de place, firent l'autre, tirèrent la chemise de nuit sur ses petits pieds et la couvrirent.

– Là, dit Paul en la caressant doucement. Là, maintenant tu vas dormir.

– Oui, dit-elle. Je ne croyais pas que vous sauriez si bien faire le lit, ajouta-t-elle presque gaiement.

Puis elle se pelotonna, la joue sur une main, la tête nichée entre les épaules. Paul mit sa longue natte mince et grise sur l'épaule, et embrassa sa mère.

– Tu dormiras, ma chérie, dit-il.

– Oui, répondit-elle avec confiance. Bonsoir.

Ils éteignirent la lumière et tout fut tranquille.

Morale pour médecins

Friedrich Nietzsche

L **Le malade** est un parasite de la Société. Arrivé à un certain état il est inconvenant de vivre plus longtemps. L'obstination à végéter lâchement, esclave des médecins et des pratiques médicales, après que l'on a perdu le sens de la vie, le droit à la vie, devrait entraîner, de la part de la Société, un mépris profond. Les médecins, de leur côté, seraient chargés d'être les intermédiaires de ce mépris, ils ne feraient plus d'ordonnances, mais apporteraient chaque jour à leurs malades une nouvelle dose de dégoût... Créer une nouvelle responsabilité, celle du médecin, pour tous les cas où le plus haut intérêt de la vie, de la vie ascendante, exige que l'on écarte et que l'on refoule sans pitié la vie dégénéréscente par exemple en faveur du droit de vivre... Mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement. La mort choisie librement, la mort en temps voulu, avec lucidité et d'un cœur joyeux, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible, alors que celui qui nous quitte existe encore et qu'il est véritablement capable d'évaluer ce qu'il a voulu, ce qu'il a atteint, de récapituler sa vie. — Tout cela en opposition avec la pitoyable comédie que joue le christianisme à l'heure de la mort. Jamais on ne pardon-

nera au christianisme d'avoir abusé de la faiblesse du mourant pour faire violence à sa conscience, d'avoir pris l'attitude du mourant comme prétexte à un jugement sur l'homme et son passé! – Il s'agit ici, en dépit de toutes les lâchetés du préjugé de rétablir l'appréciation exacte c'est-à-dire physiologique, de ce que l'on appelle la mort naturelle: cette mort qui, en définitive, n'est point naturelle, mais réellement un suicide. On ne périt jamais par un autre que par soi-même. Cependant, la mort dans les conditions les plus méprisables, est une mort qui n'est pas libre, qui ne vient pas en temps voulu, une mort de lâche. Par amour de la vie on devrait désirer une mort toute différente, une mort libre et consciente sans hasard et sans surprise... Enfin voici un conseil pour messieurs les pessimistes et autres décadents. Nous n'avons pas entre les mains un moyen qui puisse nous empêcher de naître: mais nous pouvons réparer cette faute (car parfois c'est une faute). Le fait de se supprimer est un acte estimable entre tous: on en acquiert presque le droit de vivre...

La souffrance du progrès

Geneviève Novellino

Dans *Le Monde* du 9 septembre 2006 est paru un article auquel je ne peux pas ne pas réagir : je prends la peine de le recopier pour le mettre sous les yeux de ceux qui ne sont pas conscients de ce qu'il sous-entend, dûment déclaré sous la rubrique : NEUROLOGIE. Il est cyniquement intitulé :

**Une jeune femme
en état végétatif
joue au tennis
dans sa tête**

Sauvant de nombreuses vies, les soins intensifs ont aussi créé une nouvelle classe de patients : ceux qui, victimes de traumatismes crâniens, survivent à une phase de coma, mais demeurent dans un état qualifié de végétatif. Ce terme décrit des personnes aux yeux ouverts, seulement capables de mouvements réflexes. Sont-elles conscientes ? C'est la lancinante question que se posent les proches, mais aussi le corps médical.

Le cas d'une Britannique, accidentée de la route en juillet 2005, montre que ce débat est loin d'être tranché. Souffrant d'un sévère traumatisme crânien, la jeune femme semblait remplir tous les critères cliniques définissant l'état végétatif. Pourtant, les signes d'une activité cérébrale volontaire ont été détectés chez cette patiente par une équipe belgo-britannique, qui décrit ses observations dans la revue Science du 8 septembre.

À Cambridge, Adrian Owen et ses collègues ont exploré l'univers mental de cette jeune femme grâce à un appareil d'imagerie par résonance magnétique. Lorsqu'elle était soumise à l'écoute de phrases ambiguës, comprenant des homophonies, une zone de son cortex impliquée dans le traitement sémantique s'activait alors que des sons sans significations n'entraînaient pas ce type de réponse.

Consciente d'elle-même

Intrigués, les chercheurs ont alors demandé à la jeune femme de s'imaginer parcourant sa maison, pièce par pièce, en partant de l'entrée ou de jouer au tennis. Dans les deux cas, des images du cerveau caractéristiques ont été enregistrées, qui coïncidaient fortement avec celles produites par des sujets normaux à qui on avait demandé de faire de même.

Ces images traduisent selon les chercheurs « un acte intentionnel de la part de la patiente, » et confirment au-delà de tout doute qu'elle était consciente d'elle-même et de son entourage. Prudents, ils soulignent que l'absence d'image cérébrale caractéristique ne doit pas, a contrario, être considérée comme le signe incontestable de l'absence de conscience. Mais ils suggèrent que leur méthode pourrait à l'avenir servir à évaluer les patients dits « non communicatifs », qu'ils soient en état végétatif ou en état de conscience minimale – c'est-à-dire simplement capables de sourire à un visage connu.

Pour autant, « il est important de ne pas donner de faux espoirs, précise Steven Laureys (université de Leyde), cosignataire de l'étude. Depuis dix ans, nous avons étudié 60 patients en état végétatif, et c'est la première fois que nous décelons ce type d'activité cérébrale. » Au vu de l'examen clinique, la patiente avait une chance sur cinq de se remettre. Peut-être était-elle en phase de récupération, avance le chercheur. Aujourd'hui, raconte-t-il, elle est capable de suivre du regard son reflet dans un miroir. Alors qu'elle ne le fait pas pour le visage d'autrui.

HERVÉ MORIN

Des chercheurs ont « exploré l'univers mental » d'une jeune femme dans le coma qui « remplit tous les critères définissant l'état végétatif », et rentre donc dans « une nouvelle classe de patients », ceux qui « survivent à une phase de coma. » Ces chercheurs expérimentent, sur cet objet correctement classifié, « grâce à un appareil d'imagerie par résonance magnétique », qu'une zone du cortex... s'activait » quand cet organisme était « soumis à l'écoute de phrases ambiguës », « alors que des sons sans significations n'entraînaient pas ce type de réponse. » On continue donc, pour approfondir la recherche, en lui demandant de « s'imaginer parcourant sa maison pièce par pièce... ou de jouer au tennis » (Le choix de ces activités mentales est déjà significatif!) : des « images du cerveau ont été enregistrées » qui ressemblent à celles des « sujets normaux ». Sujets, quand ce sont des normaux, mais territoire d'expérimentation quand il s'agit d'un comateux maintenu artificiellement en état de survie.

Et la question essentielle est placée en sous-titre de la seconde partie de l'article, sans point d'interrogation : « Consciente d'elle-même. » Et aucune question n'est soulevée, jusqu'à la fin de l'article, sur ce qu'impliquerait que cet organisme survivant soit conscient de soi, c'est-à-dire un sujet, souffrant du sentiment indescriptible d'être muré dans l'impossibilité de communiquer quoi que ce soit de ce qu'il ressent.

Terrible titre de cet article du 9 septembre : « Une jeune femme en état végétatif joue au tennis dans sa tête. », qui réduit un être humain à la publicité d'un exploit scientifique, sans que son auteur s'interroge sur ce que pourrait ressentir, vivre, cet être humain « soumis » sans accord de sa volonté – puisqu'il n'en est pas de visible – à des expérimentations dont on ignore ce qu'en éprouve cet objet d'étude. Les chercheurs sont « intrigués » sans aucune mauvaise conscience sur la souffrance possible de ce qui n'est pas pour eux une personne. Ils constatent que « ces images traduisent un acte intentionnel de la part de la patiente », patiente certes qui supporte (du verbe latin *pati*) ces manipulations sans pouvoir ni les refuser ni y participer. Ils concluent sans frémir, qu'« elle était consciente d'elle-même et de son entourage » : d'elle-même qui n'a aucun moyen de s'extérioriser, de son entourage auquel elle ne peut s'adresser. Et pas un ne s'interroge sur l'horreur de cet enfermement intégral sur soi dans une souffrance impossible à faire entendre à qui que ce soit.

Conclusion : on va « évaluer les patients dits non communicatifs » et, selon la bonne ou mauvaise note aux tests qu'on leur attribuera, on les

classera : avec un « espoir » de « récupération » pour ceux qui auront correctement réagi. Et aucune question sur la plus que probable torture psychique imposée pour une survivance encore prolongée de ce qui ne sera jamais une vie digne d'être vécue.

Je suis atterrée par ce manque d'humanité, non pas tant de ces chercheurs dont on connaît la formation réductrice de l'être humain à un système nerveux, que du compte rendu du journaliste d'une recherche justifiée par un scientisme toujours sûr de lui, qui oublie qu'il est ici question d'une personne humaine, c'est-à-dire de chacun d'entre nous.

Car nul ne sait ce qu'elle a vu dans le miroir que l'on a eu l'impudeur de lui tendre lorsque s'y inscrit « son reflet », tache mouvante et colorée qu'elle ne reconnaît certainement pas quand elle ne voit ni ne reconnaît le visage d'autrui, seule source de notre existence.

Une telle situation mérite le débat. Si oui à la recherche, non à l'instrumentalisation d'un être humain et respect de sa souffrance psychique même et justement si nous ne la connaissons pas.

Il y en a beaucoup qui meurent trop tard et quelques-uns qui meurent trop tôt. La doctrine qui dit : « Meurs à temps ! » semble encore étrange. Meurs à temps : voilà ce qu'enseigne Zarathoustra.

Il est vrai que celui qui n'a jamais vécu à temps ne saurait mourir à temps.

Je vous fais l'éloge de ma mort, de la mort volontaire, qui me vient parce que je veux.

Et quand voudrais-je ? – Celui qui a un but et un héritier, veut pour but et héritier la mort à temps.

Nietzsche,

Ainsi parlait Zarathoustra

Vladimir Jankélévitch : à propos de l'euthanasie

Entretien avec Pascal Dupont

Quelqu'un veut se donner la mort, il se la donne. On fait une enquête après sa mort, et puis c'est tout. Mais le problème de l'euthanasie, c'est la licence pour le médecin de donner directement ou indirectement la mort à un malade, dont l'état est jugé désespéré, avec l'accord du malade.

C'est ça le problème de l'euthanasie : le droit juridique du médecin, qui dans la littéralité du droit apparaît comme un meurtrier, de donner au malade la piqûre libératrice, la piqûre mortelle.

C'est par exemple Freud, malade à mort, atteint d'un horrible cancer de la face, demandant à un ami la piqûre libératrice, qui le délivrerait des derniers tourments. Le problème de l'euthanasie se pose pour le médecin, pas pour Freud. Car là, c'est le problème du suicide... l'homme évidemment est libre de se donner la mort, de se jeter du haut de la tour Saint Jacques ou de se précipiter de la Tour Eiffel.»

– Oui, bien sûr. Mais la question qui se pose est de savoir si on a le droit de refuser à un individu le choix de mourir.

« À mon avis, c'est un problème pour le médecin... Ce qui est dangereux, c'est toute solution simpliste, valable dans tous les cas : on découvre une foule de nuances quand on se penche sur elles et on ne donne raison à personne finalement... »

En théorie, je dis oui à l'euthanasie. Mais dire dans tous les cas oui à l'euthanasie, c'est méconnaître le temps, la puissance du temps, l'ouverture de l'avenir, le sens des possibles : l'évolution des techniques, l'évolution du mal, l'évolution des sentiments du malade à l'égard de son mal... toute décision que vous prenez est une décision, si réfléchi et si philosophe que vous soyez, instantanée, relative au moment de la journée, à l'état dans lequel vous êtes quand vous la prenez. Sauf dans des cas exceptionnels dans lesquels c'est une décision mûrement réfléchie, comme chez ceux qui décident de se donner la mort. Pour prendre des exemples célèbres, philosophiques, le suicide de Lafargue et de sa femme, le gendre de Marx... Ce fut un grand tollé dans le parti socialiste parce que les socialistes devenus théologiens eux-mêmes ont considéré ce suicide comme criminel. C'était le geste d'un sage antique : il ne voulait pas connaître le gâtisme, la vieillesse... Sauf dans ces cas-là, toute décision est une décision instantanée que l'on peut regretter, parce que l'homme est un être de temps qui peut changer, et qui, en plus, a un mal qui évolue aussi.

En définitive, je suis pour l'euthanasie en fonction de la situation historique de malades à une époque donnée de la médecine, du médecin, du mal et du malade, du caractère concret de cas en question. On ne peut pas trancher dans tous les cas de la même manière, ni faire exception de la temporalité, de l'ambiguïté qu'elle apporte et des nuances humaines qu'elle impose, c'est le mot de la fin. Donc toute position trop abstraite, trop simpliste, conserver la vie dans tous les cas quoi qu'il arrive, la supprimer quand on estime que la malade a suffisamment vécu, sont deux solutions anhistoriques, non historiques qui font bon marché de la complexité du problème. »

Penser la mort ? (extrait), publication posthume d'entretiens Paris Éditions Liana Levi. Entretien avec Pascal Dupont recueilli le 7 juillet.

Je mourrai d'un cancer de la colonne vertébrale

Boris Vian

Je mourrai d'un cancer de la colonne vertébrale
Ça sera par un soir horrible
Clair, chaud, parfumé, sensuel
Je mourrai d'un pourrissement
De certaines cellules peu connues
Je mourrai d'une jambe arrachée
Par un rat géant jailli d'un trou géant
Je mourrai de cent coupures
Le ciel sera tombé sur moi
Ça se brise comme une vitre lourde
Je mourrai d'un éclat de voix
Crevant mes oreilles
Je mourrai de blessures sourdes
Infligées à deux heures du matin
Par des tueurs indécis et chauves
Je mourrai sans m'apercevoir

Que je meurs, je mourrai
Enseveli sous les ruines sèches
De mille mètres de coton écroulé
Je mourrai noyé dans l'huile de vidange
Foulé aux pieds par des bêtes
Indifférentes
Et, juste après, par des bêtes différentes
Je mourrai nu, ou vêtu de toile rouge
Ou cousu dans un sac avec des lames de rasoir
Je mourrai sans m'en faire
Du vernis à ongle aux doigts de pied
Et des larmes plein les mains
Et des larmes plein les mains
Je mourrai quand on décollera
Mes paupières sous un soleil enragé
Quand on me dira lentement
Des méchancetés à l'oreille
Je mourrai de voir torturer des enfants
Et des hommes étonnés et blêmes
Je mourrai rongé vivant
Par des vers, je mourrai les
Mains attachées sous une cascade
Je mourrai brûlé dans un incendie triste
Je mourrai un peu, beaucoup,
Sans passion, mais avec intérêt
Et puis tout sera fini
Je mourrai.

Je ne voudrais pas crever (extrait), 1952. Livre de poche, 1997.

La fin cruelle de mon père à l'hôpital public

Françoise Mardelle

Mon père André T. âgé de 85 ans vivait encore à son domicile avec des aides, malgré ses multiples pathologies (cancer de la prostate, cancer de la luvette opéré, diabète et artérite), une escarre au talon et un doigt de pied le faisant souffrir, il rentre à l'hôpital le 2 février 2007, à partir de ce jour l'engrenage médical infernal s'est refermé sur lui.

– Premier pontage fémoral, ablation de 3 doigts de pied, séjour en SPOG (soins post-opératoires gériatriques).

– Mars, pontage bouché, seconde intervention et ablation du pied, séjour en SPOG.

– Avril, de nouveau pontage bouché, ablation de la jambe à mi-cuisse, séjour en SPOG.

– Son état de santé étant stabilisé, il rentre en maison de retraite médicalisée.

– En août, le pied restant est tout noir et douloureux, j'ai dû discuter longuement avec l'équipe médicale de la maison de retraite pour obtenir des antalgiques puissants pour qu'il soit soulagé. Visite programmée auprès du chirurgien qui lui annonce une nouvelle amputation, sans prévenir la famille.

À partir de ce jour, mon père n'a plus parlé, seulement oui ou non de la tête, le traumatisme moral lui a déclenché un diabète à 6 g/l qui le fait hospitaliser à Lariboisière puis Fernand-Vidal. Là l'équipe médicale conseille les soins palliatifs compte tenu de son état de faiblesse et de son moral (lui si tonique et volontaire, baisse les bras).

Retour à Saint-Joseph où ma sœur et moi essayons de convaincre le chirurgien, le Docteur P, de ne pas opérer, mais de le mettre en soins palliatifs, il refuse argumentant son refus du fait que la dose de morphine est importante et qu'il ne peut pas l'augmenter sans porter atteinte à la vie du patient, qu'il ne pratique pas ce geste, ne voulant pas mettre sa carrière et son diplôme en jeu.

Je lui ai parlé de l'ADMD sans succès. Ré-intervention, la seconde jambe est coupée aussi à mi-cuisse. Le lendemain nous sommes convoqués en réanimation où il nous est expliqué que le chirurgien propose de poser un pacemaker, car il a détecté des signes d'arythmies importants pendant son intervention. À ce moment nous disons **NON LAISSEZ-LE TRANQUILLE**. Le chirurgien défend toujours son projet, mais nous tenons bon.

Amputé le mardi, il décède le samedi.

Ma dernière vision de lui restera ses mains qui cramponnaient les barreaux de sa barrière pour ne pas glisser au fond du lit, et son regard résigné.

Soins palliatifs : cruauté et barbarie

Françoise Mardelle

Mon amie M. G. atteinte d'une maladie incurable, a fait son testament de fin de vie, a organisé toutes ses affaires y compris son enterrement. Devant l'évolution rapide de la maladie, il lui est devenu impossible de partir en Suisse ou au Luxembourg. Elle me supplie, moi, son amie depuis quarante ans, (sa famille est au courant de ses intentions) de l'aider à en finir.

Mais malheureusement elle est en soins palliatifs à Paris XV. Ses demandes resteront vaines auprès du personnel médical, les conversations sont réduites à quelques gestes des yeux et du menton vers le tableau où nous épelons les mots. Elle ne peut plus se nourrir, refuse d'être alimentée par sonde, elle en est réduite à attendre, les mains crispées sur son drap pendant de longues semaines. Encore des suppliques, encore des désillusions. Finalement une sédation est acceptée par le corps médical, mais tellement « douce » si on peut oser prononcer ce mot, que le simple fait de lui toucher le bras, lui fait entrouvrir les yeux. Elle qui voulait partir, a-t-on conscience de ce que cela devait être pour elle de se dire « je suis encore là !! » Elle a encore tenu trois longues semaines dans cet état.

Je veux crier HONTE à nous, ses amis, qui sommes restés impuissants, HONTE au corps médical et HONTE à nos dirigeants qui restent là, sans regarder les pays voisins qui font preuve d'un peu plus d'humanité.

Contribution d'une amie de Jean Guilhot.

«Je ne veux pas devenir un légume.»

François Mitterrand,
président de la République

Lorsqu'il ne put plus dominer son cancer, il s'enferma dans la chambre avec son médecin, fit tirer les rideaux. Une dernière piqûre le délivra de la déchéance.

Savin Compan, *Tedium Vitæ* (extrait), Association des Auteurs Indépendants, 2007.

Vieillir dans la dignité

Robert Cohen

Vieillir, c'est constater entre autres :

- Une déperdition de l'acuité visuelle, auditive...
- Une diminution des réponses immunitaires, des fonctions cognitives...
- Une perte de la densité osseuse, musculaire...

L'être humain que nous sommes doit disparaître, quoi qu'il en coûte.
Que prévoit la « nature » ?

Il est alors passionnant de se pencher sur la plus remarquable organisation qui s'est perpétuée au cours de l'évolution à l'intérieur de la cellule, chez l'homme, ainsi que chez toutes les espèces d'organismes pluricellulaires.

Chaque jour, au cours de notre vie, des millions de nos cellules doivent se battre contre les agressions de l'environnement : la moindre de nos blessures voit se précipiter une armée issue de nos défenses immunitaires qui nous protège et nous requinque, au prix d'inflammations, de cicatrisations, qui ne sont pas sans conséquences pour les cellules

concernées ; elles disparaissent de façon violente et anarchique en rejetant leurs déchets alentour : c'est la nécrose.

Chaque jour, également, au début de notre vie, des millions de cellules disparaissent en bon ordre, sans laisser de trace : les gènes, œuvre de la nature, ont pour programme de façonner non seulement la forme de notre corps (suppression des membranes entre nos doigts, suppression des vestiges ancestraux liés à notre ascendance aquatique, etc.) mais, aussi de nous doter de fonctions essentielles à la vie (développement du système immunitaire, organisation du cerveau et de ses cent milliards de neurones, etc.). En outre, chaque jour, au cours et à la fin de notre vie, des millions de cellules s'effacent en vue de leur renouvellement périodique. Ce façonnage, indispensable à la vie depuis la nuit des temps, a pour moteur essentiel le suicide cellulaire programmé ou apoptose (« chute des feuilles en automne » en grec).

Voici « la règle du jeu » de cette organisation sophistiquée :

- toutes nos cellules sont programmées pour mourir,
- elles ne doivent leur survie qu'à des signaux spécifiques extérieurs,
- en l'absence de tels signaux elles disparaissent sans laisser de trace.

Ainsi, la mort est imbriquée dans la vie, nécessaire à la vie. L'information essentielle que nous apporte « la nature » est la suivante : pour rester en vie, il est d'une importance capitale de garder le contact avec son environnement.

Lorsque la perte définitive de contact avec le monde des vivants s'annonce et que l'on se sent de plus en plus isolé par la disparition des êtres proches, et par une relation problématique avec notre propre corps, nous aurions beaucoup à apprendre de la règle universelle de l'apoptose pour harmoniser notre fin de vie et nous permettre enfin de « vieillir dans la dignité ».

*La vie sans fin que tu recherches, tu ne la trouveras jamais.
Quand les dieux ont créé les hommes, ils leur ont assigné la mort.*

Épopée de Gilgamesh, 3000 ans avant Jésus-Christ.

Contribution d'un ami de Jean Guilhot.

La dernière leçon

Noëlle Châtelet

À quatre-vingt-douze ans, la mère de Noëlle Châtelet qui voit ses forces décliner lui annonce qu'elle a décidé de mettre fin à ses jours. Peur, colère, révolte font place peu à peu à l'acceptation même si les larmes demeurent. Cette « dernière leçon » est donnée par une mère à sa fille avec beaucoup de tendresse.

« Ce sera donc le 17 octobre. »

« C'est ainsi, par cette phrase, toute simple, ces six mots, tous simples, que tu nous l'as annoncée, ta mort. Tu l'as prononcée tranquillement, calmement ; pour qu'elle fasse le moins de mal possible, qu'elle paraisse naturelle, comme on annonce la date d'un voyage, pour qu'elle soit audible à l'oreille de tes enfants en principe préparés à l'entendre, depuis des années. »

« Tu comprends, je ne veux surtout pas devenir un poids pour vous. »

Pendant trois mois, la mère (sage-femme) et la fille se téléphonent, se rencontrent tous les jours, pour évoquer les jours heureux, pour relire les lettres, pour préparer les affaires, pour rire d'un rien, d'une chemise de nuit, d'un survêtement...

« Telles deux folles, nous avons ri, au point d'en pleurer, au point de dire "pouce". Ces folles larmes n'étaient pas équivoques. Ce n'était pas du désespoir déguisé en joie. Non, c'était un rire pur, absolu, un rire diamant. »

« Maman, es-tu sûre que c'est le moment ?

– Oui, ma chérie, j'en suis sûre, je le sais, je le sens. Moi seule peux le sentir, le savoir. »

La Dernière Leçon, (extrait), éditions du Seuil, 2004.

La mort raisonnable

Friedrich Nietzsche

Qu'est-ce qui est plus raisonnable, arrêter la machine lorsque l'œuvre qu'on lui demandait est exécutée, – ou bien la laisser marcher jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit abîmée ? Ce dernier procédé n'est-il pas un gaspillage des frais d'entretien, un abus des forces et de l'attention de ceux qui desservent la machine ? Ne répand-on pas inutilement ce qui ailleurs serait très nécessaire ? N'est-ce pas propager une espèce de mépris à l'égard des machines en général que d'en entretenir et d'en desservir un si grand nombre inutilement ? – Je veux parler de la mort involontaire (naturelle) et de la mort volontaire (raisonnable). La mort naturelle est la mort indépendante de toute volonté, la mort proprement déraisonnable, où la misérable substance de l'écorce détermine la durée du noyau : où, par conséquent, le geôlier étioilé, malade et hébété est maître de déterminer le moment où doit mourir son noble prisonnier. La mort naturelle est le suicide de la nature, c'est-à-dire la destruction de l'être le plus raisonnable par la chose la plus déraisonnable qui y soit attachée. Ce n'est que si l'on se met au point de vue religieux qu'il ne peut en être autrement, parce qu'alors, comme de juste, la raison supérieure (Dieu) donne ses ordres, à quoi la raison inférieure doit se soumettre. Abstraction faite de la religion, la mort naturelle ne vaut pas une glorification. La sage disposition à l'égard de la mort appartient à la morale de l'avenir, qui paraît insaisissable et immorale maintenant, mais dont ce doit être un bonheur indescriptible d'apercevoir l'aurôre.

Humain, trop Humain II, « Le voyageur et son ombre », chapitre 185 (extrait), traduction d'Henri Albert, éditions Mercure de France (7^e édition), 1908.

Valoriser la vie

Lü Buwei

Notre maître Hua dit : D'abord, il y a la vie parfaite, puis la vie amoindrie, puis la mort, en dernier vient la vie contrainte. Aussi ce que l'on nomme « respecter la vie » signifie « la parfaire » ; dans une telle vie, chacun des six désirs trouve ce qui lui convient. Dans ce que l'on désigne par « amoindrir la vie », les six désirs trouvent partiellement leur satisfaction. En vivant une vie amoindrie, le respect pour elle diminue d'autant plus que les manques sont forts. Ce qu'on nomme « la mort » est l'inconnaissable, le retour là où il n'y avait pas encore de vie. Dans ce qu'on appelle « la vie contrainte », aucun des six désirs ne trouve ce qui lui convient. Chacun y gagne ce qu'il déteste le plus. S'y soumettre est une honte. Or il n'est pire honte que de ne pas faire ce qui convient. Aussi l'inconvenance contraint-elle la vie. Mais la vie contrainte, ce n'est pas seulement ne pas faire ce qui convient. Aussi dis-je que la vie contrainte ne vaut pas la mort. Comment le sais-je ? Mieux vaut ne pas entendre qu'entendre ce que l'on déteste ; mieux vaut ne pas voir que voir ce que l'on déteste. Pour le dire par une comparaison, quand le tonnerre gronde, on se bouche les oreilles ; lorsque l'éclair surgit, on ferme les yeux.

Pour les six désirs, tout le monde sait qu'il vaut mieux ne jamais connaître plutôt que de ne pouvoir éviter ce que l'on déteste. Être inconscient s'appelle mourir. Ainsi la mort est-elle préférable à une vie contrainte. Aimer la viande ne veut pas dire manger des rats en putréfaction, aimer l'alcool ne signifie pas boire aigre, respecter la vie ne veut pas dire la contraindre.

Lüshi Chunqiu ou Annales des printemps et des automnes du Lü, (chap. 2). Ouvrage rédigé à la demande d'un ministre de la dynastie Qin, à la fin du III^e siècle avant J.-C. par Lü Buwei. Fortement teinté de taoïsme, il est devenu un ouvrage classique de la pensée chinoise. (Revue Le Point, hors série, mars 2007.)

Quando vier a primavera

Fernando Pessoa

Lorsque viendra le printemps,
si je suis déjà mort,
les fleurs fleuriront de la même manière
et les arbres ne seront pas moins verts
qu'au printemps passé.
La réalité n'a pas besoin de moi.

J'éprouve une joie énorme
À la pensée que ma mort n'a aucune importance.

Si je savais que demain je dois mourir
et que le printemps est pour après-demain,
je serais content de ce qu'il soit pour après-demain.
Si c'est là son temps, quand viendrait-il
sinon en son temps ?

J'aime que tout soit réel et que tout soit précis ;
et je l'aime parce qu'il en serait ainsi,
même si je ne l'aimais pas.
C'est pourquoi, si je meurs sur-le-champ,
je meurs content,
parce que tout est réel et tout est précis.
On peut, si l'on veut, prier en latin sur mon cercueil.

On peut, si l'on veut, danser et chanter tout autour.
Je n'ai pas de préférence pour un temps
où je ne pourrai plus avoir de préférence.
Ce qui sera, quand cela sera, c'est cela qui sera ce qui est.

Le 7 novembre 1915, traduction d'Armand Guibert, éd. Christian Bourgois,
Paris, 1988.

Le mauvais démiurge

Emil Cioran

Attendre la mort, c'est la subir, c'est la ravalé au rang d'un processus, c'est se résigner à un dénouement dont on ignore la date, le mode et le décor. On est loin de l'acte absolu. Rien de commun entre l'obsession du suicide et le sentiment de la mort, – j'entends ce sentiment profond, constant, d'une fin en soi, d'une fatalité de périr comme telle, inséparable d'un arrière-plan cosmique et indépendante de ce drame du moi, au centre de toute forme d'autodestruction. La mort n'est pas nécessairement ressentie comme délivrance ; le suicide délivre toujours : il est summum, il est paroxysme de salut.

On devrait par décence choisir soi-même le moment de disparaître. Il est avilissant de s'éteindre comme on s'éteint, il est intolérable d'être exposé à une fin sur laquelle on ne peut rien, qui vous guette, vous abat, vous précipite dans l'innommable. Peut-être le moment viendra-t-il où la mort naturelle sera tout à fait déconsidérée, où l'on enrichira les catéchismes d'une formule nouvelle : « Dispensez-nous, Seigneur, la faveur et la force d'en finir, la grâce de nous effacer à temps. »

Cela fait du bien de penser qu'on va se tuer. Point de sujet plus reposant : dès qu'on l'aborde, on respire. Méditer sur lui rend presque aussi libre que l'acte même.

Plus je suis en marge des instants, plus la perspective de m'en abstraire à jamais me réincorpore à l'existence, me met de plain-pied avec les vivants, me confère une espèce d'honorabilité. Cette perspective, dont je ne puis me passer, m'a tiré de tous mes abattements, elle m'a permis surtout de traverser ces époques où je n'avais nul grief contre personne, où j'étais comblé. Sans son secours, sans l'espoir qu'elle dispense, le paradis me paraîtrait le pire des supplices. Combien de fois ne me suis-je pas dit que, sans l'idée du suicide, on se tuerait sur-le-champ! L'esprit dont elle s'empare, la choie, l'idolâtre, en attend des miracles. Tel un homme en train de se noyer qui se cramponnerait à l'idée du naufrage.

Le même qui dit : « Je n'ai pas le courage de me tuer », taxera, l'instant d'après, de lâcheté un exploit devant lequel les plus vaillants reculent. On se tue, ne cesse-t-on de répéter, par faiblesse, pour n'avoir pas à affronter la douleur ou la honte. Seulement on ne voit pas que ce sont les faibles précisément qui, loin d'essayer d'y échapper, s'en accommodent au contraire et qu'il faut de la vigueur pour s'en arracher d'une manière décisive. À la vérité, il est plus aisé de se tuer que de vaincre un préjugé aussi ancien que l'homme, ou tout au moins que les religions, si tristement imperméables au geste suprême. Tant que l'église sévissait, l'aliéné seul jouissait d'un régime de faveur, lui seul avait le droit d'attenter à ses jours : son cadavre n'était pas profané ni pendu. Entre le stoïcisme antique et la « libre pensée » moderne, entre, mettons, Sénèque et Hume, le suicide subit, l'intermède cathare mis à part, une longue éclipse, — âge sombre en effet pour tous ceux qui, voulant mourir, n'osaient enfreindre l'interdiction de se donner la mort.

Les infirmités qu'on a observées et analysées, perdent de leur gravité et de leur force ; une fois scrutées, on les supporte mieux. La tristesse exceptée. La part de jeu qui entre dans la mélancolie, elle, en est exempte ; intransigeante, intraitable, elle ignore la fantaisie et le caprice. Avec elle, point d'échappatoire ni de coquetterie. Et on a beau en parler et la commenter, elle ne diminue ni n'augmente. *Elle est.*

Celui qui n'a jamais envisagé de se tuer s'y décidera bien plus promptement que celui qui ne cesse d'y penser. Tout acte crucial étant plus facile à accomplir par irréflexion que par examen, l'esprit vierge de suicide, une fois qu'il s'y sent poussé, n'aura aucune défense contre cette impulsion subite ; il sera aveuglé et secoué par la révélation d'une issue définitive, qu'il n'avait pas considérée auparavant ; alors que l'autre

pourra toujours retarder un geste qu'il a indéfiniment pesé et repesé, qu'il connaît à fond et auquel il se résoudra sans passion, s'il s'y résout jamais.

Les suicidés préfigurent les destinées lointaines de l'humanité. Ce sont des annonciateurs, et, comme tels, on doit les respecter ; leur heure viendra ; on les célébrera, on leur rendra un hommage public et on dira qu'eux seuls, *dans le passé*, avaient tout entrevu, tout deviné. On dira encore qu'ils avaient pris les devants, qu'ils s'étaient sacrifiés pour indiquer la voie, qu'ils furent à leur façon des martyrs : ne s'étaient-ils pas tués en des temps où nul n'y était tenu, et quand la mort naturelle battait son plein ? Ils surent avant les autres que *l'impossibilité* pure et simple sera un jour le lot de tous, au lieu d'être une malédiction, un privilège.

Le poids d'un amour

Soprano

Pourtant rien ne vaut la vie
J'entends encore la belle mélodie du rire à maman
À cette époque notre bonheur ne faisait pas la manche
Il était plein aux as
Sa présence transformait notre petit appart en palace
Et quand j'y pense j'me dis que la misère ça se lit dans la tête
Surtout quand je revois maman nous faire un festin avec des miettes
L'amour ça rend aveugle je voyais des gâteaux et des bougies au lieu
d'un quatre-quarts et des allumettes
Être le petit frère d'une famille nombreuse ça m'a permis de pouvoir
concurrer Toy's are us
Avec cette enfance heureuse comment avoir la trouille
Votre amour m'a fait rouler en carrosse dans une citrouille
Quand je fouille dans ma mémoire j'ne trouve pas un seul soir
Où j'ai manqué d'attention après un cauchemar
Cette joie je l'ai sentie avant même que je fasse les dents mais depuis
cet accident
J'ai les ailes qui s'déplioient plus et le pouls qui ne bat plus
Depuis que vous n'êtes plus aussi heureux qu'au début
Le poids de cet amour m'est devenu trop lourd
À 18 ans tu te crois intelligent et fort
Tu crois pouvoir porter le Monde sans faire d'efforts
Tu crois avoir des réponses à tout
Dans ta vie tes potes jouent en titulaire et ta famille sur le banc de
touche
Ta crise d'adolescence te fait croire que personne n'est là pour toi sauf
la rue et son ambiance
Mais on n'apprend qu'en se brûlant et ça je l'ai su dès que les pom-
piers m'on mis dans cette ambulance

Ce soir-là j'avoue qu'on avait un peu bu, qu'on avait un peu cru que la rue était t'à nous

Le pied sur le champignon en sortant d'une boîte de nuit, mort de rire, mais cet arrêt de bus je l'avais pas vu

À ce moment précis, j'ai vu défiler ma vie, ces moments avec vous que je ne pourrais plus vivre

Voilà pourquoi depuis ce jour j'n'ai plus le mordant car depuis cet accident

J'ai les ailes qui s'déplient plus et le pouls qui ne bat plus
Depuis que vous n'êtes plus aussi heureux qu'au début
Le poids de cet amour m'est devenu trop lourd

Depuis cet accident vos lèvres n'ont plus la force de porter un sourire
Surtout depuis que ces tuyaux servent à me nourrir

Ça fait 3 ans que je suis sur ce lit d'hôpital

Une machine pour mes poumons et un tube aux parties génitales

Quand ils ont dit que j'étais presque mort cliniquement

Toutes ces blessures n'étaient rien face aux larmes de Maman

On me disait de rester positif mais comment ?

J'avais trop mal, j'aurais préféré rester dans le coma

La morphine faisait plus rien, je vomissais comme un bébé, du mal à pisser car j'avais plus de reins

Des médecins pourris, qui partaient jouer au golf après vous avoir dit que pour moi on ne pouvait plus rien

J'en avais marre moi de tout ces cachets

J'en avais marre de percevoir ces larmes que vous me cachiez

Donc n'en voulez pas à Maman pour ce qu'elle a fait c'est moi qui lui ai demandé de m'aider à m'envoler

J'ai les ailes qui s'déplient plus et le pouls qui ne bat plus

Depuis que vous n'êtes plus aussi heureux qu'au début

Le poids de cet amour m'est devenu trop lourd

Pourtant rien ne vaut la vie

La jeunesse n'a pas d'âge

Robert Cohen



Tous les efforts depuis vingt ans, pour maîtriser de la façon la plus humaine la fin de vie tournent autour d'un seul pôle: la maladie conduisant à la mort.

Depuis de nombreuses années l'ADMD promeut une conception du droit de mourir pour une « personne en phase avancée ou terminale d'une affection grave et incurable, ou placée du fait de son état de santé dans un état de dépendance qu'elle estime incompatible avec sa dignité » (article L – 1111 – 10 1). Cette conception allant au-delà de la loi Leonetti a en réalité du mal à convaincre les décideurs éventuels de la société française d'effectuer une avancée sur ce thème. Une approche plus radicale est proposée ici, afin qu'une nouvelle définition du problème puisse retrouver ou susciter des réflexions tranchant avec celle débattue depuis des décennies.

Quelle est la population concernée? Jusqu'ici, principalement, celle des adultes grands malades, quel que soit leur âge; mais désormais nous voudrions nous intéresser à une « cohorte » plus ciblée: celle des J4 (sigle pour ceux dont l'âge dépasse quatre fois 20 ans, soit 80 ans) dont une grande partie, heureusement, valide de corps ou d'esprit est

désireuse d'affronter dans les meilleures conditions la dernière étape de la vie. Avant que les forces et les sens s'amenuisent et qu'une perte du goût de vivre apparaisse, l'aménagement du dernier chapitre de la vie s'impose à elle avec une double contrainte :

- temps restant limité,
- environnement matériel et humain en restriction.

C'est le grand défi des J4 qui n'est pas sans rappeler l'état d'esprit des économistes devant désormais faire des prévisions sachant que les matières premières s'épuisent et que le temps est, pour eux aussi, compté.

Si l'on considère que la principale dignité de tout homme consiste à faire des projets, chacun devra inévitablement, pour les réaliser au mieux, faire un choix parmi différentes stratégies, en tenant compte de la limitation très probable de ses possibilités.

Serai-je plus efficace si j'accepte que des événements inattendus me poussent dans des directions que je n'aurai pas choisies ou bien si je fixe une limite temporelle à mes actions y compris une limite à ma vieillesse, afin de privilégier la qualité de mes engagements ?

Poser ce type d'interrogation, c'est se situer dans une problématique de « gestion des ressources » au niveau du grand âge, de façon positive, au-delà de l'acceptation passive d'une démarche « compassionnelle », que ce soit par les soins palliatifs ou l'euthanasie à la toute fin de la vie.

Quels bénéfices pourrait tirer un J4, conjointement avec sa famille et la société, du choix délibéré du temps lui restant à vivre, fait loin de la contrainte de la maladie ou de la mort incertaine ?

Il pourrait gérer ses ressources matérielles de façon beaucoup plus judicieuse, n'ayant plus à faire de pari hasardeux sur les événements des mois et années à venir ; ce temps pourrait être vécu plus intensément, que ce soit d'une façon égoïste ou altruiste ; on pourrait alors expérimenter *in vivo* l'expérience de pensée « que feriez-vous s'il ne vous restait que X années à vivre ? » ; cette décision demandant de la lucidité et du courage conduirait sans doute à des attitudes nouvelles et créatives.

N'ayant plus à imposer, malgré lui, à la génération suivante une contrainte de solidarité, ses relations avec son entourage pourraient prendre une tournure nouvelle : son autonomie et son expérience pourraient lui faire retrouver ce rôle de conseiller utile, même sur le plan psychologique.

Enfin, les avantages économiques liés à la diminution de la durée de la prise en charge des maladies permettraient à la société de transférer, sans détournement évidemment, ses ressources au profit de recherches créatives dans les domaines de la santé pour toutes les autres catégories d'âge ; les J4 seraient alors reconnus comme des acteurs privilégiés de la société.

Un ultime avantage serait de ne plus voir dans la mort, comme actuellement, la seule fin d'une souffrance mais, au contraire, à la valoriser, lui redonner la force d'un moment privilégié que l'on a choisi librement, auquel on s'est préparé et permettant de multiples initiatives concernant les adieux aux proches.

Lettre à Ménécée

Épicure

Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or la mort est privation de toute sensibilité. Par conséquent, la connaissance de cette vérité que la mort n'est rien pour nous, nous rend capables de jouir de cette vie mortelle, non pas en y ajoutant la perspective d'une durée infinie, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité. Car il ne reste plus rien à redouter dans la vie, pour qui a vraiment compris que hors de la vie il n'y a rien de redoutable. On prononce donc de vaines paroles quand on soutient que la mort est à craindre non pas parce qu'elle sera douloureuse étant réalisée, mais parce qu'il est douloureux de l'attendre. Ce serait en effet une crainte vaine et sans objet que celle qui serait produite par l'attente d'une chose qui ne cause aucun trouble par sa présence.

Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts,

puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers et que les seconds ne sont plus.

Mais la multitude tantôt fuit la mort comme le pire des maux, tantôt l'appelle comme le terme des maux de la vie. Le sage, au contraire, ne fait pas fi de la vie et il n'a pas peur non plus de ne plus vivre : car la vie ne lui est pas à charge, et il n'estime pas non plus qu'il y ait le moindre mal à ne plus vivre. De même que ce n'est pas toujours la nourriture la plus abondante que nous préférons, mais parfois la plus agréable, pareillement ce n'est pas toujours la plus longue durée qu'on veut recueillir, mais la plus agréable. Quant à ceux qui conseillent aux jeunes gens de bien vivre et aux vieillards de bien finir, leur conseil est dépourvu de sens non seulement parce que la vie a du bon même pour le vieillard mais parce que le soin de bien vivre et celui de bien mourir ne font qu'un. On fait pis encore quand on dit qu'il est bien de ne pas naître, ou, « une fois né, de franchir au plus vite les portes de l'Hadès ». Car si l'homme qui tient ce langage est convaincu, comment ne sort-il pas de la vie ? C'est là en effet une chose qui est toujours à sa portée, s'il veut sa mort d'une volonté ferme. Que si cet homme plaisante, il montre de la légèreté en un sujet qui n'en comporte pas.

Traduction Jean Salem in *Tel un dieu parmi les hommes* (extrait), éditions Vrin, 1989.

La moisson

Robert Desnos

Incroyable est de se croire
Vivant, réel, existant.
Incroyable est de se croire
Mort, feu, défunt, hors du temps
Incroyable est de se croire
Et plus incroyable encore
De se croire, pour mémoire,
Un rêve, une âme sans corps

Belles roses du passé,
Roses, odorantes roses,
Qui dès l'aube frémissiez,
À la nuit déjà déclosez,
Votre sort rapide et long
Est égal à nos années
Même si, dans le salon,
On vous apporte fanées.

Nos dieux étaient trop fragiles,
C'étaient de petites gens,
Dans un petit domicile,
Vivant de fort peu d'argent.
Plus grande est notre fortune
Et plus sombre est notre sort.
Nous ne voulons pas la lune.
Nous ne craignons pas la mort.

Par nos cinq sens ligotés
Notre univers rapetisse.
Adieu rêve, adieu beauté !
De vous je fais sacrifice
Au monde trop limité.

Je ne serai jamais vieille

Benoîte Groult

Je ne serai jamais vieille. Depuis que je le sais, je me sens rassurée.

« Mère », croyante, courageuse, a descendu sans se plaindre les marches jusqu'à la dernière, et peu de malheurs lui furent épargnés. Ma mère, incroyante, frivole, est partie sans s'en apercevoir et sans nous apercevoir à son chevet, odieusement vivants, ce qu'elle eut très mal supporté.

Sinistre alternative qui m'a confirmée dans la nécessité d'une troisième voie : empêcher ce qu'on ne peut pas supporter. Mais l'entourage est rarement d'accord sur ce que vous pouvez ou non supporter... D'où l'obligation de préparer soi-même sa sortie avant que l'idée de la mort ne devienne trop angoissante. Je me suis donc affiliée à une association philanthropique mais non dénuée d'humour, puisqu'elle a choisi de s'intituler Exit ! On ne saurait mieux résumer son programme. Ce club a pour but de fournir à ses adhérents une liste de trucs épatants pour quitter cette terre en douceur, sans risquer de faire sauter un immeuble en ouvrant le gaz ou d'être réduit à enjamber un rebord de fenêtre, avec l'affreux aléa d'y survivre, plus mal en point encore. La Providence

est si contrariante ! De plus, je n'ai jamais osé monter au troisième étage de la tour Eiffel par peur du vide, et mourir est en soi bien assez vertigineux sans m'exposer à une panique supplémentaire. Depuis qu'il dépend de moi d'échapper à la déchéance ou bien de l'imposer quelque temps à mes proches si cela m'amuse, je me sens plus tranquille... Quand je ne pourrai plus lire, satisfaire mes fringales de chocolat et parcourir des plages en traquant la crevette aux grandes marées ; quand on m'aura fait passer le goût du vin avec des discours raisonnables ; quand je ne trouverai plus un bonheur idiot dans le simple geste d'ouvrir chaque matin mes volets sur la lumière ; quand je n'aurai plus le courage de râler contre le temps comme je l'ai fait avec entrain toute ma vie ; quand je ne saurai plus que me lamenter au lieu de vitupérer ; quand je ne ferai plus de mal à une mouche ; quand je penserai à mon cholestérol avant de savourer du beurre salé à la cuillère ; quand je deviendrai jalouse de ce que font les autres ; quand je ne parviendrai plus à mettre un genou en terre pour parler à l'oreille de mon jardin ; quand je préférerai me coucher que sortir avec mon meilleur ami... Quand enfin je sentirai ce qu'on appelle le poids des ans et ne bénéficierai plus de cet âge imprécis que l'on a dans ses rêves, que je me laisserai impressionner par le verdict des miroirs au lieu de me fier à mes certitudes intérieures ; en un mot quand je ne trouverai plus de plaisir à mes plaisirs et trop de peine à mes peines, je renoncerai à survivre. Car la vie, c'est moi. Ce n'est que moi.

L'essentiel sera de ne pas me laisser piéger dans le vaste complot...

Death and the family

Lily Pincus

Fritz était atteint d'un cancer déjà avancé. Il le sut tout de suite. Il refusa l'opération et les grands traitements héroïques. Aussi put-il rester à la maison. « J'eus alors, écrit sa femme, la prodigieuse expérience d'une vie élargie par l'acceptation de la mort. »

Il devait avoir entre 60 et 70 ans. « Quand la dernière nuit arriva, il s'assura que j'en avais aussi conscience comme lui, et quand je pus lui donner cette assurance, il dit avec un sourire : alors, tout est bien. Il mourut quelques heures plus tard dans une paix complète. L'infirmière de nuit, qui le gardait avec moi, avait heureusement quitté la chambre... si bien que je pus rester seule avec Fritz pendant cette dernière heure pleine de paix, pour laquelle je serai toujours pleine de reconnaissance. »

À vrai dire, cette « mort parfaite » traduit une émotion, une sensibilité romantique qu'il n'était pas d'usage d'exprimer avant le XIX^e siècle.

La mort de la mère de Fritz est au contraire plus conforme au modèle traditionnel ancien. Vieille dame victorienne, superficielle et conformiste, un peu frivole, incapable de rien faire toute seule, la voici atteinte d'un cancer de l'estomac, une maladie éprouvante qui la mettait dans des situations humiliantes pour tout autre, car elle n'avait plus le contrôle de son corps, sans cependant qu'elle cessât jamais d'être une

perfect lady. Elle ne paraissait pas se rendre compte de ce qui lui arrivait. Son fils s'inquiétait et se demandait comment elle, qui n'avait jamais pu affronter la moindre difficulté dans la vie, ferait face à sa mort. Il se trompait. La vieille dame incapable sut très bien prendre le commandement de sa propre mort. Le jour de son soixante-dixième anniversaire, elle eut une attaque et resta quelques heures inconsciente.

Quand elle se réveilla, elle demanda qu'on la mît assise sur son lit et alors, avec le plus aimable sourire, les yeux brillants, elle demanda à voir toutes les personnes de la maison. Elle dit adieu à chacun, individuellement, comme si elle partait pour un long voyage, elle laissa des messages de reconnaissance pour les amis, les parents, pour tous ceux qui s'étaient occupés d'elle. Elle eut un souvenir particulier pour les enfants qui l'avaient divertie. Après cette réception qui dura près d'une heure, Fritz et moi, nous restâmes seuls à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle nous dît aussi adieu avec beaucoup d'affection et nous dît : « Maintenant, laissez-moi dormir ». Mais en plein XX^e siècle, un mourant n'est plus assuré qu'on le laisse dormir.

Une demi-heure plus tard, le médecin arrive, s'informe, s'indigne de la passivité de l'entourage, n'écoute rien des explications de Fritz et de sa femme, selon lesquelles la vieille dame a fait ses derniers adieux, qu'elle demande qu'on la laisse tranquille. Furieux, il se précipita dans sa chambre, la seringue à la main, se pencha sur la malade pour lui faire une piqûre, quand celle-ci, qui semblait inconsciente, ouvrit les yeux et, avec le même gentil sourire qu'elle avait eu pour nous dire au revoir, lui mit les bras autour du cou et lui murmura « Merci, Professeur ». Des larmes jaillirent des yeux du médecin, et il ne fut plus question de piqûre. Il partit en ami et en allié, et sa malade continua à dormir du sommeil dont elle ne se réveilla pas.

... Cependant, cette manière simple et publique de s'en aller après avoir dit adieu à tout le monde, si elle est bien devenue exceptionnelle à notre époque, n'a pas complètement disparu. J'ai eu la surprise de la retrouver dans la littérature du plein milieu du XX^e siècle et non pas dans la lointaine et encore sainte Russie, mais en Angleterre. Dans un livre consacré à la psychologie du deuil, Lily Pincus commence par raconter la mort de son mari et de sa belle-mère. (Philippe Ariès)

Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort* (extrait), éditions du Seuil, collection Points Histoire.

La mort de la vieillesse

Michel de Montaigne

Nous ne sentons aucune secousse quand la jeunesse meurt en nous ce qui est, en essence et en vérité, une mort plus dure que n'est la mort de la vieillesse. Si vous avez fait votre profit de la vie, vous vous en êtes repu : allez-vous-en satisfait ; si vous n'avez pas su en user, si elle vous était inutile, que vous importe de l'avoir perdue ? Pour quoi faire la voulez-vous encore ? Nul ne meurt avant son heure ; ce que vous laissez de temps n'était pas plus le vôtre que celui qui s'est passé avant votre naissance. C'est pareille folie que de pleurer parce que dans cent ans nous ne vivrons plus et de pleurer parce que nous ne vivions pas il y a cent ans. Tant de millions d'hommes enterrés avant nous nous encouragent à ne pas craindre de trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Faites place aux autres comme d'autres vous l'ont faite.

Le plus favorable présent que Nature nous ait fait et qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de notre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs ; elle n'a permis qu'une entrée à la vie, mais cent mille issues ; la mort est la recette à tous les maux. Il m'advient

souvent d'imaginer et d'attendre avec quelque plaisir des dangers mortels : je me plonge la tête baissée stupidement dans la mort, sans la regarder et la reconnaître comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un seul saut et m'étouffe en un instant d'un puissant sommeil plein d'insipidité et d'indolence.

En notre Marseille on conservait au temps passé du poison préparé aux frais de la ville, avec de la ciguë, pour ceux qui voudraient hâter la fin de leurs jours ; mais ce n'était loisible qu'avec la permission du magistrat. Du temps de Tibère, les condamnés qui attendaient leur exécution perdaient leurs biens et étaient privés de sépulture ; ceux qui l'anticipaient en se tuant eux-mêmes étaient enterrés et pouvaient faire un testament.

Lumière

Robert Cohen

Dans ce passage de pénombre, nommé par certains, vieillesse, apparaissent des taches de lumière venant des horizons de la mémoire des hommes. Nous voulons parler des attentes, de la nuit des tombeaux, des appels désespérés des isolés, de l'impossible espérance des vivants des derniers jours, de la main qui se tend pour caresser un visage, de la mort qu'on ne peut regarder, de la vie qui se fige, du souffle qui s'arrête, du dernier sourire. Mais la révolte fuse à l'approche du Printemps ; l'homme entonne des chants, en prose, en vers, en cris pour comprendre, espérer, témoigner, pour supplier et aussi pour rire et pour chanter. Écoutons ces chants de la terre des hommes pour mieux appréhender le réel de nos jours. Ceux-ci sont comptés, détaillons les paroles lancées par-delà les continents, par-delà les siècles et qui disent toutes : nous voulons mourir dignement.

Contribution d'un ami de Jean Guilhot.

*Nous rencontrons la mort dans le visage d'autrui.
Je suis responsable de l'autre en tant qu'il est mortel.*

Emmanuel Lévinas,
La Mort et le temps

Combattre le suicide

François de Closets

Comme tout serait simple si les seules personnes qui attendent à leur vie étaient des malades, des infirmes, des vieillards qui, après avoir fait le bilan de ce qu'ils ont vécu, de ce qui leur reste à vivre, décidaient, calmes et lucides, d'en rester là. Hélas ! ce n'est pas le cas. À côté des suicidants en fin de parcours, il y a tous ceux qui traversent une mauvaise passe ou souffrent d'une dépression. Et, pire que tout, il y a les jeunes. L'horreur absolue. Surtout en France. En trente ans, le taux de suicide a triplé pour les moins de 24 ans, jusqu'à nous propulser en tête des pays européens. Vérité statistique et vérité humaine de ces morts absurdes, intolérables, de ces vies saccagées, de ces parents brisés. Nul doute : ces suicides-là sont un fléau social qu'il faut combattre. Tout doit être fait pour les prévenir, rien ne doit être entrepris qui pourrait les favoriser.

Faut-il donc refuser la mort à Ramón Sampedro ou à Jean-Marie Lorand pour éviter que des amoureux déçus, des hommes au chômage, des malades dépressifs attendent à leurs jours ? Doit-on considérer que le suicide d'une jeune anorexique et celui de Romain Gary sont une seule et même chose ? C'est toute la question. Mais à quoi bon préten-

dre aider les uns et dissuader les autres si cette assistance est, dans tous les cas, considérée comme criminelle? Telle est, en effet, la position catégorique de nos sociétés occidentales qui refusent d'accorder à l'individu le droit à la mort. Jean-Marie Lorand ne s'y trompait pas, qui plaçait son combat sous le signe de sa dernière liberté. Effectivement tout se tient : si la mort volontaire n'est qu'une transgression, la société ne saurait la faciliter. En aucun cas. C'est affaire de principe et non de circonstances.

Euthanasie, suicide assisté, le problème moral est fondamentalement le même. La loi hollandaise ne fait guère la différence. Si l'on admet que, dans certaines circonstances extrêmes, une personne peut demander la mort, il faut admettre aussi que, sous les mêmes conditions, elle puisse demander les moyens de se supprimer. Étant entendu qu'il s'agit de choix strictement individuels sans la moindre valeur d'exemplarité. C'est ainsi que Jean-Marie Lorand pouvait demander l'euthanasie sans en faire un modèle. Frédéric Sournois, le journaliste qui l'a aidé à rédiger son livre, tient à préciser : « Jean-Marie ne voulait pas être un exemple à suivre. Il refusait toute lecture de son geste qui aurait induit qu'un tel acte serait nécessairement bénéfique à tous ceux qui sont dans sa situation. Il refusait toute stigmatisation du handicap. Dans ce combat, il n'y a pas opposition entre pro et anti-euthanasie, mais entre ceux qui prônent le choix et ceux qui le refusent. » On ne saurait mieux dire.

En la mort...

Sénèque

En la mort plus qu'en toute autre affaire nous suivrons l'inspiration de notre âme. Qu'elle sorte du côté où son élan la dirige. Qu'est-ce qui l'attire ? Fer, corde, poison envahissant les veines ? Qu'elle aille jusqu'au bout, qu'elle brise net les liens de la servitude. On doit compte de sa vie même aux autres ; de sa mort à soi seul : la meilleure est celle qui agrée. Voici d'absurdes considérations : l'un dira que j'ai agi peu courageusement ; l'autre, avec trop de légèreté ; celui-ci, qu'il y avait bien quelque manière de mort plus digne d'un grand cœur. Veux-tu bien te dire qu'il s'agit d'une décision où l'opinion n'a rien à voir. Ne considère qu'un but : te soustraire aussi promptement que possible à la Fortune. Du reste, l'acte une fois accompli, les censeurs ne manqueront pas. Tu trouveras jusqu'à des professeurs de sagesse qui dénie le droit d'attenter à sa propre vie, tiennent pour une impiété de se faire le meurtrier de soi-même et veulent qu'on attende pour sortir de la vie l'ouverture fixée par la nature. Parler ainsi c'est ne pas comprendre que l'on ferme la route de la liberté. Un des plus grands bienfaits de l'éternelle loi, c'est que, bornant à un seul moyen l'entrée dans la vie, elle en a multiplié les issues. Attendrai-je la brutalité de la maladie ou celle de l'homme, alors que je suis en mesure de me faire jour à travers les tourments et de balayer les obstacles ? Le grand motif de ne pas nous plaindre de la vie, c'est qu'elle ne retient personne. Tout est bien dans les choses humaines dès que nul ne reste malheureux que par sa faute. Vivre t'agrée : vis donc. Il ne t'agrée pas : libre à toi de t'en retourner d'où tu es venu. Pour calmer le mal de tête, tu as pratiqué maintes fois la saignée. En cas de pléthore, on perce une veine. Il n'est pas besoin qu'une blessure énorme partage les entrailles : un coup de lancette dégage la route vers cette sublime liberté, et c'est la tranquillité au prix d'une piqûre.

Lettres à Lucilius (extrait), trad. d'Henri Noblot, les Belles Lettres, 2003.

Mourir de vivre

Ramón Sampedro

Mar adentro

Au loin, au plus profond
et dans l'apesanteur du fond

où se réalisent les rêves,
s'unissent deux volontés
pour accomplir un désir.

Un baiser embrase la vie

En un éclair, un coup de tonnerre,

et par une métamorphose

mon corps n'est déjà plus mon corps ;

c'est comme pénétrer au centre de l'univers.

L'étreinte est puérile ;

et le plus pur des baisers,

jusqu'à nous voir réduits

en un unique désir.

Ton regard et mon regard

comme un écho qui se répète, sans aucune parole :

encore plus loin, au plus profond

jusqu'à l'au-delà absolu

par le sang et les os.

Mais toujours je me réveille

et toujours, je veux être mort

pour continuer avec ma bouche

emmêlée dans tes cheveux.

Ramón Sampedro, tétraplégique, paralysé de tout le corps sauf la tête depuis 29 ans, décide de se donner la mort, aidé par 11 personnes différentes et discrètes, le 12 janvier 1998.

« Si l'euthanasie s'applique en cachette, elle ne vaudra rien. Je ferai cela sous les projecteurs » *a confié l'infirmier*. « Si vous voulez punir celui qui m'a aidé, alors coupez lui les bras et les jambes, car c'est tout ce que je lui ai demandé... **vivre est un droit. Pas une obligation.** »

Mar adentro

d'Alejandro Amenábar, 2004

Après **un accident** dont il a été victime dans sa jeunesse, Ramón ne peut plus bouger que la tête. « Enfermé dans son corps », il vit depuis vingt-huit ans prostré dans un lit. Sa seule ouverture sur le monde est la fenêtre de sa chambre à travers laquelle il « voyage » jusqu'à la mer toute proche ; cette mer qui lui a tant donné et tout repris.

La demande d'euthanasie de Ramón Sampedro est rejetée par les juridictions espagnoles (et européennes), mais il trouve finalement de l'aide et décide d'agir illégalement. Il prend soin d'expliquer pourquoi dans un testament qu'il enregistre juste avant de se donner la mort. Cette vidéo fut diffusée à la télévision espagnole. Il ne s'agit pas ici de voyeurisme, mais de courage.

Le 12 janvier 1998, grâce à l'aide de onze amis, il se donne la mort.

Aucun de ses « complices » ne fut accusé, car Sampedro brouilla habilement les pistes, chacun ayant une mission secrète ne l'impliquant pas de façon certaine dans la mort de leur ami : l'un avait les clefs de son domicile, l'autre acheta le cyanure, le suivant plaça le verre sur la table de nuit, le quatrième plongea la paille et ainsi de suite jusqu'au dernier qui filma Ramon, sourire aux lèvres, quelques secondes avant sa mort.

Ce n'est pas ma conscience qui est prise au piège par la difformité de mon corps atrophié et paralysé, elle l'est par la difformité, l'atrophie et la paralysie de vos consciences.

Testament de Ramón Sampedro

AU CINÉMA

You dont know Jack

de Barry Levinson, 2010

L **Le combat et la destinée** d'un médecin, Jack Kevorkian, militant acharné de l'euthanasie, qui a aidé plus d'une centaine de malades condamnés à mourir dignement. Après avoir réussi à échapper année après année aux sanctions pénales, il est finalement condamné pour meurtre au second degré en 1999 : après avoir filmé le suicide médicalement assisté d'un homme en phase terminale, il avait envoyé la cassette à la rédaction du célèbre show télévisé américain « 60 Minutes »...

Jack Kevorkian, aujourd'hui âgé de 81 ans, connu aux États-Unis sous le nom de D^r Death, a participé à 150 cas de suicide. Condamné à une peine de 10 à 25 ans de prison, il a été libéré sur parole, en juin dernier, après huit ans d'emprisonnement.

AU CINÉMA

Million dollar baby

de Clint Eastwood, 2004

Autrefois entraîneur de boxe réputé, Frankie dirige une petite salle de boxe régionale avec son meilleur ami, un ancien boxeur nommé Scrap. Leur quotidien est bouleversé par l'arrivée d'une jeune boxeuse appelée Maggie Fitzgerald.

Frankie est réticent à l'idée de devenir l'entraîneur de Maggie, mais il accepte de la prendre en charge. Il en fait une combattante célèbre et organise un combat à Las Vegas contre Billie « L'Ourse bleue » pour le titre de championne du monde. Durant ce match, elle est victime d'un coup illégal de son adversaire après la fin d'un round et chute accidentellement sur le tabouret que lui tend son soigneur. Blessée à la moelle épinière, elle devient tétraplégique et est condamnée à finir ses jours sur un lit d'hôpital.

Dans le film, le personnage de Maggie Fitzgerald est montré fort, déterminé à rire de son malheur, jusqu'au moment où elle demande abruptement à son mentor de la tuer. Le cas de conscience de celui-ci, s'il dure des semaines dans le livre, est expédié en deux minutes par le film. Ensuite, Frankie abandonne la salle de boxe dont il était propriétaire et s'éloigne dans le coucher du soleil comme un cow-boy.

AU CINÉMA

Soleil vert

de Richard Fleischer, 1973

New York, en l'an 2022. Pollution et surpopulation : 41 millions d'habitants mènent une existence misérable. Un brouillard empoisonné recouvre la surface du globe, d'où la végétation a pratiquement disparu. La nourriture véritable atteint des prix si élevés que seule une minorité de privilégiés peut se l'offrir ; les autres doivent se contenter d'aliments synthétiques, rationnés par le gouvernement et fabriqués par la « Soylent Company », qui nourrit ainsi la moitié du monde à l'aide de tablettes dérivées du plancton, baptisées selon les jours « Soylent Yellow » (jaune), « Red » (rouge) ou « Green » (vert) mais qui sont en réalité composés d'êtres humains recyclés.

Thorn, un policier intègre et son ami Sol vivent dans un petit appartement. Sol peste contre l'état du monde et est nostalgique du passé tandis que Thorn se contente des seules choses qu'il a connues, à savoir la nourriture synthétique et la canicule perpétuelle. Sol se rend à l'échange, bibliothèque où se réunissent les gens instruits et apprend que Simonson (un dirigeant de Soylent Compant) a été assassiné parce qu'il n'a pas été jugé apte à conserver un secret ; en apprenant ce secret, Sol décide d'aller au Foyer, endroit où l'on se fait euthanasier. Thorn arrive trop tard pour l'en empêcher mais découvre ce qu'était le passé, des paysages magnifiques, la vie sauvage, la beauté de la nature. Sol lui demande de trouver une preuve de ce qui se passe ; Thorn se glisse dans un camion emmenant les cadavres à l'extérieur de la ville et découvre que le soleil vert est fabriqué à partir de cadavres humains. Pourchassé par les tueurs au service de l'État, il n'a pas le temps de révéler ce qu'il sait mais tout en étant mortellement blessé, il parvient à prévenir son supérieur et lui fait promettre de tout révéler.

C'est la vie

de Jean-Pierre Ameris, 2001

Dimitri rejoint la Maison, un lieu où sont accueillies des personnes pour qui la médecine ne peut rien. Il y rencontre Suzanne, une bénévole qui se consacre à l'accompagnement des personnes en fin de vie. Cette jeune femme lumineuse, pleine de vie, cache derrière sa disponibilité un secret, une fêlure, elle se dévoue aux malades depuis le décès de son mari. Lui, qui n'attendait plus rien, va vivre dans cette maison plus pleinement qu'il n'a jamais vécu. Ces deux blessés par la vie vont faire un bout de chemin ensemble jusqu'à ce que Dimitri s'éteigne en paix auprès de Suzanne que cet amour aura régénérée.

AU CINÉMA

Les Invasions barbares

de Denis Arcand, 2003

Rémy, divorcé, la cinquantaine, est à l'hôpital. Son ex-femme Louise rappelle d'urgence leur fils Sébastien, installé à Londres. Ce dernier hésite – son père et lui n'ont plus rien à se dire depuis longtemps. Finalement, il accepte de revenir à Montréal pour aider sa mère et soutenir son père. Dès son arrivée, Sébastien remue ciel et terre, joue de ses relations, bouscule le système de toutes les manières possibles pour adoucir les épreuves qui attendent Rémy. Il ramène aussi au chevet de Rémy la joyeuse bande qui a marqué son passé : parents, amis et anciennes maîtresses.

Quant à Rémy, l'heure du bilan a sonné. Au cours de scènes touchantes et de dialogues vifs et pénétrants – notamment avec sa nouvelle amie droguée avec qui il entretient une relation de symbiose et avec une religieuse attachante et pleine d'esprit –, Rémy porte un regard sincère sur ses excès et ses lacunes.

Un jour il ne peut plus partager le repas et le bon vin avec ses amis. Après une nuit de veillée et des adieux à chacun, la jeune toxicomane qui le pique à l'héroïne habituellement, lui administre des produits létaux devant tous ses proches réunis autour de lui sur un fauteuil dans le jardin.

Le choix de Jean

de Stéphanie Malphettes et Stephan Villeneuve,
documentaire, 2004

Ce film est la chronique des derniers mois de Jean Aebischer, 58 ans, atteint d'un cancer. Nous le suivons dans sa vie quotidienne, jusqu'à son dernier moment. Dernier moment qu'il a lui-même fixé, ayant demandé une assistance au suicide. Jean Aebischer vit en Suisse, près de Fribourg. Atteint d'un cancer, il a des métastases cérébrales, petites bombes à retardement, qui vont en quelques semaines toucher des fonctions vitales. Ses médecins lui laissent l'espoir de vivre au plus quelques mois. Pourtant, il ne ressent aucun symptôme de sa maladie. Plus que la mort, Jean Aebischer craint la souffrance, la dégradation physique, l'image d'agonie qu'il laisserait aux siens. En Suisse, l'assistance au suicide est une pratique autorisée. L'association Exit aide des malades en fin de vie à mettre fin à leurs jours : un bénévole leur apporte une solution mortelle. Auparavant, Exit examine leur dossier médical et rappelle ses conditions. Parmi celles-ci, l'obligation pour le malade d'absorber lui-même la solution mortelle. Jean Aebischer est mort le 6 janvier 2004.

It's my party

de Randal Kleiser, 1996

Nick Stark, un brillant architecte vit avec son petit ami Brandon Theis qui travaille dans le milieu du cinéma. Ce dernier apprend un jour que son petit ami lutte depuis trois ans contre le sida. Leur relation s'arrête brutalement... « Vous ne me quitterez pas, vous ? » demande Nick à son amant éloigné, Brandon Theis, peu de temps après lui avoir révélé les résultats de sa dernière prise de sang pour le VIH. « Je ne veux pas mourir seul. »

Un an après leur rupture, Nick est confronté à une aggravation brutale. En raison de la nature agressive de la maladie, il ne lui reste que quelques jours de vie consciente. Refusant de vivre en homme diminué, il choisit de mettre un terme à sa vie en prenant du Seconal et organise une très grande fête d'adieu. Cette fête de deux jours exaltante et extravagante, véritable hymne à la vie, constituera l'œuvre finale mais impérissable de Nick.

Non invité à la fête d'adieu, la présence de Brandon est accueillie avec des railleries de ceux qui le voient comme ayant abandonné Nick quand il en avait le plus besoin.

Page de journal

Witold Gombrowicz

On vit seul et on meurt seul, dit Pascal. Pas tout à fait. On vit tout de même dans un groupe et on s'aide les uns les autres ; c'est seulement quand la mort frappe à la porte que l'homme se rend compte qu'il est seul... en tête-à-tête avec lui-même... comme ces animaux qui s'éteignent tandis que la harde s'éloigne par une nuit d'hiver. Pourquoi la mort humaine ressemble-t-elle encore à la mort animale ? Pourquoi avons-nous des agonies si solitaires et si primitives ? Pourquoi n'avons-nous pas réussi à civiliser la mort ?

Dire que cette chose effrayante, l'agonie, sévit parmi nous avec autant de cruauté qu'aux premiers jours de la création. On n'a rien fait contre au cours des millénaires, on n'a pas touché à ce tabou sauvage ! Nous avons la télévision, nous utilisons des couvertures électriques, mais nous mourons comme des sauvages. Parfois, d'une seringue timide, un médecin abrège en cachette les tortures d'un mourant en augmentant la dose de morphine. Une intervention pudique, dérisoire face à l'immense universalité de la mort. Je réclame des Maisons de la Mort où chacun aurait à sa disposition des moyens modernes de faciliter son trépas. Où l'on pourrait mourir aisément sans se jeter sous un

train, sans se pendre à un loquet. Où un homme fatigué, usé, fini pourrait se livrer aux bras amicaux d'un spécialiste, afin de mourir sans honte ni tortures.

Pourquoi pas, je vous le demande, pourquoi pas ? Qui nous empêche de civiliser la mort ? La religion ? Ah, cette religion... Aujourd'hui elle interdit le suicide, hier elle interdisait non moins bruyamment les anesthésiques. Avant-hier elle autorisait le trafic des esclaves, tourmentait Copernic et Galilée... [...] Qu'est-ce qui vous garantit que dans quelques dizaines d'années l'actuelle condamnation du suicide ne sera pas émoussée, ne sera pas partie en fumée ? Et en attendant nous devons mourir comme des chiens, dans les convulsions et les râles, nous devons attendre patiemment sur ce long chemin jonché de millions d'agonies horribles qu'on résume dans les nécrologies par quelques mots : « des suites d'une longue et douloureuse maladie » ? Non, vraiment, on a déjà payé trop cher et de trop de sang ces « interprétations » des textes saints et il vaudrait mieux que l'église renonce à introduire arbitrairement sa scolastique dans notre vie. Après tout, si les catholiques pratiquants veulent mourir dans la souffrance, c'est leur affaire. Mais vous qui êtes athées, ou liés d'une façon plus libre à l'église, pourquoi n'osez-vous pas une chose aussi simple que d'organiser votre mort ? Qu'est-ce qui vous trouble ? Vous faites ce qu'il faut pour déménager sans difficulté d'un endroit à un autre lorsque vous changez d'appartement, et lorsqu'il s'agit d'un déménagement dans l'au-delà vous voulez que cela se passe comme jadis, crever comme on a toujours crevé ?

Quel blocage obscur ! Chacun de vous le sait pourtant parfaitement : aucun de ses proches n'échappera à l'agonie, à moins qu'il ne lui arrive l'extraordinaire chance d'une mort soudaine et inattendue. Vous serez tous détruits progressivement au point que votre visage, avec le temps, deviendra méconnaissable. Vous le savez, vous connaissez le sort qui vous menace et vous ne bougez pas le petit doigt pour vous éviter cette torture. Que craignez-vous ? Que trop de gens s'échappent si vous laissez la porte entrouverte ? Laissez mourir ceux qui choisissent la mort. Ne contraignez personne à la vie par l'inconfort du trépas, c'est trop ignoble.

Le chantage que comporte l'interdiction arbitraire de mourir est une saloperie qui porte atteinte à la plus précieuse liberté humaine. Car ma liberté suprême consiste à pouvoir me poser à chaque seconde la question d'Hamlet : « Être ou ne pas être ? » et à y répondre sans contrainte.

Cette vie à laquelle j'ai été condamné peut me piétiner, me déshonorer, avec une cruauté de fauve, mais il y a en moi un dispositif merveilleux et souverain : je peux me priver moi-même de la vie. Si je le veux, je peux cesser de vivre. Je n'ai pas demandé à venir au monde mais au moins il me reste le droit de m'en aller... C'est la base de ma liberté. Et aussi de ma dignité (car vivre avec dignité c'est vivre volontairement). Mais le droit fondamental de l'homme à la mort – qui devrait même figurer dans les constitutions – a été l'objet d'une confiscation progressive et insensible. À tout hasard, vous vous êtes arrangés pour rendre la mort la plus difficile... la plus terrible possible... pour qu'elle soit plus difficile et plus terrible que le niveau actuel de la technique ne devrait le permettre. Cela révèle non seulement votre affirmation aveugle, complètement animale de la vie, mais surtout votre étrange insensibilité lorsqu'il s'agit d'une douleur que vous n'éprouvez pas encore, d'une agonie qui n'est pas encore la vôtre, cette insouciance stupide avec laquelle vous supportez la mort tant qu'elle n'est encore que la mort d'autrui. Toutes ces grandes et petites motivations, dogmatiques ou rationalistes, utilitaires, toute cette théorie, toute cette pratique s'étalent comme la queue d'un paon... mais loin de la mort. Le plus loin possible.

Journal (1953-1958) (extrait), éditions Gallimard, Folio, 1995.

Prière de l'incroyant au dieu des croyants

Daniel Treton

*Pour Henri P. et Eugène G.,
mes amis qui sont morts péniblement.*

Mon Dieu, vous qui n'entendez rien
Mais vers qui montent les prières des hommes
Mon Dieu, vous qui ne pouvez rien
Pour aider les humains

Faites que je meure en bonne santé

Mon Dieu, vous qui n'existez pas
Mais vers qui montent tant de prières
Mon Dieu, vous qui n'entendez pas
Ni les hommes ni leurs misères,

Faites que je meure sans y penser

Mon Dieu, vous qui n'êtes rien et vous en contentez
Vous qui ignorez les vivants que nous sommes
Mais vers qui montent encore tant de prières des hommes

Faites que je meure en bonne santé

Mon Dieu, vrai ou faux, réel ou non, peu m'importe
Puisqu'il existe vraiment une Porte
Où doivent passer tous les vivants,

Faites que je la passe debout et en souriant.

Peut-on parler d'un droit à la vie ?

André Comte-Sponville

Et la vie ? Elle est un droit pour les vivants, tant qu'ils peuvent vivre. Mais le jeune homme atteint d'une maladie incurable et mortelle, le cancéreux en phase terminale, le vieillard à l'agonie... ont-ils un droit à la vie ? Cela n'a bien sûr aucun sens : dans la mesure où personne, par hypothèse, ne peut les sauver, ils ne peuvent exiger, en termes de droit, quelque chose – la vie – que nul, faute d'en avoir la possibilité, n'a le devoir de leur garantir. Au reste, mourant, auprès de quelle cour de justice iront-ils se plaindre ? Et contre qui ? La vie n'est pas un droit parce que la mort n'est pas susceptible d'avoir des devoirs.

Il n'y a donc pas, en toute rigueur, de droit à la vie. Ce qu'on appelle ainsi c'est en vérité un droit à toute la vie possible, c'est-à-dire, plus exactement, un droit à la sécurité (j'ai le droit de n'être pas tué ni empêché de vivre : chacun a le devoir de me laisser vivre) et aux soins (j'ai le droit d'être soigné, et chacun a le devoir de m'en laisser la possibilité).

Or l'ennemi qu'il s'agit en l'occurrence de combattre, ce n'est pas tant la mort, me semble-t-il, que l'injustice.

Parler d'un droit à la vie, cela ne veut rien dire : à l'impossible nul n'est tenu, et l'inéluctabilité de la mort empêche à jamais que la vie soit

un droit. Parler d'un droit à la sécurité et aux soins, en revanche, cela veut dire que la société est tenue d'assurer ce droit, et donc de garantir à chacun les moyens – et des moyens égaux – d'être protégé (la police, par exemple, doit être au service de tous, et également de tous) et soigné (la médecine, et la même médecine, je veux dire de même qualité, doit être au service de tous, et également de tous).

S'il n'y a pas de droit à la vie, s'il ne peut y en avoir, il y a en revanche, me semble-t-il, un droit à la mort, je veux dire un droit pour chacun, inaliénable, à sa propre mort. On n'a droit, disais-je, qu'au possible. Or ma mort, précisément, est mon toujours possible (ce que la vie n'est pas), mon pouvoir ultime, et sans lequel la vie, dans sa globalité, ne saurait être libre. Dans la mesure même où l'on me reconnaît le droit de disposer, autant que possible, de ma vie, on doit me reconnaître celui, qui en fait partie, de disposer de ma mort. Le suicide est un droit parce que la vie – sauf dictature des prêtres – ne saurait être un devoir.

Ce que je peux demander à la société, ce n'est pas l'autorisation de me suicider, mais les moyens de le faire, y compris, le cas échéant, quand je ne peux plus, seul, y parvenir. Je pense bien sûr aux malades, et au droit qu'ils ont de vouloir mourir dans la paix et dans la dignité ; à quoi correspond, et doit correspondre, non certes le devoir (du moins c'est à chacun, non à la loi, d'en décider) mais le droit – que la loi doit reconnaître et organiser –, à leur demande expresse, de les y aider. Que l'euthanasie par exemple soit légalement interdite ne m'interdit pas, moralement, d'y souscrire ou d'y participer. Et qu'elle soit un jour, ce que je souhaite, légalement autorisée ne saurait non plus, moralement, m'y contraindre. Chacun est seul, ici, et juge comme il peut.

*Une mort librement choisie est une affaire hautement
individuelle où l'homme est seul avec lui-même
et la société n'a plus qu'à se taire.*

Jean Améry,
Porter la main sur soi.

Le savoir mourir

Michel de Montaigne

Navons rien si souvent en la tête que la mort. À tous instants représentons-la à notre imagination, et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piquûre d'épingle, remâchons soudain : « Eh bien ! quand ce serait la mort même ? » et, là-dessus, raïdissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace.

Ainsi faisaient les Égyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmi leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche d'un corps d'homme mort, pour servir d'avertissement aux conviés.

Il est incertain où la mort nous attende ; attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté : qui a appris à mourir, il a désappris à servir ; le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte : il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal.

Paulus Emilius répondit à celui que ce misérable roi de Macédoine, son prisonnier, lui envoyait pour le prier de ne pas le mener en son triomphe :

« Qu'il en fasse la requête à soi-même ».

La mort du père

Roger Martin du Gard

Dès avant minuit, la situation parut tout à fait critique. La lutte allait devenir impossible. Trois crises, d'une extrême violence, venaient d'avoir lieu, coup sur coup, lorsqu'une quatrième se déclara. Elle s'annonçait terrible: tous les phénomènes habituels, avec une intensité décuplée. La respiration suspendue, le visage injecté de sang, les yeux à demi sortis de leur orbite, les avant-bras contracturés.

Quand cette fureur de dément se fut éteinte (elle cessait inopinément comme elle avait commencé), quand enfin le malade fut recouché au milieu du lit, Antoine recula de quelques pas. Il était parvenu à une telle tension nerveuse qu'il claquait des dents. Il s'approchait frileusement de la cheminée lorsque levant les yeux il aperçut dans la glace, éclairée par la flamme, son visage défait, ses cheveux ébouriffés, son regard mauvais. Il pivota sur lui-même, s'écroula dans un fauteuil, et pressant son front entre ses mains éclata en sanglots. Il en avait assez, assez...

Le peu de force réagissante qui survivait en lui se concentrait en un désir éperdu: « Que ça finisse! »

Tout, plutôt que d'assister impuissant, pendant une nuit encore, puis une nouvelle journée et peut-être une nouvelle nuit, à ce spectacle de l'enfer! Jacques s'était approché.

« Mais enfin, Antoine, cherche ! cria-t-il, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose à faire ! » Antoine serrait les dents. Ses yeux étaient secs. Il releva le front, dévisagea brutalement son frère et murmura : « Si. Il y a une chose qu'on peut toujours faire. »

Jacques comprit. Il ne baissa pas les yeux, ne fit aucun mouvement.

Antoine l'interrogeait du regard ; il balbutia : « Tu n'y as jamais pensé toi ? » Jacques fit un signe affirmatif, très bref. Il regardait son frère jusqu'au fond des prunelles, et il eut le sentiment fugitif que, à cette minute-là, ils se ressemblaient : même pli entre les sourcils, même expression de désespoir et d'audace, même masque « capable de tout ».

Après une pause, ce fut encore Antoine qui parla : « Tu le ferais, toi ? » La question était rude, directe, mais il y avait, dans la voix, une imperceptible fêlure. Jacques, cette fois, évita le regard de son frère. Il finit par répondre, entre ses dents : « Je ne sais plus... Peut-être que non. »

– « Eh bien, moi, si ! » fit Antoine aussitôt.

Il s'était levé avec brusquerie. Cependant il restait debout, immobile. Il eut vers Jacques un geste hésitant de la main, et se pencha : « Tu me désapprouves ? »

Ils se regardèrent de nouveau ; et, pour la première fois depuis leur retour, ils éprouaient un sentiment qui ressemblait à de la joie. La décision était prise. Restait à réaliser.

Antoine tire le flacon de sa poche, l'agite, ajuste l'aiguille à la seringue et s'arrête, quêtant quelque chose des yeux. Un bref haussement d'épaules : il cherchait machinalement la lampe à alcool pour flamber la pointe de platine. Il pince un pli de chair et lève la seringue. L'aiguille s'enfonce d'un coup sec. Une plainte échappe au dormeur ; l'épaule a frémi. Dans le silence, la voix d'Antoine : « Bouge pas... C'est pour te soulager, Père... ». « La dernière fois qu'on lui parle », pense Jacques.

Antoine ne peut réfléchir à rien de précis. Il a pris entre ses doigts le pouls qui est rapide et faible. – Le pouls est insensible, dit-il dès que sa sœur Céline fut arrivée près de lui. Elle ne répondit pas, s'assit à son tour sur la chaise basse, prit le pouls en main et observa le masque pendant une grande minute ; alors, se tournant vers le fond de la chambre, elle fit un signe affirmatif.

Lorsque la porte s'ouvrit il y eut des chuchotements : M^{lle} de Waize, toute bossue dans sa camisole, apparut au bras de Clotilde ; Adrienne

suivait ; M. Chasle, sur la pointe des pieds, fermait la marche. Agacé, Antoine leur fit signe de rester sur le seuil. Mais ils s'étaient déjà tous quatre agenouillés près de la porte. Et brusquement la voix perçante de Mademoiselle, s'élevant dans le silence, couvrit le râle du moribond : « Ô, bon Jésus, je me présente devant vous... avec un cœur brisé... »

Jacques, frissonnant, avait bondi vers son frère : « Empêche-la ! Voyons ! » Mais le morne regard d'Antoine l'apaisa net. « Laisse » murmura-t-il ; et, se penchant vers Jacques : « C'est presque fini. Il ne peut rien entendre ». Le souvenir du soir où M. Thibault avait solennellement confié à Mademoiselle la mission de réciter, à son chevet d'agonisant, ces *Litanies de la bonne mort*, lui revint à la mémoire, et l'attendrit.

La mort des pauvres

Baudelaire

C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

À travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

Je suis un chat

Natsumi Sozeki

Écoute bien, car s'il est clair que l'homme doit mourir, une deuxième question se pose.

– Ah ?

– S'il faut mourir, comment doit-on mourir ? C'est la deuxième question. Le Club du Suicide est destiné à naître avec elle.

– Je vois...

– Il est pénible de mourir, mais il l'est encore plus de ne pas pouvoir mourir. Pour ceux qui ont de la gastralgie nerveuse, il est beaucoup plus pénible de vivre que de mourir. Ils s'inquiètent donc de leur mort, non parce qu'ils doivent mourir, mais parce qu'ils se préoccupent de chercher le meilleur moyen de mourir. La plupart des gens n'ont pas une grande intelligence, et ils laissent les choses suivre leur cours naturel, puis le monde et ses difficultés finissent par les tuer. Mais les hommes de caractère ne se satisfont pas d'une mort à petit feu sous les méchancetés du monde. Ils méditent sur les modalités de leur mort, et après une longue délibération ils ont une idée originale. Je peux donc assurer que, dans l'avenir, la tendance générale sera à l'augmentation des suicides, et que ceux qui se suicideront quitteront ce monde d'une façon qui portera leur marque personnelle...

– La vie va devenir effrayante.

– Oui, elle va le devenir, sans aucun doute. Arthur Jones met souvent en scène un philosophe qui préconise le suicide dans ses pièces...

– Et il se suicide ?

– Non, malheureusement. Mais dans un millier d'années, tout le monde se suicidera. Dans dix mille ans, on pensera au suicide comme à la seule façon de mourir.

– Tout cela est terrible.

– En effet, ce l'est. Alors, on se mettra à étudier sérieusement le suicide, qui deviendra l'objet d'une science de plein droit, et dans les écoles, comme celle du Nuage Descendant, on enseignera la Suicidologie au lieu de la Morale.

– C'est étrange, j'ai presque envie d'aller écouter ce genre de cours. Vous avez entendu, Monsieur Meitei ? La grande théorie de M. Kushami ?

– Oui, j'ai entendu. Ce jour-là, voilà ce que dira le professeur de Morale à l'école du Nuage Descendant : « Mes enfants, vous n'avez pas à respecter ce tas de vieilles coutumes barbares que l'on nomme la moralité publique. Votre premier devoir, en tant que jeunes gens de ce monde, est le suicide. Mais, comme il est licite de faire aux autres ce que vous aimeriez vous faire à vous-mêmes, vous pouvez faire progresser d'un pas la notion de suicide et la transformer en meurtre. En particulier, le pauvre savant Chinno Kushami, qui demeure près de cette école, semble clairement trouver de grandes difficultés à vivre, et votre devoir est de le tuer au plus vite. Comme nous sommes maintenant dans une ère de lumières, vous ne devez pas employer, comme cela se faisait autrefois, de moyens lâches comme la lance, la hallebarde ou quelque projectile. Tuez-le au moyen du noble art de la calomnie, raillez-le jusqu'à ce qu'il en succombe ; ce sera un acte de charité pour lui, et vous en retirerez de l'honneur... »

– C'est un cours intéressant.

– Il y en a encore. Maintenant, la police se préoccupe avant tout de protéger la vie et les biens des citoyens. Mais plus tard, les agents de police iront massacrant les citoyens de ce monde avec des bâtons, comme les tueurs de chiens...

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais parce que maintenant les gens tiennent à la vie et la police les protège, mais dans l'avenir, les populations trouveront la vie si dure à supporter que les policiers iront les battre à mort par pitié.

Certes, les gens qui auront quelque bon sens se suicideront, et ceux à qui les policiers devront casser les reins ne seront que les faibles de volonté, les idiots ou les infirmes qui seront incapables de se détruire eux-mêmes. Alors, ceux qui voudront se faire tuer poseront une pancarte sur leur porte d'entrée, disant par exemple : « Ici un homme, ou une femme, désire être tué », et un policier viendra dès qu'il le pourra pour exaucer ce désir. Les cadavres ? Les cadavres seront ramassés dans une charrette que les policiers traîneront derrière eux. Tout cela devient de plus en plus remarquable...

Je suis un chat (extrait), traduction Jean Cholley, éditions Gallimard
Connaissance de l'Orient, 2005.

Le côté de Guermantes

Marcel Proust

Pour revenir maintenant à ces heures de l'agonie :

– Vous savez ce que ses sœurs nous ont télégraphié ? demanda mon grand-père à mon cousin.

– Oui, Beethoven, on m'a dit ; c'est à encadrer, cela ne m'étonne pas.

– Ma pauvre femme qui les aimait tant, dit mon grand-père en essuyant une larme. Il ne faut pas leur en vouloir. Elles sont folles à lier, je l'ai toujours dit. Qu'est-ce qu'il y a, on ne donne plus d'oxygène ?

Ma mère dit : « Mais, alors, maman va recommencer à mal respirer. » Le médecin répondit : « Oh ! non, l'effet de l'oxygène durera encore un bon moment, nous recommencerons tout à l'heure. »

Il me semblait qu'on n'aurait pas dit cela pour une mourante ; que, si ce bon effet devait durer, c'est qu'on pouvait quelque chose sur sa vie. Le sifflement de l'oxygène cessa pendant quelques instants. Mais la plainte heureuse de la respiration jaillissait toujours, légère, tourmentée, inachevée, sans cesse recommençante. Par moments, il semblait que tout fût fini, le souffle s'arrêtait, soit par ces mêmes changements d'octaves qu'il y a dans la respiration d'un dormeur, soit par une intermittence naturelle, un effet de l'anesthésie, le progrès de l'asphyxie, quelque défaillance du cœur. Le médecin reprit le pouls de ma grand-mère, mais déjà, comme si un affluent venait apporter son tribut au courant asséché, un nouveau chant s'embranchait à la phrase interrompue. Et celle-ci reprenait à un autre diapason, avec le même élan inépuisable. Qui sait si, sans même que ma grand-mère en eût conscience, tant d'états heureux et tendres comprimés par la souffrance ne s'échappaient pas d'elle maintenant comme ces gaz plus légers qu'on refoula

longtemps? On aurait dit que tout ce qu'elle avait à nous dire s'épanchait, que c'était à nous qu'elle s'adressait avec cette prolixité, cet empressément, cette effusion. Au pied du lit, convulsée par tous les souffles de cette agonie, ne pleurant pas mais par moments trempée de larmes, ma mère avait la désolation sans pensée d'un feuillage que cingle la pluie et retourne le vent. On me fit m'essuyer les yeux avant que j'allasse embrasser ma grand'mère.

– Mais je croyais qu'elle ne voyait plus, dit mon père.

– On ne peut jamais savoir, répondit le docteur.

Quand mes lèvres la touchèrent, les mains de ma grand'mère s'agitèrent, elle fut parcourue tout entière d'un long frisson, soit réflexe, soit que certaines tendresses aient leur hyperesthésie qui reconnaît à travers le voile de l'inconscience ce qu'elles n'ont presque pas besoin des sens pour chérir. Tout d'un coup ma grand'mère se dressa à demi, fit un effort violent, comme quelqu'un qui défend sa vie. Françoise ne put résister à cette vue et éclata en sanglots. Me rappelant ce que le médecin avait dit, je voulus la faire sortir de la chambre. À ce moment, ma grand' mère ouvrit les yeux. Je me précipitai sur Françoise pour cacher ses pleurs, pendant que mes parents parleraient à la malade. Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand-mère était morte.

Quelques heures plus tard, Françoise put une dernière fois et sans les faire souffrir peigner ces beaux cheveux qui grisonnaient seulement et jusqu'ici avaient semblé être moins âgés qu'elle. Mais maintenant, au contraire, ils étaient seuls à imposer la couronne de la vieillesse sur le visage redevenu jeune d'où avaient disparu les rides, les contractions, les empâtements, les tensions, les fléchissements que, depuis tant d'années, lui avait ajouté la souffrance. Comme au temps lointain où ses parents lui avaient choisi un époux, elle avait les traits délicatement tracés par la pureté et la soumission, les joues brillantes d'une chaste espérance, d'un rêve de bonheur, même d'une innocente gaieté, que les années avaient peu à peu détruits. La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Un sourire semblait posé sur les lèvres de ma grand'mère. Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du Moyen Âge, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille.

*Cette fois je vais mourir.
Pourvu que j'aie le temps de finir mon travail!
Céleste, promettez-moi que si les médecins,
quand je n'aurai plus la force de m'y opposer,
veulent me faire de ces piqûres qui prolongent
les souffrances, vous les en empêcherez.*

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.

Montaigne, *Essais*

Je pense donc je suis... mort.

Jacques Derrida

C'est fini

Gilbert Cesbron

Mais elle ne peut ni parler ni l'entendre. Son regard seul... à Jean de le traduire! Et voici qu'elle joint les mains, de nouveau, s'oblige à demeurer immobile sur le dos et baisse les paupières. Une morte... Est-ce au hasard de la douleur qu'elle a pris cette attitude? Mais pourquoi, mais comment s'y obstinerait-elle, sans un mouvement, sans un cri? N'est-ce pas plutôt le seul moyen qui lui reste d'exprimer sa volonté: « La paix... le repos... je les veux... »

Et jusqu'à quand? Cette forme squelettique et gonflée: enceinte de sa mort prochaine... Et ces cris – oh! ces cris, jusqu'à quand? Cet homme se relève brusquement et, d'un pas très sûr, gagne la salle de bains, prend huit autres ampoules, les brise et remplit la seringue. D'une main très sûre. Des gestes précis, un peu saccadés: ceux d'une marionnette. Il va jeter les huit ampoules vides là où on ne les retrouvera pas. À quoi pense-t-il? Il ne pense pas. (Tandis qu'il déposait l'engin sous ce train allemand, en pleine gare de Nevers, à midi, il ne pensait pas, il tenait la mort entre ses mains et chaque seconde comptait.)

Cet homme revient auprès de Jeanne. Est-ce qu'une cloche ne va pas sonner quelque part? la radio d'un voisin, le tremblement du métro

dans les entrailles de Paris, n'importe quel témoignage des hommes auprès de celui-ci ?

« Tant qu'il y a de la vie... » Il regarde Jeanne et murmure : Oui.

Puis il fait la piqûre. Elle n'en finit pas. Du fond de son enfer, Jeanne même s'en étonne et tourne les yeux vers lui, lentement. Leurs deux regards ; sa main qui s'immobilise un instant. La tache grise...

– Oui, répète-t-il mais d'une voix forte.

Il ferme les yeux pour échapper à l'autre regard et reprend sa besogne. À un certain moment – et n'est-ce pas celui où la dose devient mortelle ? – il sent battre son cœur si fort qu'il doit s'arrêter de nouveau. Pas un bruit au dehors ; pas un seul signe. Il sait que Jeanne le regarde, interdite. (L'instant où il a placé l'engin sous le wagon... Le pas de la sentinelle...) Son cœur s'est calmé ; il achève. Il borde Jeanne doucement, sans la regarder, puis va nettoyer la seringue avec soin. À aucun moment il ne lèvera la tête, de crainte de voir son reflet dans la glace. Sur la table de chevet, il pose la seringue près des deux ampoules vides.

C'est fini.

Le tambour du bief

Maurice Clavel

Antoine est un homme simple et bon. Humble infirmier à l'hôpital de sa bourgade, il a cependant ses heures de joie et de gloire : lorsqu'il tient sa partie de chef tambour, les jours de fête au bord du Doubs. Sa vie serait paisible et sans problèmes si chaque soir, il ne se rendait auprès de la mère Kermeur, la mère de son ami Manu.

La vieille femme atteinte d'un mal incurable, endure les pires souffrances. Et chaque soir à l'heure de la piqûre calmante, Antoine repart avec l'image de ce corps qui n'en peut plus, de cette famille misérable. Lui qui n'est rien serait sans doute le seul à pouvoir apporter à tous, la délivrance.

Peu à peu, l'assaillent des pensées trop lourdes pour lui : a-t-il le droit d'intervenir, de précipiter le cours du destin ? Est-ce un acte de courage ou un crime contre la vie ? À ces questions, il lui faut apporter sa réponse, la réponse de sa conscience.

– Un chien, on aurait pitié de lui... mais moi, on va me laisser à l'agonie jusqu'au bout... jusqu'au bout.

À présent, il [Antoine] voit très nettement une rangée de flacons... Tubocurarine... un curatisant de synthèse qui bloque les relais neuromusculaires et provoque l'engourdissement.

Lorsqu'il pensait un remède qui eût guéri la vieille, invariablement c'était un petit flacon de tubocurarine qui lui apparaissait.

Antoine venait de découvrir que depuis peut-être plus de deux jours, il vivait avec la pensée que la mort de la mère Kermeur s'imposait.

Quelques mois de plus à souffrir le martyr. Est-ce que vous croyez vraiment que c'est nécessaire?... Je le sens bien, que je suis perdue. À quoi ça servirait cette opération... J'aimerais mieux en finir tout de suite, mon pauvre Antoine... j'aimerais mieux.

– Ils auront de la peine, mais le plus tôt serait le mieux.

Antoine s'était dirigé vers sa cave, sans hâte mais sans hésitation. Ses gestes étaient faciles, il n'eut pas à allumer la lampe pour trouver le flacon enveloppé de gaze et de sparadrap.

La vieille n'insiste pas. Sa voix est fatiguée. Elle parle de son mal, des douleurs qui n'ont guère cessé depuis midi. Antoine pense que, très rapidement, ses douleurs vont être terminées à jamais. Il s'accroche à cette idée. Il lui vient une idée stupide de dire à la vieille : ça va être fini grand-mère, fini pour toujours. S'il lui expliquait ce qu'il va faire, est-ce qu'elle ne se mettrait pas à crier pour appeler Martine ? Est-ce qu'elle ne voudrait pas s'accrocher de toute sa force au peu de vie qui habite encore son corps maigre ? Les mains d'Antoine tremblent un peu. Il ne faut pas qu'il pense à cela. Il le sent. Il sait que s'il se met à raisonner ainsi, son courage va fondre avant qu'il n'ait accompli cette mission qu'il s'est imposée.

Il tourne le dos à la vieille pour s'approcher de la lampe, il voit tout. Même ce qui est derrière lui. Il voit vraiment son ombre portée sur le lit de la malade, et pourtant son regard ne quitte pas le flacon qu'il vide. Le liquide qui passe du flacon à la seringue de verre a toutes les couleurs de cette chambre sombre avec, comme un petit soleil sur l'épaule du flacon, le reflet de la lampe. Sans avoir à tourner la tête ni à déplacer son regard, au bord des yeux, Antoine voit la porte qui donne sur la cuisine. La seringue est prête à présent...

– C'est bien long, Antoine, murmure la mère Kermeur.

– Ça y est, grand-mère, c'est prêt.

Antoine se retourne lentement. Il lutte contre le tremblement de ses mains. Heureusement, la lumière est dans son dos. La vieille ne peut pas distinguer son visage. Elle y verrait de la sueur. Elle lirait peut-être dans ses yeux l'annonce de cette mort qu'elle a si souvent réclamée mais dont Antoine doute à présent qu'elle la souhaite vraiment. Mais il n'est plus temps de douter. La seringue est prête. Antoine est la vipère qui

va injecter son poison. Une vipère qui, sans s'en rendre compte, a si bien préparé son coup que l'on pourrait croire qu'elle agit d'instinct, ou par habitude.

– Non, grand-mère, c'est votre bras qu'il faut me donner ce soir.

– Mon bras ?

– Oui, j'ai vu le docteur Vidal, je lui ai dit que vous souffrez toujours davantage... Il m'a dit d'essayer en intraveineuse : on verra si ça donne de meilleurs résultats.

La mère Kermeur soupire, se recouche sur le dos et recouvre son maigre corps. – Si ça doit me soulager, souffle-t-elle, il aurait bien dû y penser plus tôt.

Antoine ne répond pas, il n'a pas prévu cette réplique, place son garrot d'un geste très sûr... Son cœur bat très fort, ses lèvres sont serrées, mais ses mains ne tremblent pas. La droite pique, la gauche enlève le garrot le plus vite possible, il injecte. Machinalement il compte les secondes. Le temps que le liquide pénètre dans la veine où le sang l'emporte, Antoine se répète très vite sa leçon sur l'action du médicament... Il lui a fallu à peu près dix secondes pour terminer l'injection.

– Pas mal ?, murmure-t-il sans oser lever les yeux vers le visage de la malade.

– Non... ça va... Merci Antoine.

La besogne est terminée.

La vieille ne parle pas.

– Bonsoir, grand-mère, murmure Antoine.

– Soir...

Il se dirige vers la porte. Il éteint, puis avant de sortir, il éponge son visage avec son mouchoir... Il part en courant.

*C'est par humanité qu'on met un terme à l'agonie
d'un animal, et c'est au nom de l'humanisme
qu'on la prolonge cruellement chez l'homme.*

Boris Vian

Accompagner

Sören Kierkegaard

Si je veux réussir
à accompagner un être vers un but précis,
je dois le chercher là où il est
et commencer là, justement là.
Celui qui ne sait faire cela, se trompe lui-même
quand il pense pouvoir aider les autres.

Pour aider un être,
je dois certainement comprendre plus que lui,
mais d'abord comprendre ce qu'il comprend.

Si je n'y parviens pas,
il ne sert à rien
que je sois plus capable et plus savant que lui.

Si je désire avant tout montrer ce que je sais,
c'est parce que je suis orgueilleux
et cherche à être admiré de l'autre plutôt que de l'aider.

Tout soutien commence avec humilité
devant celui que je veux accompagner
et c'est pourquoi je dois comprendre qu'aider
n'est pas vouloir maîtriser
mais vouloir servir.

Si je n'y arrive pas, je ne puis aider l'autre.

Le Savoir en construction, traduction de Britt-Mary Barth, éditions Retz.

Regarde, nos chemins se sont fermés

Françoise Xenakis

Son corps est désormais comme désaccordé, lui qui, excepté cette blessure au visage, n'était qu'harmonie, souplesse, élégance et odeurs. C'est, finalement, je crois, son côté émigrant perpétuel, parti enfant de Roumanie, évadé de Grèce, apatride à Paris, qui l'a sauvé. Car, à jamais, il a été privé du cocon confortable que procure le fait d'être dans son pays, en connaissant les codes familiaux et sociaux. Chaque pays aime avoir ses artistes. Lui a été l'artiste de nulle part et de personne. Il a encore fallu l'hospitaliser. Son diabète s'est brutalement dérégulé. Le service du professeur G. est plein, c'est le professeur Lucette qui l'a accueilli et le professeur G. vient l'ausculter chez elle. C'est l'heure où j'arrive lui dire bonjour. Elle m'attend à l'entrée de son service : elle veut me prévenir. Désormais, Iani a, sur sa robe de chambre, un gros sparadrap avec écrits au bic noir son nom et le numéro de téléphone du pavillon, car il a voulu se sauver deux fois. On l'a retrouvé dans une camionnette qui livrait du linge, puis à la sortie, près du boulevard. « Mais Iani, tu étais d'accord pour te faire hospitaliser quelques jours. » Lui, froid, sec, agacé, me répond : « Jamais je n'ai accepté, pourquoi

demeurerais-je chez ces gens que je ne connais pas ? » – Vous ne me connaissez pas ? susurre professeur Lucette, soudain mutine. Et lui de lui offrir alors son plus beau sourire et de s'incliner sur sa main qu'il a prise avec son élégance et son charme d'avant. Professeur Lucette en est toute retournée !

Mais je ne supporte pas longtemps son « Francette, pourquoi suis-je là ? » Je ne supporte pas leurs manières pour le laver, pourtant amicales, décentes et efficaces, mais il m'arrive de croire que je le fais mieux qu'eux et qu'il aime le parfum de l'huile avec laquelle je lui masse les jambes et l'autre pour le creux des reins. J'ose ? Je crois qu'il est à moi ! comme si la personne que l'on aime depuis près de cinquante ans pouvait vous appartenir. Personne n'est la propriété de personne mais il m'est arrivé de dire un « mon » qui était un vrai « mon » de possession, je l'avoue. Surtout depuis qu'il est malade ? C'est bien possible.

Oui, il m'est arrivé de le baigner, de lui mettre un pull rose indien qui fasse ses cheveux blancs plus blancs, de l'habiller beau... Comme j'habillais, petite fille, mes poupées et mes chats ? Cela relevait-il du même fantasme maternel ? Je n'en sais rien et je m'en fous. Mais j'aimais qu'il demeure beau. Sa mère ? Je ne l'ai jamais été. Sa mère morte quand il avait six ans emplissait, empoisonnait, illuminait sa vie bien plus que si elle avait vécu cent ans et plus. Je n'ai jamais été sa mère, sauf les trois derniers mois de sa vie, mais j'ai été souvent sa sœur aînée. Son amie tendre ? Toujours. Il était mon ami. J'étais son amie. Cela n'a jamais été remis en cause.

Il me revient une image solaire. Il marche encore seul et, une fois de plus, il a abandonné le chemin pour prendre un raccourci plus abrupt. Ce sont ses trois petits-enfants qui voient avant moi qu'il est en difficulté. Ils courent, les filles le prennent chacune par une main et le garçon le pousse par derrière. Ils chantent et ils rient. Ils ne veulent pas l'humilier. Il rit lui aussi. Je hais ceux qui, à l'hôpital, lui parlent comme à un gâteux ou à un débile. Gâteux, il lui arrive de le paraître tant les calmants qu'on lui donne sont forts. Gâteux ? Il lui arrive de l'être, mais en un millième de seconde il redevient lui, distant, racé, poli. « Il va faire son pipi là, le monsieur Zenaqui. » C'est moi qui vais hurler, ce n'est pourtant pas bien grave et c'est dit avec gentillesse, mais je ne le supporte pas, je ne tolère pas que l'on pratique ce langage imbécile pour tous, avec les enfants et les malades. Lui a un peu levé le sourcil, un rien étonné de la formulation, mais ça passe ! « Et puis, il va manger, c'est bon ce qu'il a sur son plateau. » Là, j'ai comme l'impression qu'il

a son petit sourire en biais comme lorsqu'il allait réussir une blague, c'était rare! Bien qu'il y ait écrit en gras «diabétique» au pied de son lit, depuis trois jours c'est une succession de macaronis au gratin, de gâteaux de riz et de gratins de choux-fleurs. Il se garde bien de dire quoi que ce soit tant il préfère ces plats-là au régime dit pour diabétique à base d'épinards et de poisson bouilli. Aujourd'hui, là, tandis que j'écris, j'ai encore une autre honte : pourquoi me suis-je acharnée à lui faire suivre son régime jusqu'au bout? À faire non de la tête quand, il y a des années maintenant de cela, on lui proposait un whisky? Quand je cachais les cacahuètes. Imbécile rigide, sûre d'être dans le bon rôle. Que ne lui ai-je apporté ces gâteaux forêt-noire dégoulinants de chocolat et de chantilly qui faisaient son bonheur ou ces pâtisseries suintantes de miel et de noix que je m'obstinais à appeler turques et lui grecques! Ai-je abusé de mes prérogatives d'adulte soignant un homme malade? Bon Dieu, pourquoi ai-je obéi au doigt et à l'œil à tous ces médecins, moi qui n'accepte pas de remède pour moi mais, pour lui, je voulais obéir à la science officielle d'ici. Je voulais croire en elle alors qu'il n'y avait pas de remède pour ce qu'il avait et qu'un gâteau au chocolat l'aurait ravi jusqu'à ses derniers jours. Sa non-vie est devenue ma vie. Je guettais ses sourires, que je voulais prendre pour des progrès. Je minimisais ses accidents de mémoire, ses gestes maladroits. Je faisais ce que je pouvais pour qu'il n'y ait pas d'«accidents» et qu'il ne se sente pas diminué. Mais les accidents physiques qui pouvaient lui arriver ne le gênaient pas. Alors que je pense qu'avant, lorsqu'il était lui, cela lui aurait été intolérable. Cela ne le dérangeait plus, ne l'ennuyait plus, indifférent à ce qui arrivait d'humiliant à son corps. Souvent, j'ai remercié cette maladie qui donne cette grâce à celui qui en est atteint.

Non, l'hôpital ne peut plus l'aider ni m'aider. Le moment est venu de nous rapprocher... de nous serrer et d'attendre la mort pour lui, ensemble. Je le dis à notre fille. Elle se tait d'abord, gorge nouée, et me dit qu'elle me comprend, que j'ai raison. J'avais besoin de son acceptation. Lancinante question.

Mais alors? Lui, dont c'était l'obsession de ne pas vivre diminué intellectuellement, pourquoi est-ce qu'il ne me demande pas de tenir ma promesse? J'ai besoin qu'il reformule sa demande sans cela je n'y arriverai jamais.

Mais aujourd'hui, lani a retrouvé tout de son intensité. Il s'est redressé, me fixe au visage, dur. Il veut me donner un ordre, c'est évi-

dent. Cette fois, c'est sûr, il veut me rappeler ma promesse d'il y a cinquante ans, et renouvelée chaque année, l'été lorsque nous regardions la mer, le soir : « Jure que tu ne me laisseras jamais perdre la tête et que si... tu feras ce que tu dois. – Je te le jure. » J'étais sûre de moi.

Le médecin ami qui le suit depuis plus de dix ans et qui a promis, devant ma demande non muette, recule. Oui, il a promis, mais il ne peut pas, et il a un sourire navré : « Sorry ». Je le ferai seule...

Je demande des conseils à son diabétologue.

Lui aussi recule, trop dressé à prolonger les humains, même s'ils n'en sont plus. « Et si vous le loupez, il y en a tant qui s'y sont essayés et que l'on retrouve encore plus abîmés. »

Il se défile. Nous sommes tous les deux, seuls devant la maladie.

À dire vrai, il était évident que ceux-là me diraient non. Je le savais et si c'est à eux que j'ai demandé c'est que je n'étais pas prête. Car comment le redire, cette non-vie à deux m'est douce : les heures de piqûres, de douches, de soins, de repas ponctuent et rythment nos journées. Il n'y a place pour rien d'autre. Vannée, liquéfiée, je prends un somnifère à dix-neuf heures trente, comme lui, et je dors jusqu'à quatre heures du matin et là, je vais à ma table de travail et écris jusqu'à huit heures, l'heure de la première piqûre. Nous avons trouvé notre rythme. Non. J'ai trouvé mon rythme et un certain équilibre, mais lui ? Désormais, dès qu'il le peut, il se raidit et tout en lui m'injurie, je ne tiens pas ma promesse. Alors je cherche et bien sûr qu'il existe des êtres qui acceptent de vous aider.

Il avait son visage tourné vers moi, il me regardait, lucide, absolument lucide, avec j'en suis sûre un peu de peur dans son regard. Son souffle était ténu et rare, mais il ne souffrait pas. Accroupie près de lui, je lui ai caressé les tempes, c'est ce que faisait sa mère quand il faisait ses colères, enfant. « Ça va aller, ça y est Iani, tu vas mourir... mais après tu vas dormir, dormir... tu vas voir, ça n'est rien. » Oui, j'ai dit ça n'est rien, et puis je lui ai aussi murmuré des petites choses à nous, mais je ne suis pas sûre qu'il m'ait entendue. Il est mort en deux expirations douces. Il souriait, apaisé, et moi, le petit souffle qui est parti de lui, je l'ai repris et avec j'ai respiré très fort. Il en avait fini de ne plus être lui.

Et moi, j'avais cessé de le trahir.

Regarde, nos chemins se sont fermés (extrait), éditions Albin Michel, 2002.

*L'homme n'est pas capable de jouir sainement de la vie
s'il n'a pas d'idée sereine sur la mort.*

Francis Bacon

Libérer la médecine de la peur de la mort.

Michel Foucault,
Naissance de la clinique

La mort opportune de Jacques Pohier

Jean-Claude Boutemy (Groupe de Toulouse)

C'est le titre d'un ouvrage de Jacques Pohier (théologien non-conformiste) paru au Seuil en 1998, qui retrace une réflexion de quarante années sur un sujet délicat, intime et parfois polémique. Avec beaucoup d'humanité, de simplicité et de pédagogie, l'auteur éclaire ce sujet si souvent occulté qu'est la mort et apporte des repères essentiels.

Opportun, étymologiquement veut dire « qui pousse vers le port ». Par mort opportune J. Pohier entend « mort se produisant au moment jugé opportun par la personne concernée ». Lorsque la mort s'annonce, nous dit J. Pohier, dans notre vie ou celle de nos proches, nous sommes trop secoués pour nous intéresser à une réflexion générale sur la mort, ce qui se comprend. Mais même en dehors de ce cas, la mort ne nous intéresse guère, nous avons mieux à faire, ou nous croyons la connaître. Ne frappe-t-elle pas uniformément tous les vivants depuis des centaines de millénaires ? Pourtant en un siècle, la mort a changé. Elle a été longtemps l'affaire des jeunes (1/4 avant un an, 1/2 avant 20 ans, au XIX^e siècle), ce qui a justifié l'image de la mort comme faucheuse. Aujourd'hui, dans nos pays, elle est devenue une affaire de vieux (58 % après 75 ans), au terme d'une vie consommée. Dans le même temps, les progrès de la médecine entraînent une prolongation du quatrième âge, où la vie augmente quantitativement mais se dégrade qualitativement. La mort est devenue un processus long, qui tue plus tard et plus lentement. Prolongation de la vie, prolongation de la mort, aux limites

de la sénilité, avec son lot de dépendances. Sommes-nous prêts à prendre en charge cette nouvelle donne, collectivement et individuellement? En France, face aux 700 000 naissances, ce sont 530 000 personnes qui meurent chaque année, en institution dans 70 % des cas. C'est de ces morts-là, largement majoritaires, qu'il est surtout question dans ce livre.

La mort n'est pas une maladie, nous rappelle J. Pohier, seulement le dernier stade d'un processus inscrit et programmé dans la vie elle-même. Évidence vite oubliée, comme refoulée : « Tout se passe comme si nous autres, êtres humains, étions prêts à tout pour éviter d'avoir à reconnaître que la mort est normale et naturelle, et comme si cette reconnaissance entraînait une blessure trop grave pour l'image que nous voulons entretenir de nous-même... » Selon les scientifiques, François Jacob entre autres, la mort est une invention de la vie elle-même, nécessaire à l'évolution, programmée génétiquement dès notre conception. Elle n'est donc pas le contraire de la vie, elle n'est pas notre adversaire (ni même notre partenaire), elle est en nous, fait partie de notre vie, partie de nous-même.

Cette optique rationnelle et raisonnable, relativement pacifiante, devrait permettre à chacun théoriquement de mieux vivre son rapport à la mort, de faire le moment venu les deuils incontournables, d'assumer son histoire personnelle, ses relations affectives et la conduite de sa vie. Interfère dans cette aventure le médecin (ou le plus souvent « la médecine ») dont le rôle légitime est la lutte contre les maladies, et où la mort du patient peut être vécue, à tort ou à raison, comme un échec thérapeutique; la logique médicale de la maladie et de la mort ne risque-t-elle pas de fausser la relation que l'être vivant devrait avoir avec sa mort, si celle-ci est une phase naturelle et normale de la vie et ne lui est pas son contraire?

Si la médecine a pour but d'aider les humains à mieux vivre, et pas seulement de lutter contre les maladies, lorsque la mort est la phase naturelle et normale d'une vie qui s'achève, la relation du médecin devient, selon J. Pohier, davantage une relation d'aide et d'accompagnement.

Pour que la mort devienne moins inopportune ne convient-il pas déjà de lutter efficacement contre la douleur? J. Pohier y consacre un chapitre entier, pointant le retard significatif qu'a pris la France par rapport à ses voisins.

Il aborde ensuite la question des soins palliatifs, la situation française, peu développée relativement aux besoins criants, et les effets

d'annonce en décalage avec la réalité de terrain. De plus, il discute en détail les limites, selon lui, à la généralisation de cette pratique. Il évoque les impacts budgétaires, les risques de spécialisation, leur caractère tout à fait ultime. Pour J. Pohier, les soins palliatifs ne peuvent être qu'une solution très partielle aux problèmes de la fin de vie.

Concernant le droit au refus ou à l'acceptation du traitement, J. Pohier constate que s'il est depuis peu concédé en théorie, son application rencontre certains freins. La condition préalable est évidemment déjà que le patient soit complètement informé de sa maladie, du diagnostic et du pronostic, des doutes et des probabilités associées. Évidence pas toujours traduite dans la réalité, en particulier en cas de situations sévères, où se joue parfois une partition subtile et discutable entre médecin, patient et sa famille. Mais le patient lucide, supposé correctement informé, peut ensuite rencontrer des difficultés à faire valoir, en pratique, son droit au consentement ou au refus du traitement, affirmant sa légitime position de « sujet » dans le dispositif thérapeutique.

À partir de quand y a-t-il « acharnement » ? Et bien qu'il soit en général nié, qui en décide ? Pour J. Pohier, le centre du problème n'est pas la déontologie médicale, la relation du médecin avec le patient et sa maladie, mais la relation du malade lui-même avec sa propre maladie, et la responsabilité de la personne humaine dans cette ultime phase de sa vie.

C'est pourquoi l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD) encourage ses adhérents à remplir une déclaration écrite où ils expriment leurs volontés sur ce qu'ils refusent ou demandent concernant les conditions de la fin de leur vie. Pour avoir longtemps travaillé pour cette association, J. Pohier constate qu'en France cette déclaration est, de fait, trop rarement prise en compte, alors que nombre de pays étrangers en font un usage garanti par la jurisprudence ou la loi. Il en analyse longuement les raisons et les conséquences.

J. Pohier en vient ensuite à l'euthanasie volontaire, c'est-à-dire la mort douce et sans souffrance (en général par substances chimiques) sur demande expresse et prouvable, du sujet, le principal intéressé. La volonté de la personne est essentielle à l'euthanasie. Sans sa demande informée, lucide et réitérée, on ne doit plus parler d'euthanasie, pour la distinguer radicalement des pratiques vétérinaires ou nazies. Pour J. Pohier, l'euthanasie n'est pas d'abord un problème médical, mais un choix personnel, dans un cadre sociétal, comme pour l'interruption volontaire de grossesse.

Or actuellement le droit pénal français ignore l'euthanasie et ne reconnaît que trois expressions pour désigner le fait de donner la mort à quelqu'un : l'homicide (qui peut être involontaire), le meurtre (volontaire) et l'assassinat (avec préméditation). L'euthanasie par nature, ne peut être que mûrement préméditée... d'où la clandestinité de sa pratique, quand elle existe.

J. Pohier disserte abondamment sur les multiples raisons psychologiques, philosophiques, juridiques et pratiques qui interviennent dans ce débat complexe, rappelant au passage que pour l'intéressé le choix n'est pas entre la vie et la mort, mais entre diverses façons de mourir.

Est aussi abordée la question du suicide assisté, sous l'angle de l'autodélivrance par la personne elle-même, comme variante de l'euthanasie volontaire, affirmant et explicitant la liberté du sujet. Il en décrit les difficultés pratiques sans un minimum de compétences médicales. Or si le suicide n'est légalement plus un crime en France depuis 1791, son assistance ne peut non plus être poursuivie, sauf en cas de plainte pour « non-assistance à personne en danger ». Faut-il légiférer ? J. Pohier ne répond pas à la légère à cette question, qu'il décortique sur 65 pages. La loi a généralement pour fonction de proclamer et de garantir des droits, et pas seulement d'expliciter le permis et le défendu. S'agissant de la mort, il convient de faire de la personne concernée (grand malade, grand vieillard, grand infirme) le centre de gravité de la réflexion, et de s'interroger d'abord sur les droits des vivants sur la fin de leur vie, et ensuite seulement sur les droits et devoirs des tiers (médecins, soignants, famille, proches...) à leur égard. C'est dans cette perspective que J. Pohier expose pourquoi il faut légiférer, et comment... Instructif et passionnant.

Dernier chapitre, et non des moindres, J. Pohier raconte son expérience personnelle dans une petite chronique de cinq morts volontaires amicalement assistées. Témoignage émouvant, qui équilibre un peu le côté rationnel du reste de l'ouvrage, essentiellement marqué par la réflexion, l'argumentation, la précision de la connaissance et la philosophie.

Légaliser l'euthanasie : le bon sens

Michel Dreyfus-Schmidt

La jungle des responsabilités pénales impose aujourd'hui la légalisation de l'euthanasie. On ne peut plus laisser tel docteur prendre courageusement la responsabilité de la mort d'un jeune homme en le laissant seul face à l'intransigeance de nos textes – ajoutant un sacrifice de plus sur l'autel d'une loi inique.

Et puis il y a les braises de la suspicion qu'attise l'absence de législation. On a tué un tel en phase terminale mais pour quelle raison ? Avait-il trop souffert ? Quelqu'un lui voulait-il du mal ? Seule une loi permettrait d'offrir les garanties nécessaires.

Il faut, aujourd'hui plus que jamais, de la volonté et du courage politique. La chose n'est pourtant pas si difficile. Il nous suffit de suivre la voie ouverte avant nous par d'autres. Des pays proches de nous, géographiquement et culturellement, la Belgique et les Pays-Bas, ont adopté une législation qui autorise l'euthanasie. Nul n'a constaté depuis des dérives inquiétantes.

Légaliser ne signifie pas promouvoir, comme souvent on l'entend, mais contrôler, donner des garanties, voire assurer, bref, établir la règle de responsabilité pour qu'il n'y ait plus d'approximation lorsque la question survient.

Enfin, il y a ces évidences simples et fortes que nous rappellent nos grands penseurs :

La vie dépend de la volonté d'autrui, la mort de la nôtre (Montaigne).

Quand je suis accablé de douleurs, de misères et de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines et me priver cruellement d'un remède qui est entre mes mains. La vie m'a été donnée comme une faveur, je puis donc la rendre quand elle ne l'est plus. La cause cesse, l'effet doit aussi cesser aussi (Montesquieu).

Ou Jean-Jacques Rousseau : *Nos sophistes regardent la vie comme une chose qui n'est pas à nous parce qu'elle nous est donnée, mais c'est précisément parce qu'elle nous a été donnée qu'elle est à nous.*

« Légaliser l'euthanasie : le bon sens », tribune en forme d'appel du sénateur Michel Dreyfus-Schmidt publiée dans *Le Monde* du 8 novembre 2003.

Je ne crains pas ça tellement

Raymond Queneau

Je crains pas tellement la mort de mes entrailles
Et la mort de mon nez et celle de mes os
Je crains pas tellement moi cette moustiquaille
Qu'on baptisa Raymond d'un père dit Queneau
Je crains pas tellement où va la bouquinaille
Les quais les cabinets la poussière et l'ennui
Je crains pas tellement moi qui tant écrivaille
Et distille la mort en quelques poésies

Je crains pas tellement La nuit se coule douce
Entre les bords teigneux des paupières des morts
Elle est douce la nuit caresse d'une rousse
le miel des méridiens des pôles sud et nord
Je crains pas cette nuit Je crains pas le sommeil
absolu Ça doit être aussi lourd que le plomb
aussi sec que la lave aussi noir que le ciel
aussi sourd qu'un mendiant bêlant au coin d'un pont

Je crains bien le malheur le deuil et la souffrance
et l'angoisse et la guigne et l'excès de l'absence
Je crains l'abîme obèse où gît la maladie
et le temps et l'espace et les torts de l'esprit
Mais je crains pas tellment ce lugubre imbécile
qui viendra me cueillir au bout de son curdent
lorsque vaincu j'aurai d'un œil vague et placide
cédé tout mon courage aux rongeurs du présent

Un jour je chanterai Ulysse ou bien Achille
Enée ou bien Didon Quichotte ou bien Pança
Un jour je chanterai le bonheur des tranquilles
les plaisirs de la pêche ou la paix des villas
Aujourd'hui bien lassé par l'heure qui s'enroule
tournant comme un bourrin tout autour du cadran
permettez mille excuz à ce crâne – une boule –
de susurrer plaintif la chanson du néant

Je crains pas ça tellment, in Anthologie de la poésie française du XX^e siècle, Michel Décaudin, éditions Gallimard, coll. Poésie, 1983.

Changer la mort

Léon Schwartzenberg
et Pierre Viansson-Ponté

L Le médecin qui soigne son malade doit tout faire pour que la vie dure un peu plus longtemps, et que les jours qui lui restent à vivre aient le moins mauvais goût possible, même s'il s'agit de malades condamnés. Le médecin a le droit d'être agnostique ou croyant, comme chacun ; mais devant son malade, il n'a pas le droit d'être autre chose qu'un médecin, un homme qui soigne. Il ne doit pas être un donneur de leçons, un auteur de programmes, un penseur de l'au-delà, un rêveur des temps futurs. Le meilleur médecin, c'est celui qui est d'abord médecin.

En face de la mort, on est toujours seul. En face de la mort d'un malade, on est deux à être seul. Il faut décider. Le médecin est amené à faire un choix. En conscience.

L'un attend. Par peur du gendarme (c'est la conscience créée par les religions). Par crainte de payer plus tard un acte interdit (le sacrifice à la geuse). Ou encore par refus de s'engager (après tout ça ne me regarde pas). Peur, lâcheté, hypocrisie.

L'autre agit. Je ne sais pas s'il faut le faire ou s'il ne faut pas le faire, mais je le fais non pas parce que c'est bien (cela ne peut pas être bien de donner la mort), mais parce que je serais un salaud si je ne le faisais pas. Alors, quelques fois, au bout du compte, au bout de ce compte silencieux à deux, je finis par le faire. Mes raisons sont le ressort, quoi

qu'on en dise, de bien d'autres actions humanitaires : se porter volontaire dans un commando, c'est souvent beaucoup moins une bravade que le désir de ne pas laisser tomber mes copains. [...]

Ce qu'on a coutume de nommer « l'euthanasie » [...] n'est pas ce geste actif et libérateur qui consiste à donner la mort. C'est au contraire un affreux geste qui consiste à arrêter la vie dans une pauvre chose humaine détériorée. C'est : « Arrêtez-moi, Docteur, je n'en peux plus ! » La vie, ce n'est pas les quelques mètres carrés de cette chambre, le confinement permanent au lit ou tout arrive par des tuyaux. La vie, c'est le grand large : ce n'est pas cet étang encombré d'appareils, de flacons, de potions, cet air, comme vous dites conditionné. « Non, Docteur, je préfère m'arrêter, tout est bien. Ca suffit. » Ne retenez pas les volets qui se ferment. Abaissons les persiennes. Et si certains médicaments chimiques nés dans le cerveau de l'homme peuvent jouer le rôle de persiennes qu'on tirera lentement, endormeurs de la vigilance, pourquoi ne pas les utiliser ? [...]

Qui peut décider ? Certainement pas un juriste, car si nous laissons les juges s'emparer des derniers moments, nous verrons vite l'ère des grands juges, puis des grands nettoyeurs. Les juges ont déjà les yeux sur tous les instants de notre vie, que les derniers au moins leur échappent ! [...] Il serait peut-être temps de décider une fois pour toutes que la mort ne fait plus partie du droit et qu'aucun tribunal, aucune cour d'assises ou de justice ne peut en disposer.

Le vrai scandale, c'est de laisser souffrir. [...] La souffrance, c'est affreux et c'est inutile. L'euthanasie est parente du suicide. Les morts de l'euthanasie sont les suicidés des autres. Il faut être logique : si l'on excuse, admet ou comprend le suicide, on doit défendre l'euthanasie qui est le suicide par personne interposée. Car on ne suppose pas, bien sûr, qu'on enlève à quelqu'un sa vie malgré lui : il s'agirait alors de meurtre thérapeutique. [...]

Pourquoi n'aurait-on pas pour la souffrance humaine autant d'émotion que pour la souffrance animale ? Le malade est ici en droit de dire au médecin : « Tuez-moi ou vous êtes un assassin. » (Kafka)

Adieu Carl

Odile Moulin

Mon fils Carl a été victime d'un accident de noyade le 24 décembre 2003 qui l'a laissé avec des lésions sévères et généralisées du cerveau. Il a survécu un an dans un état de coma irréversible pendant lequel il a été nourri par une sonde nasale sans espoir de récupération. Il a passé deux mois à l'hôpital à Singapour et a été transféré à l'hôpital en France.

J'ai passé des heures, des jours et des nuits à l'hôpital pour prendre soin de lui. Je savais qu'il était à la fin de sa courte vie. La majorité des personnes de son entourage et l'équipe médicale refusaient de faire face à cette réalité et essayaient de faire comme s'il débutait une nouvelle vie et qu'il réagissait. J'en étais réduite à combattre cette opinion générale. Afin de surmonter ma dépression et ma peur de la mort, j'ai choisi de dessiner, de peindre et d'écrire pour m'exprimer et garder vivant ce qui restait de mon fils... Je voyageais entre Paris et Singapour où mon mari et mes deux autres fils restaient.

Nous avons pensé le faire sortir une première fois afin de l'extraire de l'ambiance hospitalière, car les conflits avec l'équipe parasitaient trop ma pensée. Je rêvais que Carl puisse être dans un lit normal, sans barreaux de fer ni appareillage médical. Je voulais passer du temps avec lui, seule, sans être en permanence en présence d'une dizaine de personnes. Ma sœur était prête à se joindre à moi. Mon époux serait resté à Singapour. Nous avons programmé cette sortie de 10 jours au mois

de février. Nous préparions la logistique qui était lourde : prévoir les médicaments et une ambulance pour le transport de Carl et un kinésithérapeute sur place. Nous avons obtenu sans problème l'autorisation de sortie de l'hôpital.

Dans un deuxième temps, avec Jean-Pierre, nous aurions fait de nouveau sortir Carl. Mais cette fois pour un non-retour. Concrètement, un médecin engagé s'était proposé de pratiquer une euthanasie, assisté de deux autres confrères de confiance. Quelques proches se seraient joints à nous afin d'accompagner Carl dans ses derniers moments et nous soutenir. Il était primordial d'être bien entourés émotionnellement. Je ne voulais pas que Carl meure à l'hôpital.

Ces projets devaient se faire dans la plus grande discrétion et à l'encontre de la loi. Une amie de longue date, avocate, avait évoqué la possibilité d'ouvrir le débat publiquement, de poser la question à la justice, d'alerter les journalistes. Mais elle reconnaissait que cela risquait de durer longtemps et que si la justice opposait son refus, ce serait encore plus difficile d'agir. De plus, je souhaitais protéger mes deux autres enfants encore jeunes, craignant des débordements et je ne voulais pas non plus que Carl soit pris en photo. Nous avons fixé la date pour Pâques, dans la maison de sa grand-mère. Le 10 janvier 2005, trois jours avant son troisième anniversaire, Carl est mort paisiblement. L'équipe médicale a été très affectée par la mort de Carl. Finalement, en ne lui administrant pas un traitement agressif, ils l'avaient laissé partir. Tous, membres de sa famille ou de l'équipe médicale, ont pensé qu'il était libéré à présent. Nos divergences d'opinions s'étaient arrêtées. Le seul avenir que les médecins souhaitaient à Carl était l'aggravation de son état, par une infection ou les virus d'hiver. Ils attendaient sa détérioration afin d'abrégier ses souffrances en toute légalité, sa mort devait rester « naturelle ».

La loi crée des situations bien hypocrites. Quel avenir pour un jeune enfant ! Comment parler de projet de vie ? Finalement, c'était entre les mains de l'équipe que Carl était mort. Avait-il choisi ? ... Pendant un an, j'avais été si absorbée par le projet de planifier sa mort et c'était si lourd que j'en avais écarté la possibilité qu'il puisse mourir de lui-même.

La grammaire de dieu

Stefano Benni

Il fit la grève de la faim, mais on l'alimenta par perfusion. Le prêtre vint, afin de le convaincre que la vie est sacrée ; Léon essaya de lui voler le cordon de sa soutane pour s'étrangler avec.

– Je veux m'en aller quand j'en ai envie, disait-il. Est-ce que ça vous regarde ?

Une nuit, il faillit parvenir à ses fins : il réussit à faucher, dans l'infirmerie, un tube de somnifères. Il avala quarante pastilles verdâtres, il avait l'impression d'avaler des Valda.

Il resta dans le coma pendant six jours, durant lesquels il fit toutes sortes de rêves : il vit les diables de l'enfer qui fumaient des cigares toscans avec lui, la Juventus rétrogradée en troisième division, dans le groupe du Luxembourg ; il rêva qu'il sautait Tatiana sur une luge dans les forêts lituaniennes, il rêva qu'il pêchait dans la rivière et remontait une carpe de cent kilos, avec, à l'intérieur, le cadavre d'Albanesi Angelo.

Mais il se réveilla encore vivant, si on peut appeler ça une vie.

Il pesait désormais trente kilos et n'était plus qu'yeux et bec, comme un petit hibou.

Un matin, le médecin-chef Frammassoni vint lui rendre visite. Il était élégant, grisonnant, cynique et anamnastique. Médecins et

patients le redoutaient. Le médecin-chef consulta les fiches médicales, fit une grimace de dégoût à cause de l'odeur de la chambre et parla à voix basse avec l'infirmière.

Il ne s'approcha même pas. Il dit à grand-père Léon :

– Arrêtez avec vos tentatives de suicide pathétiques. Vous créez des problèmes à tout le monde. Soyez reconnaissant d'être soigné et d'occuper ce lit, malgré tous les gens plus jeunes que vous qui sont sur liste d'attente...

– Eh bien, si c'est comme ça, dit grand-père Léon, libérez une place et tuez-moi, mon mignon.

Le médecin, furieux, fut traversé par l'idée de préparer une perfusion capable de l'assommer. Mais il tenait trop à sa carrière et ne voulait jamais perdre ses patients, pour éviter les pépins.

Grand-père Léon resta éveillé toute la nuit, avec un énorme cafard.

Il pria même Sghetto, dieu du billard et des pêcheurs, de l'attraper au bout de sa ligne et de le sortir du grand jeu du monde. En vain. La nuit fut pleine de douleurs et de cauchemars.

Le matin, P'tit Lion demanda que l'on approche sa chaise de la fenêtre, et dès que l'infirmier fut sorti, il se mit à crier :

– Au secours ! Ici, on ne veut pas me tuer !

Il n'avait plus que la peau sur les os, mais sa voix était comme une scie électrique. Dans la cour, tout le monde l'entendit et le vit. Frammassoni, le médecin-chef, déboula dans la chambre, furieux.

Les larmes aux yeux, le grand-père lui dit :

– Je vous en prie, faites-moi une piqûre. Pour vous, ce n'est rien... Vous ne voyez pas dans quel état je suis ?

– Je vais être clair, une fois pour toutes, siffla Frammassoni. Si vous aviez de l'argent, vous trouveriez peut-être quelqu'un pour vous aider à mourir. Mais vous êtes un pauvre type. Une parmi ces milliers de carcasses inutiles, que nous devons entretenir et soigner. Et vous savez pourquoi ? Parce que si l'un de vous meurt dans des circonstances suspectes, tout le monde nous tombera dessus, famille, avocats, journalistes.

Némésis médicale

Ivan Illich

La société est devenue responsable de la prévention de la mort de chacun de ses membres; le traitement médical, efficace ou non, peut être assimilé à un devoir. La confrontation avec le médecin devient presque aussi inexorable que l'affrontement à la mort. Je connais une femme qui, ayant raté son suicide, fut conduite à l'hôpital dans le coma avec deux balles logées dans la colonne vertébrale. Le chirurgien s'acharna héroïquement à la maintenir en vie et il considère, en ce qui le concerne, avoir réussi à deux titres: elle a survécu et elle est atteinte de paralysie générale ce qui exclut toute crainte d'une tentative ultérieure de suicide...

Aujourd'hui, l'homme le mieux protégé contre la possibilité de fixer l'heure de sa propre mort est le patient atteint d'une maladie grave. La société, agissant par l'entremise du système médical, décide quand et après quelle indignité et quelles mutilations il mourra. La médicalisation de la société a mis fin à l'ère de la mort naturelle. L'homme occidental a perdu le droit de présider à l'acte de mourir. La santé, ou le pouvoir d'affronter les événements, a été expropriée jusqu'au dernier soupir. La mort technique est victorieuse du trépas. La mort mécanique a conquis et annihilé toutes les autres morts.

Némésis médicale ou Les limites de la médecine (extrait), éditions du Seuil, 1975.

*Si nous avons besoin de sage-femme
à nous mettre au monde, nous avons besoin d'un homme
plus sage encore à nous en sortir.*

Montaigne, *Essais*, « De la vanité »

*Il vaut mieux ajouter de la vie aux années
que des années à la vie.*

Proverbe chinois

Hadieu !!!

Piem

Il faut souffrir pour être belle déclare la mort qui se veut sans pitié

Une mort exemplaire, une mort héroïque comme un monument, une mort qui ferait envie d'en vivre cent.

Partir en laissant à ses proches l'exemple d'un courage gratuit, superflu... pour le plaisir d'épater la galerie.

Souffrance rachat!, le tarif est à la tête du mourant.

Et n'allez pas gémir et n'allez pas vous plaindre, la vertu a décidé pour vous.

Elle a bonne mine la vertu, c'est vous qui feriez peine à voir, si l'on ne savait pas que la douleur vous va si bien au teint.

Vous souffrez! j'en suis fort aise... et bien mourez maintenant.

Pierre de Monvallon dit Piem, *Poème avant sa mort.*

L'ouverture à cœur

Jacqueline de Romilly

Je le savais : je l'avais appris au cours d'une épreuve beaucoup plus lourde que celles de Carl, et plus probante.

Lorsque Jean, mon mari, s'est trouvé au bord de la mort je lui ai donné une preuve d'amour, dont je suis encore ébranlée aujourd'hui : je lui ai dit, bien avant qu'il n'entre dans l'inconscience, qu'il était condamné.

Les médecins ne le disent pas. Et c'est un fameux coup à porter à quelqu'un que l'on aime. Mais j'ai le sens de la liberté, moi aussi : j'ai jugé que Jean avait droit à sa propre mort, et que la voir venir, en face, était plus digne. Je me félicite encore aujourd'hui d'avoir eu ce courage. Je ne voulais pas le voir mourir comme un enfant irresponsable, en ignorant à jamais si le courage qu'il avait cultivé toute sa vie résisterait ou non à l'épreuve. Il a résisté.

Depuis ce jour-là, nul ne mesure autant que moi ce qu'il en coûte de frapper – au risque de le briser – quelqu'un qui vous est cher, et qui va bientôt mourir.

Jean est mort deux semaines plus tard. Mais il est mort la main dans la mienne ; et nos regards se croisaient à égalité.

Notre choix de la mort est un acte de liberté

Article sur la mort
de Roger et Claire Quilliot

L'ancien ministre et ancien sénateur socialiste, Roger Quilliot, a mis fin à ses jours, à l'âge de soixante-treize ans, vendredi 17 juillet, dans sa maison du quartier de Montjuzet, sur les hauteurs de Clermont-Ferrand, la ville dont il a été le maire de 1973 à 1997. Son épouse, Claire, qui a tenté de l'accompagner dans la mort, a été hospitalisée au service de réanimation du centre hospitalier de Clermont-Ferrand, mais ses jours ne semblent pas en danger. Selon plusieurs sources, le couple aurait absorbé des barbituriques. De très nombreux responsables de gauche, en particulier socialistes, ont rendu hommage à l'ancien ministre du Logement. Le premier ministre a salué cet « homme lucide, courageux, travailleur », Lionel Jospin devrait assister, lundi 20 juillet, aux obsèques de Roger Quilliot, en compagnie, notamment, du président de l'Assemblée nationale, Laurent Fabius, et du premier secrétaire du parti socialiste, François Hollande.

Roger Quilliot et son épouse ont adressé à La Montagne une lettre testament, cosignée « Roger et Claire Quilliot », que le quotidien de Clermont-Ferrand a publiée dans son édition de samedi 18 juillet. En voici les principaux extraits :

L'opinion publique voit généralement dans le suicide un acte de désespoir, une faiblesse pitoyable et (ou) condamnable. [...] Elle a raison dans la plupart des cas, surtout quand il s'agit de jeunes. Nous comprendra-t-on si je dis que notre choix commun de la mort volontaire à deux est un acte à la fois de liberté et d'amour de la vie dans sa plénitude ? Que du moins personne ne se sente coupable.

« Je voudrais qu'à cet âge.

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet »,

disait La Fontaine, qui ne sut pas se conformer à cette sagesse et mourut fort mal. Il est vrai que pour ce catholique, même léger, une mort stoïcienne était impensable, et, dans l'au-delà, l'enfer attendait encore les pécheurs. Nous ne croyons pas à l'au-delà. Pour nous, agnostiques, tout se passe sur Terre et revient à la terre : l'idée d'un sommeil définitif n'inspire pas d'inquiétude.

« Remerciant son hôte... » la vie, notre hôte, oui, nous la remercions. Dans une époque ravagée par des séismes et des horreurs multiformes, nous avons fait partie des millions de privilégiés qui n'ont pas été broyés par le malheur ; nous n'avons jamais, non plus, été portés à la morosité. Pour notre compte personnel, nous avons connu de grandes joies et de grands chagrins ; avec les unes et les autres, nos vies auront été pleines. Nous avons eu la chance de nous rencontrer ; nous avons exercé le métier d'enseignant, un des plus beaux du monde ; nous avons connu aussi les richesses et les déceptions de l'écriture. Je me suis donné seul à la vie publique (mais Claire restait dans l'ombre), au service de la paix, de la liberté, de la justice sociale. Un quart de siècle pour Clermont ; quarante ans de combat pour l'Europe qui se fait ; un demi-siècle de militantisme socialiste ; tout cela répondait aux rêves de notre jeunesse et, somme toute, nous avons été heureux.

« ... Et qu'on fit son paquet » : hé ! il le faut bien. J'aurais cru devoir le faire beaucoup plus tôt, avec le corps dont j'ai dû m'accommoder ; la médecine a fait des prouesses. Pourtant, avec l'âge, la dégradation s'accélère ; les séjours à l'hôpital se multiplient ; non seulement nous ne pourrions plus servir ni nos proches ni la société, mais nous risquerions de les encombrer toujours plus. [...] Puisque de toute façon la mort gagne, tant vaut-il l'affronter ensemble et debout, vivants, puisqu'il faut l'être pour affronter la nuit ?

Nous partons en paix, au moment où une gauche modeste et généreuse l'emporte à Clermont-Ferrand, dans le Puy-de-Dôme et en

France. Qu'on se le dise, pourtant : il faut toujours peser dans la balance pour rééquilibrer l'injustice. L'ordre est sans cesse remis en cause par le mouvement de la vie ; la peste est toujours menaçante ; le monstre du racisme et de l'intolérance rase toujours les murs sous les couleurs du Front national et des éternels Vichyssois. Rien n'est jamais acquis à l'homme, mais au total, en lui, il y a plus à admirer qu'à blâmer.

À la main, Roger Quilliot a ajouté : « Voilà, nous avons fait notre temps. »

Article paru dans le journal *Le Monde*, 26 août 1998

« Nous comprendra-t-on (*écrit Roger Quilliot dans sa lettre testament*) si je dis que notre choix commun de la mort volontaire à deux est un acte à la fois de liberté et d'amour de la vie dans sa plénitude ? Puisque de toute façon la mort gagne, tant vaut-il l'affronter ensemble et debout, puisqu'il faut l'être pour affronter la nuit. »

« Une bonne farce presque, les dernières heures, tendres et drôles. On s'est embrassés, on s'est porté un toast en avalant nos comprimés. Des âmes calmes, notre vie bien remplie, on était contents. On avait droit à la retraite, au silence, à la paix. »

Il est mort. Claire a été ranimée par le Samu. En se réveillant elle s'écrie : « Qui nous a trahis ? » Elle finira par se jeter dans l'eau froide d'un lac, toute seule.

De quel droit leur a-t-on volé la mort qu'ils voulaient partager ?

André Comte-Sponville

Roger Quilliot, souffrant d'un mal incurable, s'est donné la mort le 17 juillet 1998, avec sa femme Claire qui survivra et proteste contre sa réanimation.

Mourir dans son jardin

Jean Guilhot

Nous sommes nés si frêles dans l'immense univers
Sur la belle planète, toute verte et si bleue
Et nous avons grandi les yeux tout grands ouverts
Et nous avons écrit des contes merveilleux...

Puis nous avons mûri, affronté les orages
Et nous avons souffert, mais chanté la bonté
Nous avons guerroyé, traversé les carnages
Mais dansé la beauté dans les feux de l'été...

Nous avons découvert dans un petit bocage
Un bonheur fabuleux dans les bras de l'amour
Et nous avons trouvé les secrets des grands sages
Et les clefs de la joie dans nos profonds labours...

Le jour est arrivé où se creusent les rides
Où les yeux ne voient plus l'étoile du matin
Où le corps est trop lourd, le chemin trop aride
Inventons pour mourir le plus beau des jardins...

Mourir dans son jardin, éditions Les points sur les i, 2005.

Le mythe de Sisyphe

Albert Camus

Sil est difficile de fixer l'instant précis, la démarche subtile où l'esprit a parié pour la mort, il est plus aisé de tirer du geste lui-même les conséquences qu'il suppose. Se tuer, dans un sens, et comme au mélodrame, c'est avouer. C'est avouer qu'on est dépassé par la vie ou qu'on ne la comprend pas. N'allons pas trop loin cependant dans ces analogies et revenons aux mots courants. C'est seulement avouer que cela « ne vaut pas la peine ». Vivre, naturellement, n'est jamais facile. On continue à faire les gestes que l'existence commande, pour beaucoup de raisons, dont la première est l'habitude. Mourir volontairement suppose qu'on a reconnu, même instinctivement, le caractère dérisoire de cette habitude, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance.

Le jour et l'heure

Guy Bedos

Aujourd'hui, j'ai décidé de me tuer. Quand ? Je ne sais pas. Je choisirai le jour et l'heure.

Être en état de choisir. Ne pas trop tarder. Le temps joue contre moi, à présent. Ne pas laisser approcher le « moins bien » de l'âge et les prévisibles humiliations qui l'escortent. Je veux mourir par amour de la vie. Debout. Cette fois-ci, c'est moi – et moi seul – qui écrirai le scénario. Sans producteur pour me corriger. Auteur, réalisateur, acteur. Derrière et devant la caméra. Aucun casting à me coltiner. Les comédiens, les comédiennes, je les aime, je les admire, mais, pour certains, ils m'auront bien scié les nerfs avec leur ego, leurs caprices, leur bêtise. Au cours de ce que je n'ose nommer ma carrière de cinéaste – c'est bien loin, tout ça – ils en auront fait capoter des projets, tous. J'y avais pourtant mis le meilleur de moi-même. Acteurs, producteurs, distributeurs, gâcheurs de vie. L'Art et l'Argent main dans la main. Ils ont fini par avoir ma peau. Suicide, donc. Puisque pour nous tous, à un moment, c'est la fin du film, autant éviter les longueurs. Revenir au court-métrage. Pas cher. Choisir le décor qui, dans cette histoire-là, commande à la dernière séquence. Selon le style adopté, il peut y en avoir plusieurs. Avant, pendant, après. Ne pas négliger l'esthétique. Pendaison, défenestration, bagnole, train ou métro sur le corps : à proscrire.

Entrer gracieusement dans une mer du Sud, au matin. Comme James Mason dans *A Star is born*. Pas de plongeon dans la Seine, à Paris. Trop froid. Trop sale.

Stop. Fatigué. Assez écrit pour cette nuit.

Demain, on tourne à l'aube. Coupez.

Le Jour et l'heure (extraits), éditions Stock, 2008.

*Ils accordent tous de l'importance à la mort :
mais pour eux la mort n'est pas encore une fête.
Les hommes ne savent point encore comment
on consacre les plus belles fêtes.*

C'est ainsi qu'il faudrait apprendre à mourir...

Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra

Léthé

Dimitri Dimitriadis

Rien ne peut vaincre la mort. La vie commence, la vie s'achève, et rien ne peut empêcher la vie de commencer, comme rien ne peut empêcher la vie de s'achever. Les années passent. Les années s'en viennent, les années s'en vont. Une chute. Un élan, puis une chute. Et après la chute, rien. Pourquoi toutes ces paroles? On ne peut rien y changer. On n'y a jamais rien changé et l'on n'y changera rien. Ce qui vit périt. Terrible, on ne peut plus terrible. On ne peut plus insoutenable. Après quoi rien. C'est la limite du tolérable. Après cela, personne. L'extrême limite du tolérable. Après cela, plus d'homme. C'est cela, l'homme. Qu'il n'y ait plus rien après lui. Voilà ce qu'il est. S'il existe quelque chose après l'homme, alors l'homme n'est plus un homme. Personne ne peut rien y changer. C'est cela, l'homme. L'homme commence, il finit, après quoi plus rien. Du silence. Un silence insoutenable. On ne peut plus terrible. Qui le supporte? Mais c'est cela, l'homme. C'est regrettable, mais c'est ainsi. Pourquoi tant de paroles pour que l'homme se croie autre que ce qu'il est? Si l'homme n'est pas ce qu'il est, alors l'homme n'est plus un homme. Cela, personne ne le veut. L'homme vit et l'homme meurt. Si l'homme ne meurt pas, alors il n'est plus un homme. Si la

mort triomphe de la vie, alors la vie n'est plus une vie. Si la vie triomphe de la mort, alors la vie n'est plus la vie. La vie commence, la vie s'achève. C'est cela, la vie. L'homme vit et l'homme meurt. C'est cela, l'homme. Et la mort ne triomphe pas plus de la vie que l'homme ne l'emporte sur la mort. La mort reste la mort. C'est on ne peut plus terrible, on ne peut plus insoutenable, mais c'est comme ça. Elle ne peut pas être ce qu'elle n'est pas. Rien ne peut la faire être ce qu'elle n'est pas. Rien ne l'a pu et rien ne le pourra. La mort existe. Et elle continuera d'être ce qu'elle est. Rien ne l'ajournera, rien ne la réduira, rien ne l'annulera, rien ne l'abolira, rien ne la soumettra, rien ne l'emportera sur elle. Personne ne l'emportera. Personne ne l'a jamais emporté sur elle et personne ne l'emportera. La vie triomphera, la mort triomphera. Triomphes parallèles. Personne ne peut rien y changer. Une cohabitation de triomphes. La vie doit finir, puis recommencer. La mort doit venir, puis elle reviendra. Personne ne peut l'empêcher. Personne ne l'a jamais fait et personne ne le fera. Pourquoi l'empêcher? Pourquoi pareils efforts? Et depuis si longtemps, pourquoi?

La mort ? Pourvu que je vive jusque-là.

Jean Paulhan

*Je suis vivant. Non, tu es mort.
J'ai pourtant rencontré des êtres qui n'ont jamais dit à la
vie « tais-toi » et jamais à la mort « va-t'en ».*

Maurice Blanchot

Hymne à la mort

Klaus Mann

Je sens ma propre solitude grandir autour de moi, ombre envahissante qui recouvre, obscurcit et noie toute chose. Il n'y a plus de formes, seulement des espaces nébuleux. Aucun but, aucun sourire et aucun mot : rien qu'un silence de neige.

J'ai dû aller très loin, trop loin peut-être. Ou bien me suis-je égaré ? Était-il erroné, voire sacrilège, de se débarrasser de tout ce qui unit et réchauffe les autres ? Je n'appartiens à aucune classe, à aucune nation. J'ai même abandonné mon langage : c'est dans une langue étrangère que je formule ma confession. Je suis déraciné, orgueilleux et isolé. Je n'ai accepté aucun lien durable avec qui que ce soit. J'ai tout misé et j'ai tout perdu : pour quoi ?

Ô liberté ! mon ambigu bonheur ! mon tourment ! mon aventure !

Je suis aussi libre que j'ai toujours désiré l'être, aussi seul que j'ai toujours craint de le devenir.

Il n'y a rien entre moi-même et l'horizon vide.

Si, il y a quelque chose. Cela bouge. Je ne peux reconnaître encore ni sa forme ni sa couleur. C'est une chose informe et incolore. Est-ce un ange ? un dragon ? un nuage ? Cela avance lentement mais régulièrement. Je ne fais pas le moindre geste pour ne pas perturber sa progression. Finalement j'ose lever la main. Je lui tends les mains pour

l'accueillir, pour attirer l'ombre qui plane, mon chérubin sans visage, ma mort.

Comme tu es rusé et malin, monstre immatériel! Pensais-tu vraiment que je ne te reconnaîtrais pas? Comme si ton étourdissante caresse n'avait pas touché mon visage quand j'étais tout jeune! Depuis cette époque, mon bien-aimé, j'ai contemplé et suivi les traces pourpres de ton vol invisible. Combien de fois me suis-je demandée à quoi tu ressembles? Es-tu belle, ma mort? Es-tu laide? Es-tu monstrueuse? Pourquoi caches-tu ton visage? Oh, j'ai tellement envie de jeter un coup d'œil, un seul, sur tes traits dévoilés! Je tremble de curiosité. Pourquoi ne saisis-tu pas mes mains? Ne veux-tu pas m'embrasser? Oh, permets-moi, Mort, de plonger dans tes bras comme dans le tourbillon dévastateur d'une noire cataracte.

Pourquoi t'es-tu arrêté de bouger? Pourquoi ne me touches-tu pas? Pourquoi es-tu si distante?

L'heure n'est-elle pas encore venue? Notre rendez-vous inéluctable, quand aura-t-il lieu? Dans vingt ans? ou ce soir? ou demain? ou maintenant?

Dis quelque chose, Mort! Mais pas ce silence menaçant!

Je donnerais ma vie pour déchiffrer les hiéroglyphes de ton front. Je sacrifierais tous les mots que j'ai appris pour saisir le mystère de ton sourire.

Est-ce l'an prochain, Mort? Puis-je hâter le cours de nos retrouvailles en faisant moi-même le premier pas? Pourquoi secoues-tu la tête, mon ange au noir visage? Il paraît qu'à d'autres occasions tu t'es montrée plus indulgente. Plusieurs de mes amis n'ont pas su contenir leur impatience. Par d'habiles stratagèmes, ils ont précipité leur mariage avec ta fantomatique beauté. Ou bien n'ont-ils fait, en détruisant leurs propres vies, que se conformer à ton plan immuable? N'y avait-il rien de précipité et de prématuré dans leur geste désespéré? En serait-il ainsi que nous ne puissions périr avant que tu ne nous y autorises, et même ne nous obliges à le faire? Mais alors, où est notre liberté dont nous nous targuons tant? notre fameuse autodétermination?

Ô Mort, comme tu es mystérieuse!

Je ne sais pas ce que tu veux. Je ne comprends pas cette lueur dans l'abîme de tes yeux.

Que veux-tu que je fasse, mon sphinx bien-aimé, mon amour, mon énigme, ma mort?

Parle plus fort, mon amie! Essaie d'être claire! Que cherches-tu à

me dire ? Que signifie ce chuchotement, ce soupir, ce souffle, ce lointain tonnerre ?

Vivre... Je comprends, vivre... Est-ce vraiment cela que tu veux, ma mort ? Est-ce cela que tu attends de moi ? Continuer cette vie ? Prolonger l'attente ? Continuer de porter le fardeau ?

Tu ne pouvais pas imaginer chose plus pénible et plus difficile, n'est-ce pas ?

Je tâcherai d'essayer, puisque tu insistes. Je ferai un effort pour toi, mon ange tyrannique. Je serai courageux, patient et confiant parce que j'ai confiance en toi. Je suis sûr que tu respecteras notre rendez-vous : tu seras là à l'heure dite pour me tendre le breuvage de Léthé, ta concoction sucrée faite de jus de pavot, de miel enivrant et de multiples épices mortelles. Tu ne m'échapperas pas, mon insaisissable ! Nous ne pouvons échapper l'un à l'autre. Tu es ma proie et ma chasseresse. Tu m'appartiens comme je t'appartiens. Je peux me fier à toi, mon sinistre ange gardien. Tu restes fidèlement près de moi, où que j'aie. Je te porte dans mon cœur, dans mon sang, dans les tissus périssables de ma peau. Tu es ma seule pensée fondamentalement vraie, mon seul bien qui jamais ne périra, la seule patrie dont on ne m'ait pas privé.

Je n'ai pas d'autre patrie, et il n'y a aucun endroit sur terre où je puisse espérer en trouver une. Mais je ne suis quand même pas un apatride. Là où mon identité prend fin, ma demeure est merveilleusement préparée. Oh, me défaire de cet encombrant accoutrement ! Me débarrasser enfin de mon nom, de mon visage et de mon destin, éphémère appareil qui me sépare de toi.

Ô l'heure bénie où l'éprouvant voyage prendra fin, où les espoirs déçus s'évanouiront, où le temps de l'exil sera fini ! Rien ne restera que la grisante splendeur de ton étreinte, mon amour meurtrier, mon ange rédempteur.

À quelqu'un qui va bientôt mourir

Walt Whitman

Entre tous les autres je te choisis, ayant un message pour toi,
Tu vas mourir – que d'autres te disent ce qui leur plaît,
je ne puis équivoquer,
Je suis strict et impitoyable, mais je te chéris – tu n'en réchapperas pas.

Doucement sur toi je pose ma main droite, à peine si tu la sens,
Je ne raisonne pas, je courbe la tête profondément
et l'enveloppe à moitié,
Je demeure là recueilli, je reste attaché,
Je suis plus que garde-malade, plus que parent ou voisin.
Je t'absous de tout, sauf du toi spirituel-corporel, qui est éternel,
ce qui est toi, toi-même sûrement réchappera,
Le cadavre que tu quitteras ne sera qu'une dépouille excrémentielle.

Le soleil perce en d'imprévues directions,
Pensées fortes t'emplissent et confiance, tu souris,
Tu oublies que tu es malade, comme j'oublie que tu es malade,
Tu ne vois pas les remèdes, tu ne fais attention aux amis qui pleurent,

je suis avec toi,
J'écarte les autres de toi, il n'y a nul lieu de s'apitoyer,
Je ne m'apitoie pas, je te félicite.

Feuilles d'herbe (extrait), éditions Mercure de France, 1955.

Quand ?

Nathalie Mlekuz

Vivriions-nous mieux si nous connaissions tous la date de notre mort ? Peut-être ai-je tort, mais j'imagine que oui. Que cela induirait dans l'humanité tout entière une métamorphose profonde. Une révolution temporelle majeure. Une inversion des regards. Et, par ricochet, des priorités. Parce que nos pensées butant désormais sur cette date précise et irréfutable et non plus sur cet horizon incertain, mouvant et si facilement niable, ne pourraient plus se réfugier dans d'invraisemblables rêves de jeunesse et d'immortalité. Nous cesserions cette perpétuelle fuite en avant. Pour enfin prendre le temps de nous regarder. Vivants vulnérables, provisoirement présents. Conscients, infiniment plus que nous ne pouvons l'être à l'heure actuelle, de notre inadmissible précarité. La date nous serait donnée. Comme celle de notre naissance. Et nous nous construirions. Avec cette durée octroyée. Ce début et cette fin accolés. Cette mort que nous ne pourrions éluder. Et qui désormais s'imposerait. Comme une évidence. Avec laquelle nous ferions corps. Sans nous défendre. La vie serait devant nous. Limitée, certes, dans un intervalle déterminé, compté en minutes, en mois ou en années, mais offerte, en totalité. Puisque dépouillée, sur sa pérennité, de cette peur de mourir trop souvent reléguée au revers de soi et qui, insidieusement, défigure le présent.

Héritier d'un temps à parcourir, précisément délimité par une échéance, chacun saurait. Non pas confusément. Ni abstraitement. Mais exactement. À quoi s'en tenir. Ce ne serait pas un secret. Plutôt une sorte de vérité objective. Vérifiée. Avec laquelle nous ne pourrions tricher. Un socle. Auquel s'arrimer. Pour prendre son élan. Vers d'autres amplitudes. Nous l'évoquerions. Sans tabou. Les uns avec les autres. Sensibles à ce que nous pourrions lire dans les yeux de ceux appelés à nous survivre, ce qui, directement, nous renverrait à notre propre regard posé sur ceux destinés à partir avant nous. Puis nous passerions à autre chose. Mais, simplement parce que la mort aurait été nommée, parce que nous aurions pris la peine de la parler, de la rendre vivante, présente, irrécusable, parce que nous aurions essayé d'approcher ce qu'elle recèle d'intolérable, parce que nous saurions, sans pouvoir nous défilier, que chacun d'entre nous aura à affronter la sienne, la vie, forcément en serait profondément transformée. Intensément vivifiée.

La question du *Quand ?* réglée resterait alors celle du *Comment ?* Et c'est elle qui, désormais, retiendrait toute notre attention. Annoncée, la mort ne nous surprendrait plus. Elle nous bouleverserait. Certes. Mais sans toutefois nous anéantir. De sa déflagration. Nous l'attendrions. De pied ferme. Et les yeux grands ouverts. Capables de regarder en face, sans fatalisme ni impuissance, la façon dont tant de vies s'achèvent, trop précocement et si absurdement. Avertis, forcément, nous nous mobiliserions contre ce qu'aujourd'hui nous tolérons. Passivement. Et c'est de ce regard renouvelé, de cette considération pleine et entière accordée à ces existences amputées, que les durées imparties peu à peu, corrélativement, s'étireraient.

À tous

*Mourir, dormir c'est tout. Calmer enfin, dit-on,
dans le sommeil, les affreux battements du cœur.*
Shakespeare, *Hamlet*, Acte III, scène 1.

La plupart des êtres humains vivent sans penser à leur mort sachant bien pourtant qu'ils vont mourir un jour, cette conscience de notre finitude étant la définition même de l'être humain qui le différencie de l'animal.

Nous voulons être humain, nous pensons notre mort, nous ne pouvons donc la laisser ni entre les mains du hasard ni entre les mains d'autres que nous-mêmes.

Nous voulons penser notre mort pour pouvoir vivre, vivre le plus sereinement possible en sachant que si nous sommes tous des condamnés à mort, nous ne sommes pas contraints de passer par la torture.

La souffrance doit avoir des limites, et si les progrès de la chimie permettent de l'alléger, les « progrès » des techniques de longévité ont augmenté dans une mesure inacceptable les situations de souffrance imposées, pour nous inadmissibles.

Nous proclamons donc notre choix, c'est-à-dire le choix de chacun à décider des conditions de notre propre mort. Depuis bien longtemps le suicide a été approuvé et salué par des hommes qui ont souffert,

mais nous exigeons plus que cette liberté d'arrêter notre vie. Nous exigeons que, si celui qui veut mourir craint l'angoisse de la solitude du dernier moment, quelqu'un soit à son côté pour l'accompagner.

Nous exigeons le droit d'être accompagné et le droit d'accompagner, pour toute personne décidée à mourir et toute personne douée de la compassion nécessaire à cet accompagnement.

Nous exigeons que la loi juridique cesse de pénaliser l'amour du prochain et – selon la Loi morale qui prescrit de ne jamais traiter autrui seulement comme un moyen mais toujours aussi comme une fin (Kant) – qu'elle respecte la volonté de chacun dûment déclarée.

Nous appuyant sur ces textes que nous offrons à votre méditation, nous nous octroyons le droit et respectons le devoir d'aider qui le demande et d'être attentifs à la souffrance psychique aussi bien que physique des autres, comme nous désirons qu'ils le soient pour nous-mêmes.

Ô mon dieu, donne à chacun sa propre mort,
donne à chacun la mort née de sa propre vie
où il connut l'amour et la misère.

Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille
mais le fruit qui est au centre de tout,
c'est la grande mort que chacun porte en soi.

C'est pour elle que les jeunes filles s'épanouissent
et que les enfants rêvent d'être des hommes
et que les adolescents font des femmes
leurs confidentes
d'une angoisse que personne d'autre n'accueille.

C'est pour elle que toutes les choses subsistent
éternellement
même si le temps a effacé le souvenir
et quiconque dans sa vie s'efforce de créer
clôt ce fruit d'un univers qui tour à tour le gèle
et le réchauffe.

Dans ce fruit peut entrer toute la chaleur
des cœurs et l'éclat blanc des pensées :
mais des anges sont venus comme une nuée d'oiseaux
et tous les fruits étaient encore verts.

Seigneur, nous sommes plus pauvres que
les pauvres bêtes
qui, même aveugles, achèvent leur propre mort.
Oh, donne-nous la force et la science
de lier notre vie en espalier,
et le printemps autour d'elle commencera
de bonne heure

Car ce qui fait la mort étrange et difficile
c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due
mais l'autre, celle qui nous prend
avant que notre propre mort soit même en nous.

De ceux qui nous ont précédés du côté de la mort

ARIÈS Philippe (1914-1984)

Ariès se révèle proche de Michel Foucault – dont il a édité l'*Histoire de la folie à l'âge classique* et qui rédigea sa nécrologie quelques mois avant sa propre mort – par son souci d'interdisciplinarité avec l'ethnologie et la psychanalyse. Il termina sa vie à Toulouse, renouant ainsi avec les racines méridionales de son épouse.

« Mais en plein XX^e siècle, un mourant n'est plus assuré qu'on le laisse dormir. »

BACON Francis (1561-1626)

Il mourut en 1626, à la suite d'expériences de physique qu'il avait faites avec trop d'ardeur. Sur le point de mourir, il écrit à Lord Arundel: « Milord, il était dans ma destinée de finir comme Pline l'Ancien, qui mourut pour s'être trop approché du Vésuve. » Il avait 65 ans.

« Procurer au malade, lorsqu'il n'a plus d'espérance, une mort douce et paisible. »

BAUDELAIRE Charles (1821-1867)

Le poids des dettes s'ajoutant aux souffrances morales, il est frappé en 1866 d'un malaise qui le rendra paralysé et aphasique. Il meurt en 1867.

*« C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir. »*

CAMUS Albert (1913-1960)

Le 4 janvier 1960, en revenant de Lourmarin (Vaucluse), par la Nationale 5 (trajet de Lyon à Paris), au lieu-dit Le Petit-Villeblevin dans l'Yonne, Albert Camus trouve la mort dans un accident de voiture à bord d'une Facel-Véga conduite par son ami Michel Gallimard, le neveu de l'éditeur Gaston.

« Ce qu'on appelle raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir. »

CESBRON Gilbert (1913-1979)

Dès 1972, il se tourne vers l'action sociale et se trouve à la tête d'œuvres humanitaires, telles que le Secours catholique. Gilbert Cesbron prend pour toile de fond de ses récits des thèmes d'actualité qui le passionnent : les prêtres ouvriers dans *Les Saints vont en enfer*, la jeunesse délinquante dans *Chiens perdus sans collier*, l'euthanasie dans *Il est plus tard que tu ne penses*.

« On n'est jamais si bien asservi que par soi-même. »

CIORAN Emil (1911-1995)

En 1987, il publie son ultime ouvrage, *Aveux et anathèmes*, avant de mourir, huit années plus tard, en 1995 de la maladie d'Alzheimer sans avoir mis à exécution son projet de suicide.

« La vie inspire plus d'effroi que la mort : c'est elle qui est le grand inconnu. »

CLAVEL Maurice (1920-1979)

Le 23 avril 1979, il est terrassé par une crise cardiaque. Il n'avait que 59 ans.

« Chaque soir à l'heure de la piqûre calmante, Antoine repart avec l'image de ce corps qui n'en peut plus, de cette famille misérable. »

DESNOS Robert (1900-1945)

D'abord prisonnier au camp de Compiègne, il est déporté au camp de Flöha en Saxe, puis évacué sous la poussée des Alliés en mai 1945 au camp de Terezin en Tchécoslovaquie. Épuisé par les mauvais traitements et les marches forcées, il y meurt du typhus le 8 juin 1945, avec l'ultime réconfort d'être reconnu par Josef Stuna et Alena Tesarova, deux jeunes Tchèques qui assistaient les déportés mourants.

DREYFUS-SCHMIDT (1932-2008)

Juge titulaire de la Haute Cour et de la Cour de justice de la République, il y plaidera pour l'abolition de la peine de mort. Il fut élu pour la première fois sénateur en 1980, à l'âge de 48 ans et le resta jusqu'à son décès trois semaines avant la fin de son mandat.

« La jungle des responsabilités pénales impose aujourd'hui la légalisation de l'euthanasie. »

ÉPICURE (341 av. J.-C.-270 av. J.-C.)

Il est mort d'une rétention d'urine causée par la pierre (sans doute des calculs rénaux), comme le dit Hermarque dans ses lettres, après une maladie qui a duré quatorze jours. Hermippe raconte qu'alors il entra dans une baignoire de bronze remplie d'eau chaude, demanda du vin pur et l'avalait. Après avoir enjoint à ses amis de se remémorer ses doctrines, ainsi mourut-il. Il avait écrit à Idoménee « C'est à l'heureux et dernier jour de ma vie que je t'écris cette lettre. Mes intestins et ma vessie me causent une souffrance inexprimable. Mais pour compenser toutes ces douleurs, je puise une grande joie dans le souvenir qui restera de mes ouvrages et de mes discours. »

« La mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers et que les seconds ne sont plus. »

FERRÉ Léo (1916-1993)

C'est à l'âge de 77 ans, le 14 juillet 1993, qu'il meurt à la suite d'une longue maladie. Cette maladie, dont il n'a quasiment jamais parlé, s'était déclarée en 1992 et l'avait empêché de faire son retour sur la scène du Grand Rex à Paris.

*« Je la chante et, dès lors, miracle des voyelles
Il semble que la Mort est la sœur de l'amour. »*

FREUD Sigmund (1856-1939)

Freud demanda à Schur de tenir sa promesse. Ce qui fut fait à l'aide de la morphine. Sur un organisme fragilisé, dénutri, épuisé, de petites doses sont suffisantes pour lever la garde des dernières résistances vitales à la mort. Freud sombra dans un coma paisible et mourut le 23 septembre 1939 à trois heures du matin. Schur en vrai médecin de famille lui avait tenu la main.

GARY Romain (1914-1980)

Romain Gary se suicida le 2 décembre 1980 en se tirant une balle dans la bouche. Il laissa une lettre dans laquelle était notamment écrit : « Aucun rapport avec Jean Seberg », actrice s'étant elle-même suicidée en septembre 1979.

« Je sais que la vie vaut la peine d'être vécue, que le bonheur est accessible, qu'il suffit simplement de trouver sa vocation profonde, et de se donner à ce qu'on aime avec un abandon total de soi. »

GOMBROVICZ Witold (1904-1969)

Issu d'une famille de la noblesse terrienne polonaise, il étudie le droit à l'Université de Varsovie, puis la philosophie et l'économie à l'Institut des hautes études internationales de Paris. Après vingt-cinq ans passés en Argentine à écrire, Gombrowicz revint en France en 1964 et mourut à Vence en 1969 d'insuffisance respiratoire, à la suite d'une longue maladie.

« Dire que cette chose effrayante, l'agonie, sévit parmi nous avec autant de cruauté qu'aux premiers jours de la création... »

HUGO Victor (1802-1885)

Il décède le 22 mai 1885, dans son hôtel particulier. Conformément à ses dernières volontés, c'est dans le « corbillard des pauvres » qu'il fut conduit à son enterrement. Il est d'abord question du Père Lachaise mais le premier juin, suite au décret du 26 mai 1885, il sera finalement conduit au Panthéon, la jeune Troisième République profitant de cet événement pour transformer l'église Sainte-Geneviève en Panthéon. Avant son transfert, son cercueil est exposé une nuit sous l'Arc de triomphe. On considère qu'environ un million de personnes et quatre-vingt-cinq délégations se sont déplacées pour lui rendre un dernier hommage.

« C'est le dernier combat du jour et de la nuit. »

ILLICH Ivan (1926-2002)

Né à Vienne, il étudie après la guerre, la théologie et la philosophie dans plusieurs universités dont l'Université grégorienne de Rome. Le Vatican le destine à la diplomatie, mais il choisit de se tourner vers la

prêtrise qu'il quittera. Chantre de la convivialité, œuvre de tous, il fondera à Cuernavaca (Mexique) un centre de documentation où l'on peut s'initier à l'analyse critique de la société industrielle et de ses institutions, en particulier de l'école. Il meurt des suites d'une tumeur qu'il a volontairement choisi de ne pas faire opérer et qu'il avait gardée vingt ans.

*« L'homme occidental a perdu le droit de présider à l'acte de mourir.
La santé, ou le pouvoir d'affronter les événements,
a été expropriée jusqu'au dernier soupir. »*

JANKELEVITCH Vladimir (1903-1985)

Philosophe raffiné et musicien, il fut de tous les combats de son siècle (Résistance, mémoire de l'indicible) joignant philosophie et histoire vécue. Son combat était de faire reconnaître le primat absolu de la morale.

*« L'événement de la mort n'est une éventualité
que dans sa date et ses circonstances.
Biologiquement, statistiquement,
qu'y a-t-il de plus prévu que le fait de la mort ? »*

KIERKEGAARD Soren (1813-1855)

Né à Copenhague, il est issu d'une famille bourgeoise de sept enfants. Il renonce à une carrière de pasteur et s'engage dans une intense production philosophique. Fervent chrétien, il s'oppose à l'église danoise de l'époque. Il est généralement reconnu comme le précurseur de l'existentialisme. L'ironie, le doute, l'angoisse, le désespoir sont parmi les thèmes qu'il aborde. Il s'effondre dans la rue et meurt quelques jours après, ayant repoussé le pasteur, car les prêtres ne sont, à ses yeux, que des fonctionnaires.

KOESTLER Arthur (1905-1983)

Né à Budapest, romancier, journaliste, naturalisé britannique.

Dans un empire austro-hongrois moribond, il assiste à des révolutions à répétition, avant de rejoindre le mouvement sioniste en Palestine. Il est fait prisonnier dans l'Espagne de Franco. Il s'impregne successivement de toutes les utopies du siècle. *Le Zéro et l'Infini* est son plus célèbre roman jeté à la face de la Russie stalinienne.

En 1983, on découvrit son corps dans le salon de sa maison de Londres. Son épouse Cynthia était allongée à ses côtés. Chacun avait absorbé une dose massive de barbituriques. Depuis sept ans, Koestler était atteint de la maladie de Parkinson.

LAWRENCE David Hilbert (1885-1930)

D. H. Lawrence meurt à Vence le 2 mars 1930, deux ans après avoir publié à compte d'auteur la troisième et dernière version de son roman le plus célèbre, *L'Amant de Lady Chatterley*.

*« Je n'ai jamais vu une bête sauvage s'apitoyer sur son sort.
Même un oiseau préférerait mourir de froid
et tomber de sa branche plutôt que de s'apitoyer sur son sort. »*

MANN Klaus (1906-1949)

Né à Munich, il est le fils de l'écrivain allemand Thomas Mann.

Quittant l'Allemagne lors de l'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933, il fonde à Amsterdam une revue contre le nazisme.

Parmi le grand nombre de ses romans, *Le Volcan* très abouti, développe sa vision utopiste d'un nouvel humanisme.

Il prend la nationalité américaine en 1943.

Victime de la drogue, dépressif, il ne trouve pas sa place dans l'Europe de l'après-guerre et se suicide en 1949.

Son œuvre, négligée de son vivant, est aujourd'hui considérée comme un fleuron de la littérature allemande.

*« A la question : le poète peut-il changer le monde ?
je réponds par un triple oui. Il dispose de la puissance
et de la splendeur du Verbe ; jusqu'à présent,
le Verbe a toujours remporté la victoire sur la force. »*

MARTIN DU GARD Roger (1881-1958)

(Prix Nobel en 1937)

*« Le peu de force réagissante qui survivait en lui se concentrait
en un désir éperdu : "que ça finisse !" »*

MAUPASSANT Guy de (1850-1893)

Durant ses dernières années se développe en lui un amour exagéré pour la solitude, une crainte constante de la mort et une certaine paranoïa – sa mère étant dépressive et son frère mort fou –, due surtout à la syphilis qu'il avait contractée pendant ses jeunes années. Son état physique et mental ne cesse de se dégrader et ses nombreuses cures à Plombières-les-Bains n'y changent rien.

Dans la nuit du 1^{er} janvier au 2 janvier 1892, il fait une tentative de suicide au pistolet ; il casse alors une vitre et tente de s'ouvrir la gorge. On l'interna à Paris le 7 janvier dans la clinique du docteur Émile Blanche où il mourut de paralysie générale, après dix-huit mois d'inconscience presque totale.

*« On change à volonté la fleur et le parfum,
car notre gaz, tout à fait imperceptible,
donne à la mort l'odeur de la fleur qu'on aime. »*

MONTAIGNE Michel de (1533-1592)

Il continua de développer et de réviser les *Essais*, commencés à la mort de son ami Étienne de La Boétie, jusqu'à sa mort d'un ulcère à la gorge le 13 septembre 1592, au château de Montaigne.

*« Si vous avez fait votre profit de la vie,
vous vous en êtes repu : allez-vous en satisfait ;
si vous n'avez pas su en user,
si elle vous était inutile, que vous importe de l'avoir perdue ? »*

MORE Thomas (1478-1535)

Le roi fait exiger des prêtres et d'autres laïcs, un serment reconnaissant la suprématie spirituelle du roi. More, s'y refusant, est emprisonné à la Tour de Londres puis, jugé coupable de haute trahison, est condamné à mort. Le roi permettant qu'il fût décapité et non pendu, More commente : « Dieu préserve mes amis de la faveur du roi. » Il est exécuté le 6 juillet 1535. Thomas More a été béatifié en 1886 et canonisé en 1935. Le pape Jean-Paul II l'a fait patron des responsables de gouvernement et des hommes politiques en l'an 2000.

*« Ayez bon espoir, lui disent-ils, brisez les chaînes
qui vous étreignent et sortez vous-même du cachot de la vie,
ou du moins consentez à ce que d'autres vous en délivrent. »*

NIETZSCHE Friedrich (1844-1900)

À partir de 1879, sa santé ne lui permet plus de travailler. Nietzsche vit seul et mène une vie d'errance en Italie et dans les Alpes où il trouve l'inspiration pour ses dernières œuvres. Il sombre dans la démence à partir de 1890.

« Les plus grands naissent posthumes. »

NOTSUME Sôzeki (1867-1916)

À partir de 45 ans, la santé de Sôzeki se dégrade rapidement, sa souffrance se ressent dans ses écrits, à caractère souvent autobiographique. Il meurt d'un ulcère à l'estomac le 9 décembre 1916 à l'âge de 49 ans.

« Je peux donc assurer que, dans l'avenir, la tendance générale sera à l'augmentation des suicides, et que ceux qui se suicideront quitteront ce monde d'une façon qui portera leur marque personnelle. »

PESSOA Fernando (1888-1935)

En octobre 1935, en guise de protestation contre la censure, décrétée par Salazar, il décide de ne plus rien publier au Portugal. Il meurt le 2 décembre, pauvre et méconnu du grand public.

« Dans tous les asiles il est tant de fous possédés par tant de certitudes ! »

PLATON (427-347 av. J.-C.)

Âgé de 80 ans, il mourut à Athènes « au cours d'un repas de noce ». Il rédigeait alors *Les Lois*, dont on a pu penser que le livre XII était inachevé. Platon croyait l'âme immortelle, et chercha, sans prétendre pouvoir y parvenir, à le prouver dans le *Phédon*, qui raconte le dernier jour de Socrate. Cette immortalité se lie à la thèse de la migration des âmes et de leur purification après la mort.

« Tout ce qui vit provient de ce qui est mort. »

PROUST Marcel (1871-1922)

Ses parents décèdent en 1903 et 1905, ce qui l'affecte terriblement. Dès lors, il s'enferme chez lui pour travailler nuit et jour. Il publie *À la recherche du temps perdu*, son grand œuvre. Pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, il reçoit le prix Goncourt en 1919. Il meurt d'une pneumonie le 18 novembre 1922.

QUENEAU Raymond (1903-1976)

Romancier, poète, dramaturge français, cofondateur du groupe littéraire Oulipo.

Amoureux des sciences, Raymond Queneau adhère à la Société mathématique de France en 1948. Il cherche à appliquer des règles arithmétiques à la construction de ses œuvres.

Il est élu à l'Académie Goncourt en 1951. En 1959, paraît *Zazie dans le métro*. Le succès de ce roman fait de lui un auteur populaire.

Raymond Queneau meurt d'un cancer du poumon.

RILKE Rainer Maria (1875-1926)

En 1926, à l'âge de 51 ans, comme pour parachever sa biographie de poète et lui assurer une traversée des siècles sans encombre, il mourut des suites d'une mauvaise piqûre de rose qui dégénéra en leucémie, et, au seuil de la mort, refusa les soins thérapeutiques qui auraient pu lui éviter la souffrance.

ROMILLY Jacqueline de (1913-2010)

Professeur de littérature grecque à la Sorbonne puis au Collège de France, elle entre à l'Académie Française en 1989. Elle meurt à l'hôpital Ambroise-Paré, à 97 ans, disant ne pas avoir eu, « bien sûr », la vie qu'elle souhaitait.

*« Avoir été juive sous l'Occupation, finir seule, presque aveugle,
sans enfants et sans famille, est-ce vraiment sensationnel ?
Mais ma vie de professeur a été, d'un bout à l'autre,
celle que je souhaitais. »*

SCHWARTZENBERG Léon (1923-2003)

En 1977 il prend la défense du droit de mourir dignement et lance le débat sur l'euthanasie. En 2003, à près de 80 ans, il meurt d'un cancer, évolution d'une hépatite contractée lors de transfusions effectuées à ses patients, qui avait évolué en une cirrhose du foie. Il est enterré à Paris, au cimetière du Montparnasse. Il dira lors de l'émission *Apostrophes* :

*« Je suis simplement contre le maintien à tout prix d'une vie
qui n'est plus une existence ».*

SÉNÈQUE (4 av. J.-C. – 65 après J.-C.)

Condamné à mourir, il se donne la mort en s'ouvrant les veines sur l'ordre de Néron, dont il était précepteur. Comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, dompté par d'affreuses douleurs, il pria Statius Annaeus, ami sûr et habile médecin, de lui apporter le poison employé à Athènes contre ceux qu'un jugement public condamnait à mourir.

« Or, bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal. »

« Des professeurs... veulent qu'on attende pour sortir de la vie l'ouverture fixée par la nature. Parler ainsi c'est ne pas comprendre que l'on ferme la route de la liberté. »

TAGORE Rabindranath (1861-1941)

Les quatre dernières années de la vie de Tagore sont marquées par la douleur chronique et deux longs épisodes de maladie. Cela débute quand Tagore perd conscience fin 1937 : il reste dans le coma au seuil de la mort pendant une longue période. Trois ans plus tard, fin 1940, un épisode similaire survient, dont il ne se remettra jamais. La poésie qu'il compose au cours de ces trois années compte parmi sa meilleure, et se distingue par sa préoccupation pour la mort. Après de grandes souffrances, Tagore meurt le 7 août 1941.

VIAN Boris (1920-1959)

Écrivain français, chanteur, critique et musicien de jazz (trompettiste). Il a abordé à peu près tous les genres littéraires : poésie, documents, chroniques, romans parmi lesquels *J'irai cracher sur vos tombes*. Il ne s'est jamais ménagé, comme s'il était pressé d'entreprendre toute activité avec le sentiment de la mort prochaine. Il succomba à 39 ans d'un arrêt cardiaque.

WHITMAN Walt (1819-1892)

Whitman mourut le 26 mars 1892 et fut inhumé au cimetière d'Harleigh, sous une tombe conçue par lui :

*« Mes deux pieds sont tenonnés et mortaisés dans le granit
Je ris de ce que vous appelez dissolution
Et je sais l'amplitude du temps. »*

Table

Lépopée de Gilgamesh	5
Préface avant propos	7
Un droit.....	9
Norbert Wiener	14
Ne chantez pas la mort	15
Le serment d'Hippocrate.....	17
L'office du médecin	20
Cygne	21
Je suis mort depuis	22
Du droit de mourir	24
Philippe Ariès et Prix Nobel	28
Paroles	29
Ce que c'est que la mort.....	31
Phédon	32
L'endormeuse.....	35
Dialogue d'un homme fatigué	39
Freud, une aventure humaine.....	40
La vie devant soi	42
Sentiment océanique.....	44
Cette vie	45
Clair de femme	46
Souvenir d'enfance	48
Amants et fils	49
Morale pour médecins	54

La souffrance du progrès	56
Nietzsche.....	60
Entretien de Vladimir Jankélévitch	61
Je mourrai d'un cancer	63
La fin cruelle de mon père	65
Soins palliatifs: cruauté et barbarie	67
François Mitterrand.....	68
Vieillir dans la dignité.....	69
La dernière leçon	71
La mort raisonnable.....	72
Valoriser la vie.....	73
<i>Quando vier a primavera</i>	74
Le mauvais démiurge	75
Le poids d'un amour.....	78
La jeunesse n'a pas d'âge.....	80
Lettre à Ménécée	83
La moisson	85
Je ne serai jamais vieille	87
<i>Death and the family</i>	89
La mort de la vieillesse	91
Lumière	93
Emmanuel Lévinas	94
Combattre le suicide	95
En la mort... ..	97
Mourir de vivre	98
Au cinéma: <i>Mar adentro</i>	100
<i>You dont know Jack</i>	101
<i>Million dollar baby</i>	102
<i>Soleil vert</i>	103
<i>C'est la vie</i>	104
<i>Les Invasions barbares</i>	105
<i>Le Choix de Jean</i>	106
<i>It's my party</i>	107
Page de Journal	108
Prière de l'incroyant	111
Peut-on parler d'un droit à la vie?.....	112
Jean Améry.....	114
Le savoir mourir.....	115
La mort du père	116

La mort des pauvres.....	119
Je suis un chat	120
Le côté de Guermantes.....	123
Marcel Proust, Montaigne et Jacques Derrida	125
C'est fini.	126
Le tambour du bief.....	128
Boris Vian	131
Accompagner	132
Regarde, nos chemins se sont fermés	133
Francis Bacon et Michel Foucault.....	137
La mort opportune	138
Légaliser l'euthanasie	142
Je ne crains pas ça tellement.....	144
Changer la mort.....	146
Adieu Carl.....	148
La grammaire de dieu	150
Némésis médicale.....	152
Montaigne.....	153
Hadieu!!!.....	154
L'ouverture à cœur.....	155
Notre choix de la mort.....	156
Mourir dans son jardin	160
Le mythe de Sisyphe.....	161
Le jour et l'heure.....	162
Nietzsche.....	163
Léthé	164
Jean Paulhan et Maurice Blanchot	166
Hymne à la mort.....	167
À quelqu'un qui va bientôt mourir	170
Quand?	171
À tous.....	173
Rilke	175
De ceux qui nous ont précédés du côté de la mort	177

À lire, impérativement, dans la foulée du présent livre :

– Christian Dupont, *Manifeste pour une mort douce, libre et volontaire*, 80 p., 2009, 6 €. Un texte qui fera date !

**Devant le passé,
chapeau bas !**

Devant l'avenir, bas la veste !

**Tout un programme :
notre programme !**

Extraits du catalogue

Livres d'art

– Victor Hugo, *La Légende des siècles*, peintures de Laurent Melon, 21x29,7, 80 p., quadri chromie, 2012, 20 €. Un livre somptueux.

BD

– Jack Fournier, Bruno Moreau, Yonk, *L'Invention de la religion*, 21x29,7, 64 p., papier glacé, quadri chromie, 2012, 15 €. Des aquarelles magnifiques à propos d'une vérole qui nous ronge encore aujourd'hui.

Paroles

– Yannis Youlountas, *Paroles de murs athéniens*, 12,5x22, papier glacé, quadri chromie, 64 p., 2012, 13 €. La Grèce a inventé la démocratie. Elle se bat aujourd'hui pour la sauver. Époustouflant !

Société

– Drivé par coach Wally Rosell, *Éloge de la passe, Le sport comme apprentissage des pratiques libertaires*, 200 p., 2012, 13 €. Oui, un autre sport est possible. La preuve, il existe déjà !

– Claude Margat, *Divin capital*, 96 p., 2011, 5 €. Ce qui est supposé nous attendre si... Glaçant !

– Yannis Youlountas, *Derrière les mots*, 128 p., 2011, 10 €. Un abécédaire décoiffant de férocité et d'humour !

– Daniel Giraud, *Buveurs de sang*, 112 p., 2011, 10 €. Une histoire vraie : 95 % de déserteurs et d'insoumis en Ariège à l'époque de Napoléon I^{er}. Un roman historique magnifique !

– Christian Dupont, *Osons l'utopie, Le Fol été des communautés*, 264 p., 2011, 15 €. Le combat du rêve humain contre les crétiens du CAC 40 !

Anarchisme

– Thierry Guilabert, *Gracchus Babeuf (1760-1797), L'Égalité ou la mort*, 256 p., 2011, 15 €. Babeuf a été guillotiné pour avoir prôné l'égalité. Thierry nous conte son combat qui reste d'actualité.

À Contre Temps

– *L'écriture et la vie. Trois écrivains de l'éveil libertaire : Stig Dagerman, Georges Navel, Armand Robin*, 336 p., 2011, 15 €. Vous allez être sur le cul !

Polar

– Jean-Marc Raynaud, *Meurtres exquis au Parti socialiste*, 100 p., 2012, 10 €. Un polar ethnologico-politique. Désopilant. Tout ce que vous devriez savoir sur ceux qui conjuguent le grand rêve socialiste au temps, rance, du moins pire !

Les éditions libertaires

35, allée de l'Angle – Chaucre
17190 Saint-Georges-d'Oléron
Tél. 05 46 76 73 10 – fax 05 46 76 82 60
editionslibertaires@wanadoo.fr
<http://editions-libertaires.org>

BON DE COMMANDE

NOM, prénom, adresse
.....
.....
.....

Je souhaite recevoir les titres suivants :

-
-
-
-
-

TOTAL de la commande : €
Remise 50 % à partir de 10 ouvrages commandés
(ne concerne que les associations militantes) €
Frais de port rajouter 10% €
(gratuits à partir de 10 ouvrages)
Nouveau TOTAL €

Chèque à l'ordre des « Éditions libertaires »

Achévé d'imprimer sur les presses
de la Scop
Imprimerie 34
Toulouse

Imprimé en France
Mars 2012

LES ÊTRES HUMAINS, parce qu'ils se pensent, sont hantés par la mort depuis la nuit des temps. Pour autant, bien qu'elle concerne tout le monde, chacun l'appréhende à sa manière.

Ce livre recense le point de vue d'une pléiade de philosophes, d'écrivains, de poètes ... d'hier et d'aujourd'hui sur la mort. Et c'est incroyable de constater à quel point il peut y avoir d'approches particulières d'une problématique pourtant intemporelle et universelle.

Signe des temps en ce temps où le signe est roi, plusieurs textes de livre militent résolument en faveur du droit à mourir dans la dignité.

Bref, pour peu qu'on estime qu'apprendre à mourir c'est aussi, et peut-être surtout, apprendre à vivre, ce livre est tout sauf mortifère.

C'est Jean Guilhot qui a lancé l'idée de ce recueil. Psychanalyste, socioanalyste et anthropologue, il a écrit plusieurs livres développant l'idée d'un nouvel humanisme selon lequel notre mort pourrait être libre et choisie, et, pour ceux qui le désirent, une auto délivrance accompagnée de compassion. Une mort dans l'amitié de la vie.